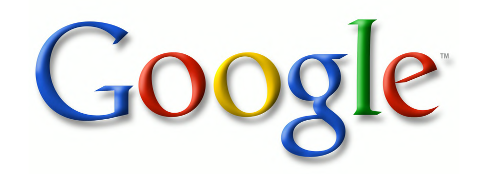
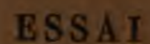

Google





ESSAI

SUR

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DU

CHRISTIANISME,

Par CHARLES COQUEREL.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,
A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,
PLACE DE LA BOURSE.

1828.

1. Church history,

ESSAI

SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DU CHRISTIANISME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



CAMOENS.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DU

CHRISTIANISME,

PAR CHARLES COQUEREL.

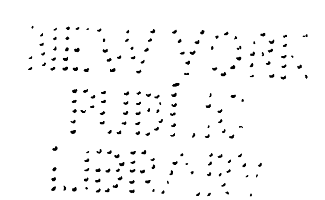
SECONDE ÉDITION.

PARIS,

A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

1828.



PRÉFACE.

En publiant cet ouvrage, mon dessein est de passer en revue les époques capitales qui me paraissent former l'histoire générale de l'Église, de rapprocher l'indication sommaire des dogmes, des faits historiques de chaque siècle, et de parcourir rapidement les périodes de cette grande destinée, qui a commencé avec le christianisme. Tous les changemens de cette seconde édition ont été dirigés dans ce sens.

Le moment actuel me semble favorable, et peut-être il ne sera pas inutile de dire quelques mots sur le plan et sur l'opportunité d'un tel travail.

La position philosophique et religieuse de notre pays devient de jour en jour plus grave et plus intéressante. De toutes parts se montre le goût des solides recherches historiques, des connaissances positives, et en général le besoin des faits. Les divers états politiques que nous venons de traverser n'ont légué à notre temps aucune idée exclusive et intolérante, aucune opinion qui ne soit l'objet d'un examen judicieux et d'un

triage sévère. Les préjugés du régime impérial, quoique presque contemporains, se perdent, s'effacent. Les souvenirs de l'ancien régime, caressés par quelques vieillards, sont réfutés de jour en jour par l'évidence des résultats du régime nouveau. On sent de plus en plus que l'oppression mène à la barbarie, et que la misère est à la fois la condition et le châtiment de la servitude. D'un autre côté, les traditions violentes de la république sont amorties, et la génération actuelle a peine à concevoir que l'on ait pu se laisser entraîner à des mesures si atroces par des mots si sublimes.

De ces divers héritages politiques, une philosophie étrange et bizarre est née. Elle a moins de profondeur que de justesse; elle est moins théorique que pratique; elle est moins de la science que de l'instinct. Les hommes d'aujourd'hui déploient plus de moralité que leur théorie ne montre de lumières.

A plusieurs reprises, dans l'histoire, le même fait s'est présenté. Souvent, et à des degrés très-divers de son développement, l'homme a montré des actions très-différentes de ses théories, et qui étaient loin d'être en rapport avec elles. Ainsi, du temps de la réformation, les peuples étaient situés comme aujourd'hui : qu'on me passe l'expression, ils ne savaient où ils en étaient. Luther assaillit l'antique théocratie romaine avec

les armes les plus extraordinaires, et entre autres avec le dogme mystique du *non-mérite absolu des œuvres morales devant Dieu*, et son siècle se conduisit précisément dans un sens opposé; il montra sous sa bannière les œuvres les plus fortes et les plus héroïques. De même, aujourd'hui, en France, les ames courbées sous une philosophie sensuelle, desséchées par une croyance matérialiste, peu convaincues de la Providence et peu inquiètes de l'immortalité, montrent cependant une ardeur de justice, un désir de légalité, un enthousiasme de principes, qui atteste qu'il a éclaté au fond des cœurs une révélation individuelle et mystérieuse de leur dignité.

En France, aujourd'hui, on est aussi bon patriote que mauvais croyant. Notre conduite est plus élevée que notre conviction, et notre action politique est infiniment supérieure à nos systèmes. En un mot, il n'y a point en nous de théorie qui soit pleinement suffisante à rendre compte du dévouement à la chose publique, et de quelques éclairs de courage civil.

En général, il me semble que l'on peut reconnaître, en étudiant l'histoire, et surtout en examinant l'influence des idées théologiques, que très-souvent l'homme se conduit tout autrement qu'il ne croit. Il s'en faut de beaucoup qu'il y ait équation entre ses idées et ses actes.

C'est une des grandeurs de l'homme de pou-

triage sévère. Les préjugés du
quoique presque contempora
s'effacent. Les souvenirs de l'an
ressés par quelques vieillards
jour en jour par l'évidence des
gime nouveau. On sent de plus
pression mène à la barbarie, et
à la fois la condition et le châtim
tude. D'un autre côté, les traditi
la république sont amorties, et l
tude a peine à concevoir que l'o
se entraîner à des mesures si a
ments si sublimes.

De ces divers héritages politiqu
sophie étrange et bizarre est née
de profondeur que de justesse;
théorique que pratique; elle est
science que de l'instinct. Les homm
d'État déploient plus de moralité qu
ne se montre de lumières.

A plusieurs reprises, dans l'histoire
tel s'est présenté. Souvent, et à de
très-divers de son développement, l'h
montré des actions très-différentes de ses t
et qui étaient loin d'être en rapport ave
Ainsi, du temps de la réformation, les p
étaient situés comme aujourd'hui: qu'on me
l'oppression, ils ne savaient où ils en étaient.
ther assaillit l'antique théocratie romaine a

voir se montrer inconséquent, parceque c'est sa liberté qui lui permet d'être aussi infidèle à lui-même.

C'est ainsi que de cette philosophie, rédigée en *Maximes*, par *Larochefoucault*, il ne suit pas que ce penseur fut nécessairement faux ami, effronté suborneur, et vil courtisan.

Tout au contraire, notre ame est ainsi faite qu'elle est très-souvent supérieure à sa pratique, et qu'elle ne fait que souffrir avec remords ce que nous croyons qu'elle approuve. Flamme sainte et pure, elle resplendit encore quand autour d'elle tout est souffrance, exception et ruine.

C'est le contraire qui est arrivé en France. Les faits et les actes valent mieux que les croyances, qui sont très-incertaines, et qui ne savent où se fixer. Vit-on jamais dans aucune société d'hommes, plus de zèle politique et moins de principes arrêtés, plus de respect pour l'ordre et moins de système, plus de mœurs et moins de foi. De là, ces chocs d'opinions, ces mutations subites, ces antécédens annulés, cette attraction qui s'est exercée à leur insu sur tant d'hommes, qui, par des chemins contraires, ont fini par se rendre au même point : situation heureuse et grave, qui réclame toute l'attention des philosophes.

Si le caractère de notre temps semble être cette indépendance de toute théorie, des consi-

dérations d'analogie permettent de penser que l'opinion des masses ne tardera pas à prendre caractère.

En effet, des actions sans loi, des résultats sans conviction, ne sont jamais qu'un phénomène local et passager. L'âme humaine tend sans cesse à briser ce divorce entre la croyance et les actes.

Nous allons donc voir, d'ici à quelques années, quel genre de philosophie doit naître de tant d'élémens et de tant d'expériences diverses.

Le vide actuel me paraît s'expliquer assez facilement, par l'influence de la croyance catholique, dont les prêtres et la hiérarchie ont brouillé la masse des esprits avec tout dogme chrétien, et ensuite par le caractère de notre révolution, qui fut moins une sage expérience d'institutions qu'une magnifique proclamation de droits. Il a fallu tout un quart de siècle de sanglantes agitations pour asseoir les principes de *l'assemblée constituante*, qui sont ceux de la civilisation moderne. Quant à la religion, la conduite inexplicable du clergé catholique depuis la restauration de la maison de Bourbon a cimenté les haines nouvelles, a rafraîchi les anciens ressentimens. Ce combat, livré pied à pied contre les libertés publiques par le catholicisme, me semble, je l'avoue, le chef-d'œuvre de la maladresse, et doit frayer un facile accès à un système plus ou moins protestant.

C'est pour seconder cette tendance remarquable des esprits que j'apporte mon tribut de pensées. Il m'a paru qu'un ouvrage trop scolastique, sur le christianisme, serait d'un effet à peu près nul aujourd'hui. J'ai tenté de parcourir les périodes principales de l'histoire qui ont donné au christianisme ses formes successives, et j'ai tâché de fixer quelle est l'idée dominante de *la grande unité protestante*, qui, selon mon avis, peut seule être adoptée par les esprits de nos jours.

Afin de remplir ce cadre selon mes forces, j'ai essayé de faire sortir quelques convictions religieuses du point de vue historique du christianisme; j'ai tenté d'examiner d'abord l'origine et l'antiquité de l'idée religieuse, et d'expliquer pourquoi les diverses religions se ressemblent. Ces bases une fois posées, j'essaie l'histoire générale du christianisme; et comme introduction nécessaire, je définis ce que l'on doit entendre par révélation, et je rapproche cette idée de l'influence d'une pure doctrine philosophique. Je caractérise ensuite les traits historiques de l'apparition et de la propagation du christianisme; et j'examine ce qu'il devint, soit dans les premiers siècles, soit dans cette période si longue et si confuse que l'on nomme *le moyen-âge*. J'ai cherché à rendre évident que les croisades, comme conséquence de la théocratie, et les idées chevaleresques qui en furent le résultat, ont décidé le

réveil de l'esprit et préparé les voies à la réforme, c'est-à-dire à un examen illimité sur toutes les questions. J'ai indiqué les moyens qui furent opposés à la réforme à sa naissance, les caractères généraux de l'opinion d'un catholique ou d'un réformé, sous le point de vue du libre examen. Faisant application de ces données, j'ai essayé de déterminer l'influence de ce que l'on nomme philosophie du dix-huitième siècle, ainsi que des théories du spiritualisme, sur la position de notre pays. J'ai tâché de découvrir le caractère spécial de nos opinions d'aujourd'hui, et j'arrive ensuite à la conclusion de ce travail : la détermination du *protestantisme dogmatique de la grande unité*, et des applications positives que cette philosophie, à la fois humaine et révélée, peut fournir à notre siècle. — Tel est le plan que je me suis proposé de remplir d'une manière générale. Je n'indiquerai pas les changemens et les additions nombreuses que cette édition présente. Les lecteurs de la *Revue protestante* reconnaîtront deux chapitres qui ont été insérés dans ce recueil, et reconnaîtront surtout des principes qui leur sont familiers. J'ai fait tous mes efforts pour assujettir ces tableaux historiques et ces expositions de philosophie ou de dogme, à la méthode d'un plan général. Enfin, je n'ai point cru devoir supprimer un chapitre critique sur l'organisation actuelle de nos sociétés bibliques protestantes, malgré les observations

qui m'ont été faites par M. le pasteur de Felice, dans son excellent ouvrage sur ses institutions. J'avoue que mon opinion n'est pas changé sur ce point.

Sans doute j'ai tâché de rendre cet ouvrage plus digne du sujet qu'il embrasse ; mais je ne me suis point cru obligé de répondre à des critiques passionnées, qui ont été dirigées surtout contre les *principes* de ce livre. Mon admiration protestante pour les *principes* que la révolution française a proclamés, et ma confiance en leur triomphe n'est point affaiblie, et, j'ose le dire, ne s'affaiblira jamais. En mars 1823, je publiai la première édition de ce livre, et j'écrivais alors que si on rétablissait les jésuites, « *ils ne feraient que paraître et passer.* » Cinq ans se sont à peine écoulés, et, après de dures épreuves, voilà en effet que leur règne s'évanouit, brisé sans retour par un réveil national qui honore la France et sauve le pays. Je n'ai pas eu tort d'avoir confiance ; témoin des améliorations de notre temps, et séparant avec soin les excès passagers auxquels la liberté donne naissance d'avec ses immortels résultats, je renouvellerai ici avec conviction et avec gratitude mon opinion « *que si la réformation a produit la révolution française, c'est incontestablement ce qu'elle a produit de plus beau.* »

Avril, 1828.

AVERTISSEMENT

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION.

L'ABBÉ Morellet, qui avait observé les commencemens de ce siècle, a dit en mourant : « *Je suis content des progrès de la raison.* » Mais il nous manque quelque chose pour que cet éloge d'un sage convienne parfaitement à notre temps. C'est de faire cesser le désordre d'opinion qui s'accroît chaque jour sur une foule de points philosophiques et religieux. Il m'a semblé que dans tous les sujets qu'il nous importe de connaître, on peut toujours réduire l'effrayante question de controverse à un choix très-simple. Dans cet espoir, j'avais conçu le dessein d'exposer les caractères philosophiques des convictions religieuses et les traits généraux de leur histoire; d'examiner quelle est leur influence actuelle, et de déterminer sous quelles formes et sous quelles conditions on peut les recevoir aujourd'hui.

Mais je n'ai nullement rempli ce cadre beaucoup trop vaste pour mes forces, et les pages qui suivent contiennent simplement quelques ré-

flexions principalement historiques sur ce sujet, qu'un autre plus heureux pourra traiter.

En terminant, j'ai cru devoir dire un mot de la philosophie du dix-huitième siècle, dont les inconvéniens, et surtout les avantages, se prononcent de plus en plus. Désirant, autant qu'il est en moi, épargner le temps des lecteurs qui jetteraient les yeux sur ces lignes, écrites avec franchise et bonne intention, j'ai dû travailler à être aussi court que possible. Si j'avais eu plus de loisir, j'aurais encore abrégé ce petit ouvrage, qui est plus long que je n'aurais voulu.

Me sera-t-il permis d'ajouter ici que ce travail, à peine ébauché, est de ma part un bien faible, mais un bien sincère hommage de mon zèle pour les progrès de la philosophie religieuse, qui, malgré tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on dira, est toujours *l'art de faire le bonheur des hommes en les éclairant?* Espérons que la génération qui s'élève se pénétrera des principes de cette belle science de la vérité et de la vertu, sans laquelle le bonheur est une chimère et la liberté une chose impossible.

Mars, 1823.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ORIGINE ET DES CARACTÈRES DE L'IDÉE RELIGIEUSE.

L'IDÉE de religion et de culte est tellement inséparable de l'homme, que l'histoire de la religion est pour ainsi dire celle du genre humain. Soit que l'homme ait reconnu les traits d'une souveraine puissance profondément gravés dans son ame, soit qu'il ait trouvé dans la majesté de l'univers la révélation d'une cause suprême et infinie, il est bien certain que, dès ses premiers jours sur la terre, sa faculté religieuse s'est déployée avec une force que toute l'histoire atteste, et avec une bonne foi qu'il est impossible de méconnaître. Il n'est point de fait historique plus général ni mieux attesté. Partout l'homme a commencé sa carrière par un hymne d'adoration. Ce culte qui élève la créature au-dessus du monde, ces prières qui semblent réunir par un commerce mystérieux les choses visibles à leur source invisible, toutes ces pratiques diverses forment un acte de souveraineté sur la matière, que l'homme

s'est empressé d'exercer. En effet, toute prière est un appel à une puissance supérieure à ce monde; tout culte laisse voir que l'ame a confiance en un avenir rémunérateur. Tout vient confirmer ce premier résultat.

Ce qui subsiste encore aujourd'hui des premiers monumens que les sociétés naissantes ont élevés, atteste que l'idée religieuse était aussi profonde et aussi vive dans l'antiquité que de nos jours. Dans ce temps reculé où le monde se peupla, des tribus nombreuses descendirent des montagnes de l'Asie centrale et se dirigèrent du côté de l'Occident. Dans le cours de cette lente migration, qui les porta jusqu'aux rivages de l'Egypte et de la Phénicie, d'où elles peuplèrent la Grèce, à plusieurs reprises elles se réunirent en nations puissantes, que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par des débris amoncelés ou des traditions incertaines et incomplètes. Depuis ces plateaux du Thibet, où, pour la première fois, l'homme s'éleva sur la surface de la terre, jusqu'aux bords du Nil et de l'Euphrate, on a trouvé de vastes amas de ruines. Ces contrées, théâtre de la plus antique civilisation, ont été bien souvent visitées et décrites, et il est sans exemple qu'on y ait recueilli même des souvenirs vagues d'institutions morales ou législatives, ni découvert des débris d'édifices, sans avoir observé en même temps les traces des idées religieuses et les restes des autels élevés dans les temps primitifs. Le sentiment religieux chez l'homme est donc aussi ancien que lui-même.

A la preuve par les monumens, on peut ajouter une preuve littéraire. Ce ne sont pas seulement les restes

des édifices, ni la présence de temples à moitié détruits, qui attestent la généralité et la profondeur de l'idée religieuse. Son influence a évidemment dicté les premières compositions que l'antiquité nous montre, ces poëmes épiques, ces odes nationales, qui ont conservé les impressions naïves des temps primitifs. Ces poètes des premiers jours semblent des prêtres inspirés. La conviction d'une Divinité, ses manifestations, ses formes, ses arrêts, le ciel et les enfers, se montrent dans leurs récits sous le jour le plus imposant. C'est ainsi que les Grecs du temps d'Homère recueillirent la collection des poëmes qu'on lui attribue, avec tout le soin que mérite une chronique nationale, et avec tout le respect qu'inspire une révélation sainte. La muse des temps antiques semble toujours avoir quelque chose d'historique, et quelque chose d'inspiré. Ainsi les faits, les monumens, et les poëmes, nous offrent partout l'empreinte d'une faculté religieuse profondément caractérisée.

Mais il ne suffit pas de prendre l'idée religieuse comme un fait, et d'en démontrer la haute antiquité, il faut tâcher d'expliquer comment cette idée se forme dans l'ame; vient-elle d'un sentiment instinctif? estelle un produit intellectuel de notre seule raison? se développe-t-elle par notre intelligence, ou résulte-t-elle d'un besoin instinctif d'adoration. En d'autres termes, le sens religieux fait-il partie de notre nature comme le sens moral? sommes-nous religieux comme nous sommes poètes, comme nous sommes artistes, entraînés par un mouvement qui part des profondeurs

de notre être? la religion est-elle un amour ou un raisonnement?

Afin d'éclaircir cette question, il faut s'arrêter principalement à reconnaître l'influence et les progrès des écoles de philosophie religieuse, c'est-à-dire de celles qui ont admis un commerce direct entre l'homme et la cause universelle, et qui ont été conduites par l'analyse ou par la méthode à une adoration transcendante. Le problème que nous posons ici a partagé les philosophes de tous les temps. D'abord la philosophie platonicienne, par sa nature même, ne pouvait qu'admettre la religion comme sentiment, tandis que l'école d'Aristote, du reste assez peu religieuse, a déduit l'idée de culte du simple raisonnement. L'ingénieux et brillant dialogue de *l'Alciphron* oppose avec autant de goût que de bon sens la voix de la conscience morale aux subtilités dangereuses du polythéisme populaire; mais ce n'est que dans le *Phædron,* consacré à la recherche des lois du beau, que Platon a exposé d'une manière à peu près complète ses idées sur la source de notre faculté religieuse. Il l'a confondue évidemment avec le *souvenir* ou la réminiscence (1), par laquelle l'ame, songeant à ce qu'elle *était* autrefois dans l'essence divine, et humiliée de ce qu'elle *est* sur la terre, tâche à s'absorber dans le sein de Dieu par la contemplation mystique d'un passé sublime. Ces magnifiques idées platoniciennes sont la déduction naturelle, dans ce dialogue de Phœdron, de la maxime

(1) « Ἀνάμνησις. »

fondamentale, *tout esprit est immortel* (1). Mais si, d'un côté, il est facile de voir combien ces conceptions s'éloignaient du polythéisme dominant, d'un autre côté, elles démontrent que l'école académique regardait la religion comme une affaire de sentiment intime.

Aristote s'en est assez peu occupé dans la masse de ses écrits. Sa morale même est purement humaine. L'idéal de la justice était nié par sa philosophie, et il se contente d'insister dans sa *Morale* sur cette espérance, que puisqu'il est probable que les dieux s'occupent de ce monde, dès lors l'homme juste doit leur être spécialement agréable (2). Il ne paraît pas d'ailleurs que le fondateur du Lycée ait recommandé l'exercice d'un culte quelconque, positif et extérieur. C'est surtout dans l'école d'Alexandrie, représentée par Proclus, Plotin, Philon et Jamblique, que la doctrine du sentiment religieux a pris naissance. Tous ces philosophes admettaient un rapport instinctif entre la créa-

(1) Πᾶσα ψυχὴ ἀθάνατος. Platon admettait aussi expressément que l'ame délivrée de l'enveloppe matérielle pouvait, par la pensée ou le *souvenir*, percevoir intuitivement les conceptions de la justice (δικαιοσύνη), la tempérance (σωφροσύνη), et la science (ἐπιστήμη), comme *lois absolues*. (Plat. oper. Serr. tom. III. Phæd. p. 246, 247, 249.)

(2) Voici comme D. Lambinus traduit ce passage curieux : « Qui vero muneribus fungitur mente consentaneis et hanc colit estque optimè animo affectus : eum probabile est Deo carissimum esse. Nam si dii immortales curam habent rerum humanarum, quemadmodum verisimile est : illud quoque probabile fuerit, eos re omnium optimâ, sibique maxime cognata delectari. » (Aristote, *De Moribus*. lib. X, p. 265.)

ture et le Créateur. C'était là aussi l'idée dominante de la philosophie orientale, manifestée dans les traditions de la Perse, dans les hymnes de Zoroastre, et dans les épopées théologiques de l'Inde. Il n'est pas étonnant que la philosophie de Platon ait gardé ce caractère, s'il est démontré que le système de l'Académie n'est qu'un reflet de la philosophie orientale surprise en Égypte par son maître, reflet épuré par un bon sens admirable, un esprit d'analyse rigoureux, et aussi supérieur aux idées de l'Orient que l'état social de la Grèce était supérieur à celui des castes de l'Inde. Telles sont les principales sources de la philosophie religieuse, comme sentiment de l'ame, et non comme produit de de notre intelligence.

L'Évangile combattit cette tendance, et ne reconnut à la religion d'autres sources que celles de la raison et de la révélation s'adressant à la raison. Ce caractère entièrement chrétien ne fut pas effacé par l'influence mystique de quelques-uns des pères, parmi lesquels il faut ranger Clément d'Alexandrie, Lactance et Augustin. Dans la suite des temps, l'idée religieuse éprouva plusieurs variations très-dignes d'attention. Des dogmes à jamais incompréhensibles et indéfinissables occupèrent les conciles et agitèrent les peuples. Plus tard, l'idée religieuse reprit entièrement le caractère de méditation orientale dans la solitude des cloîtres et dans le vague des contemplations. Enfin la réforme lui restitua son caractère positif; elle rendit à la raison tout ce domaine, dont l'imagination s'était emparée; elle mit le culte à la place des pompes, et l'examen à la

place de la croyance; elle rétablit une foi philosophique. Aussi les philosophes de son école, et à leur tête Bacon et Descartes, ont attribué positivement les idées religieuses à l'influence de la raison, réfléchissant sur *Dieu*, sur elle-même, et sur l'univers.

C'est là, en effet, le véritable point de vue sous lequel nous pensons que l'on doive considérer l'idée religieuse; l'examen le plus rigoureux mène à cette conséquence. L'ame est d'abord entraînée par la loi de causalité; elle s'élance au-dessus du visible, elle brise les apparences, elle essaie de saisir le lien de la grande cause, et elle se perd dans l'infini. Elle accorde d'abord le nom de *Dieu* à cette force inconnue, qui lui paraît surmonter les phénomènes. C'est ainsi que prend naissance la théologie cosmologique, source des religions primitives. Ensuite l'ame, méditant sur elle-même plus intimement, se recueillant en silence dans la sainteté de son être, y reconnaît cette liaison intime, ce rapport mystérieux entre la vertu et le bonheur, union sublime que ce monde ne peut réaliser. Elle arrive ainsi à la conception d'une source évidente, d'une *cause* de cette impression, et alors le Père de toutes choses, la providence du genre humain, l'espoir de l'innocence, se présente à la créature troublée. C'est ainsi que par la double voie de l'ame et de l'univers les peuples arrivent d'abord à l'idée d'une cause souveraine, ensuite aux formes d'adoration, enfin aux nobles espérances de l'immortalité.

Ces conclusions intellectuelles que nous venons d'énumérer se sont présentées partout; aussi on ne peut

fixer à l'idée religieuse une localité spéciale, où elle se serait élevée de préférence; on ne peut admettre que de l'Orient ou de l'Inde soit sorti, pour ainsi dire, un souffle de révélations primitives, qui est venu s'altérer dans l'Hellénie, au gré de l'imagination grecque, et suivant l'inspiration capricieuse de ce beau climat. Le génie des révélations, c'est le besoin de s'élever au-dessus du réel et de l'avenir, et il s'est offert partout; sa patrie est le monde entier. Il n'est point douteux que l'antique culte patriarcal des tribus arabès et mongoles, les institutions mystiques et secrètes fondées en Asie, dans la Germanie, ou dans la grande Grèce, par les disciples de Brahma, d'Odin ou de Pythagore, ne présentent, soit entre eux, soit avec d'autres rites religieux, des rapports frappans. Ce phénomène remarquable provient d'une communauté d'origine chez le genre humain, et il démontre le besoin général, et le sentiment universel d'une révélation.

D'ailleurs, les idées religieuses ont porté le joug de la situation et des craintes de l'homme, qui les avait conçues. Retenu, par sa faiblesse naturelle, à une si grande distance de *l'Être Infini*; il s'est appliqué à remplir l'intervalle par des créations plus rapprochées de lui. Il a choisi leurs attributs dans les tableaux de la nature qui l'environnait; il leur a donné la forme des passions humaines; enfin il a répandu dans tout l'univers ces produits de ses désirs et de sa faiblesse. Pour trouver des exemples de ce penchant qui a régné chez toutes les nations, on a recours, de préférence, aux fictions des peuples de la Grèce, parce qu'elles nous

offrent le modèle de ces heureuses et douces inspirations qui n'excluent pas la grandeur. Ces nations, éminemment religieuses et politiques, ont fait plus que de placer des emblèmes déifiés entre elles et le souverain de l'univers; elles ont donné des traits et une figure aux sentimens même de l'ame. Quelle imposante divinité que leur Némésis, qui n'avait point de place assignée dans l'Olympe, ni de rang parmi les dieux; mais qui, partout présente dans l'univers et ne manquant jamais ses vengeances, était l'image de la conscience qui ne sait pas pardonner. Le Destin des Grecs est une conception aussi vraie et encore plus profonde. L'emploi qu'ils en ont fait sur la scène, prouve jusqu'à l'évidence, qu'ils furent conduits à l'admettre par le triste tableau qu'offrent si souvent les choses humaines, où la fortune trahit la vertu et l'héroïsme. Alors il fallut bien inventer une puissance supérieure pour acquitter les maîtres de l'univers, lui faire prononcer des arrêts éternels, lui faire habiter un temple de bronze, et graver sur ses murs des décrets immuables que la main des dieux ne pouvait effacer. Ainsi l'idolâtrie, dans toutes ses modifications, n'est jamais que le sentiment religieux personnifié.

Une théologie encore superficielle, conduisit quelques philosophes à l'adoration des forces invisibles de de la nature, mais le vulgaire trouva qu'il était plus simple de se prosterner devant ses productions. Depuis le culte du soleil, la moins grossière des idolâtries, jusqu'à celui des plantes qui naissent sur les bords du Nil, tous ces rites, toutes ces erreurs démontrent la

partout le sentiment qui accompagne l'homme dans tous ses états. Dans leurs opinions religieuses, les sauvages au dernier degré de la barbarie se sont rencontrés avec les philosophes les plus profonds. Les hordes [illegible] de l'Orénoque, composées des plus abrutis des hommes, disaient aux missionnaires Franciscains: *Vous renfermez votre Dieu dans une église, comme s'il était vieux ou infirme; notre Dieu habite dans la forêt, sur les montagnes* (1). Abstraction faite de l'appareil de leur métaphysique, Platon ou Leibnitz nous ont-ils appris autre chose, et même ces grands hommes ont-ils rien dit de plus éloquent !

Partout aussi l'homme a reconnu que son âme est d'un autre ordre que cette matière, qu'il gouverne et qu'il foule aux pieds. Quelques sages ont essayé de la démontrer, et il faut leur savoir gré de leurs efforts. Mais les hommes en général n'ont pas attendu ces preuves; ils ont pris la chose comme certaine. Ils ont fait plus que de se démontrer cette vérité; ils en ont senti l'évidence. Des théologiens ont ébranlé cette conviction, par de maladroits efforts pour l'affermir. Des métaphysiciens l'ont attaquée directement; mais il n'y a pas le moindre danger que leurs systèmes déracinent jamais un sentiment gravé dans tous les cœurs. Qu'on épuise les subtilités, qu'on entasse les livres, jamais on ne détruira l'évidence profonde avec laquelle nous pouvons tous prononcer que deux classes d'êtres dont

(1) *Voyage aux régions équinoxiales*, par M. de Humboldt. Paris, 1819, vol. II, p. 429.

les uns ont pour essence d'être étendus, impénétrables, pesans, figurés, et dont les autres ont pour essence de réfléchir, d'abstraire, de concevoir, de posséder les idées supérieures du vrai, du juste, du beau, sont des classes d'êtres absolument divers, entre lesquels nulle comparaison ne peut être établie, qu'une distance infinie sépare, et qui n'ont enfin de commun que leur existence simultanée.

On voit ainsi que l'existence d'un grand être, l'existence d'une ame survivant à cette vie, a partout constitué la base des idées religieuses. Mais les forces naturelles, si puissantes et si visibles, qui s'offrent à nous avec quelques-uns des traits de l'intelligence même, ont conduit naturellement les hommes à leur donner une apparence, et à leur vouer une adoration. La première théologie est née d'une physique dans l'enfance. Aussi, les poëmes théologiques de la Grèce comme de l'Inde, comprennent une description mystique des élémens du monde, et de la victoire d'un ordre créateur sur le chaos. Hésiode en présente un exemple frappant dans son poëme de la *Théogonie*. *Némésis*, *les vengeances*, *les Discordes*, *la Vieillesse*, toutes ces conceptions morales divinisées, sont filles de la *Nuit* et du *Chaos*. Le mal a descendu sur la terre après les agitations de la guerre des Titans. C'est ainsi que le vieil Hésiode revêtait des couleurs poétiques les idées de la secte Éléenne, qui avait basé la philosophie sur l'étude des élémens, la morale sur la physique, avant que Platon eût séparé nettement les limites des deux sciences. Il est donc évident que les premières idées

religieuses prirent le monde pour type de leur expression la plus générale.

De là ces notions de *Dieu confondu avec le monde*, *d'ame du monde*, qui ont servi de base à presque toutes les théologies, et surtout à ce système, que Lucrèce a chanté dans ses vers obscurs, idées auxquelles les peuples les plus grossiers sont arrivés également sans le moindre travail. Qu'auraient fait ces peuples anciens, s'ils avaient pu connaître comme nous l'admirable structure du corps humain, et toutes les précautions que la nature a prises pour que l'ordre physique ne puisse jamais être troublé? Un autre caractère général de l'homme ignorant, et par conséquent craintif, c'est que les spectacles terribles de la nature, qui le surprennent et le font trembler, lui inspirent plus de religion que ses tableaux agréables et rians. C'est ce qui a fait dire que les premiers Dieux furent les Dieux de la peur. Et cependant, les plus doux spectacles de la nature sont quelquefois aussi les plus éloquens. Aux yeux du philosophe, il y a autant de *divinité* dans la fleur des champs, qui ouvre son calice parfumé aux premiers rayons du soleil, que dans le spectacle de l'orage et le mugissement de la tempête. Cependant l'homme grossier n'accorde que fort peu d'attention à ce doux spectacle; mais si le tonnerre a frappé un rocher, il imite les anciennes tribus de la Grèce, qui s'empressaient d'y traîner des victimes et d'élever un autel au Dieu inconnu qui avait lancé la foudre.

Nous pouvons déjà conclure, de ces premières réflexions, la généralité de l'idée religieuse. Nous avons

reconnu de quelle puissance de l'ame elle prend son origine. Nous la concevons comme résultat indubitable des réflexions de la raison sur elle-même et sur l'univers, et nous voyons clairement que la notion d'immortalité a dû s'y mêler. Il n'y a rien là que l'homme ne puisse atteindre par le simple développement de ses forces pensantes. Dès lors, nous voyons pourquoi toute l'antiquité a été religieuse, jusque dans sa physique. Le spectacle de l'Asie, dont les gouvernemens nationaux sont encore aujourd'hui des théocraties dégénérées, n'aura plus rien qui nous étonne. La religion naissant partout avec la première civilisation, occupant toutes les avenues chez les peuples dans l'enfance, ce sera le caractère des nations stationnaires, de n'avoir pas d'institutions civiles qui ne soient en même temps institutions religieuses. L'idée religieuse, en effet, sous forme de pontificat, doit tendre à bannir de la société tout ce qui n'est pas elle. Chez tous les peuples dans l'enfance, il y aura donc confusion complète et profonde entre les deux ordres spirituel et matériel, ce qui amène toujours l'esclavage et l'immobilité des idées. Nous verrons cette confusion reparaître ou disparaître suivant les phases diverses de la raison. En étudiant les époques subséquentes, il nous sera de plus en plus démontré que la religion ne saurait revêtir son caractère réellement auguste et sublime, qu'en se dégageant de tout lien temporel. Elle n'a de dignité que celle que lui donne sa complète indépendance de la société civile. Sa gloire et son privilége, c'est de n'être pas de ce monde.

CHAPITRE II.

POURQUOI LES RELIGIONS SE RESSEMBLENT.

Nous venons de reconnaître les caractères généraux de l'idée religieuse. Il nous est facile maintenant d'aller plus loin, et de déduire une autre conséquence de nos recherches. Comme il est évident que les besoins, les sentimens, et l'état social des diverses tribus humaines, sont des choses qui ont présenté de très-fortes analogies au commencement de la civilisation, il est clair que les formes de l'idée religieuse ont dû être à peu près semblables partout. La presque identité des divers cultes nous révèle d'une manière indubitable une origine commune, quelque chose d'uniforme dans les idées et dans la situation des peuples vers les jours de leur berceau.

Il est déjà très-remarquable de voir des idées religieuses régner chez toutes les nations sans aucune exception; mais il est plus remarquable encore de les trouver chez tous les peuples, à peu près sous les mêmes formes de l'imagination et comme assujetties aux mêmes lois. Sous ce point de vue, des rapports intimes semblent s'être établis entre les contrées les plus lointaines, séparées les unes des autres par des chaînes de hautes montagnes, de vastes espaces d'eau, ou des

mers de sable plus difficiles encore à traverser. En envisageant ce tableau sous un aspect général, on voit évidemment qu'un même esprit a façonné ces idées mythologiques. Les choses nous apparaissent maintenant, comme si les antiques prêtres de la Chine, du Thibet, de l'Indostan, de l'Égypte et des nations mexicaines, s'étaient réunis en une sorte de concile, pour dessiner en commun les grands traits des systèmes religieux qu'ils allaient répartir sur les diverses parties du globe. Même ces croyances grossières, qui paraissent avoir régné sans mélange dans tout le nord de l'Europe, jusqu'au temps où les armées des Romains y pénétrèrent, offrent des analogies qu'on ne peut méconnaître, avec les rites célébrés sur les bords du Nil ou du Gange, les idées théologiques des Grecs, et les croyances bien moins poétiques des anciens habitans du Nouveau-Monde. Les prêtres égyptiens transportaient les phénomènes célestes dans leurs dogmes religieux. Leur théologie était de l'astronomie. Adoptant la même marche, les pontifes mexicains mêlaient des idées astronomiques à leurs rites sanguinaires; et l'heure solennelle de la renaissance de l'année, marquée par le lever des Pléiades, était annoncée au peuple par la lueur d'un bûcher où les prêtres avaient jeté une victime humaine.

Dans toutes les parties de la terre, les hommes ont lié les idées religieuses au spectacle de vastes monumens d'architecture, et, dans une civilisation moins avancée, à de grands amas de terre. C'est cette opinion générale qui a fait ressembler, dans plusieurs

parties de l'Europe, en cercles ou en lignes parallèles, ces pierres énormes, qui se rattachent sans doute à l'ancien culte des Druides; c'est la même opinion qui a fait construire ces temples élancés, ou en étages, de tant de nations de l'Asie, les monumens gigantesques de l'Égypte, et ceux qu'on appelle *étrusques*, enfin les *tumulus*, ou monceaux de terre qu'on observe dans les plaines du Canada, et les pyramides du Mexique. La constance de forme de la plupart de ces monumens, est encore un fait très-curieux, soit qu'on les regarde comme des temples ou des tombeaux, soit qu'on admette que ces édifices consacrés au soleil, dans les climats voisins des tropiques, aient été construits pour ne projeter aucune ombre à des jours fixes, soit qu'on suppose que leur figure en pointe représente un faisceau de rayons qui s'épanouit, ou une flamme qui s'élève; soit qu'on veuille croire que les obélisques, ces diminutifs des pyramides, aient servi de gnomons, et ainsi aient été à la fois les symboles et les instrumens du Dieu du jour. Il paraît que chez toutes les nations de la terre, le culte des statues déifiées s'est très-lentement établi. On a commencé par adorer de simples pierres. Ce singulier concours de circonstances, qui a répandu le *fétichisme* chez quelques peuples africains, s'est bien rarement montré. Les hordes sauvages qui vivent sur les bords des fleuves qui forment un réseau dans l'Amérique méridionale, ont aussi de la vénération pour certaines pierres, et cette même superstition a régné dans le nord de l'Europe, puisqu'il fallut que des conciles, à plusieurs reprises (con-

cile de Tours, 567; de Tolède, 681), défendissent cet usage grossier. Charlemagne aussi l'a interdit par une loi de ses capitulaires. La marche de l'idolâtrie ressemble au perfectionnement progressif de la sculpture égyptienne, depuis les plus anciens temps jusqu'aux Ptolémées et aux Antonins. On a commencé par adorer des pierres informes, ensuite des pierres amoncelées; après, des figures grossièrement tracées; plus tard, des colonnes; et enfin, le génie des arts se réveillant dans la Grèce, a produit ces formes idéales que nous admirons encore aujourd'hui, sans pouvoir les égaler.

Les anciens Celtes vénéraient leurs vieux chênes, comme les Grecs leurs bois sacrés, et comme les Indiens Delaware leurs sombres et impénétrables forêts. Dans la mythologie des anciennes nations scandinaves, ce palais de Walhalla, séjour d'une éternelle ivresse, où les héros tués dans le combat se racontent leurs exploits, ne ressemble-t-il pas à ce séjour des ames, que Virgile a si admirablement dépeint, excepté que les héros et les sages de la Grèce et de Rome ont des plaisirs un peu plus philosophiques? Dans les rites des anciens peuples mexicains, de jeunes vierges se dévouaient au culte des Dieux, et pour première offrande elles suspendaient leur chevelure à l'autel. Les vierges de Walkiria étaient l'ornement du ciel de la théologie scandinave et versaient à boire aux héros. La vierge Velleda, sibylle et prophétesse, fut divinisée par les peuples du Nord. Il est fort remarquable de voir, chez les nations les plus dissemblables quant à

leurs mœurs, l'image d'une jeune fille se présenter à tous les hommes, comme l'emblème de la beauté et de la vertu.

Au milieu de l'enfer de l'Edda de l'Islande, dont l'entrée est exposée au souffle glacial du nord, le noir venin vomi par les serpens qui forment les murs de ce lieu de douleurs, devient un fleuve infect, où les ames des homicides et des lâches sont plongées, comme, dans la mythologie grecque, les grands criminels sont entraînés dans les eaux brûlantes du Phlégéton.

Il est très-remarquable encore que les peuples aient partout gardé le souvenir des hommes qui, les premiers, leur ont enseigné des arts ou des sciences jusqu'alors inconnus. Fohi, dans la Chine; Boudha, dans l'Indostan; Odin, dans le nord de nos climats, comme l'auteur du Zendavesta dans la Perse, furent simplement des législateurs, et la reconnaissance en fit des Dieux. C'est ainsi que dans la Grèce on dressa des autels à l'Égyptien Cécrops, qui vint jeter les fondemens d'Athènes, au Phénicien Cadmus, qui enseigna aux peuplades grossières de la Lectonie le précieux usage de l'alphabet, et à cet Orphée, descendu des montagnes de la Thrace, qui mariait les hymnes des Dieux aux accords de sa lyre. Des usages entièrement analogues se retrouvent dans l'autre hémisphère. On a vénéré, par les mêmes motifs, dans l'Amérique, les bienfaiteurs des nations; dans la haute vallée de Bogota, chez les Indiens Muyscas, l'une des plus civilisées des anciennes nations américaines; c'est le vieux *Bochica*,

qui rendit à la culture de grands terrains inondés ; comme Inachus, suivant une antique tradition grecque, délivra la Thessalie des eaux débordées du Pénée; c'est *Quetzalcoat* (participant de l'emblème du serpent, comme Cécrops et Fohi), prêtre et législateur, qui réalisa un âge d'or américain, et laissa chez les Indiens des impressions que le temps, le mélange des races et les révolutions religieuses n'ont pas effacées. Ainsi les premiers bienfaits que les hommes ont reçus de leurs concitoyens se sont gravés dans leurs idées religieuses.

C'est encore à l'influence de ces idées qu'il faut attribuer cette grande idée d'immortalité qui plane au-dessus de toutes les croyances, et que tous les peuples ont connue. Sans doute, après de longues réflexions et une suite de raisonnemens abstraits, on peut se démontrer l'immatérialité de l'ame par la logique, ou l'on peut la recevoir, à l'exemple de Platon, comme un pressentiment de l'ame, comme une connaissance intuitive qu'elle possède de son éternelle durée. Mais ce n'est point sous cette forme savante que cette conviction a pris place parmi les dogmes populaires. Les masses y sont arrivées d'un seul jet, et ensuite la philosophie est venue raisonner leur instinct.

Une autre opinion, presque générale, celle de deux principes ou d'un manichéisme plus ou moins complet, provient évidemment du spectacle uniforme du mal. Des opinions générales sur ce sujet ne prouvent absolument rien en faveur de l'existence d'un *peuple primitif*, admis par une foule de philosophes, et récem-

ment par Court de Gebelin et Bailly. Il était inutile de se donner tant de peine pour démontrer la nouveauté de la race humaine; ce fait est rendu incontestable par le souvenir que tous les peuples ont gardé de la catastrophe qui a précédé l'état de repos qui règne aujourd'hui sur notre planète. Ces traditions d'un déluge existent, non-seulement chez tous les peuples de la tige sémitique, mais chez toutes les races Caucasiques, Éthiopiennes, Mongoles, Tartares, Américaines, et avec les mêmes circonstances. Savons-nous quelles révolutions attendent notre globe? La rencontre d'une comète deviendra, avec le temps, un événement assez probable. L'astronomie remplira un grand et triste ministère, le jour où elle annoncera l'époque précise où tout être vivant sera détruit, où le soleil se levant sur la terre, n'éclairera plus qu'une masse aride de granit.

Voici la conséquence des réflexions de ce chapitre :

Que l'idée religieuse soit restée terrestre ou qu'elle soit devenue mystique; qu'elle ait revêtu les apparences du fétichisme, de l'adoration de la nature dans le culte des forces, des astres et des animaux; soit qu'elle ait donné à sa croyance un plus noble but en s'élevant au sabéisme; soit que, prenant les apparences de la philanthropie, elle ait divinisé les héros: encore est-il certain que dans tous ces états qui semblent si éloignés, elle a constamment pris pour base un certain fonds toujours identique, et partout reconnaissable. Quel est ce fonds sur lequel l'ame religieuse a sans cesse travaillé? C'est toujours *la recherche d'une cause, le*

mystère des phénomènes, le besoin de consolation, et *l'espoir de l'immortalité*. Ces quatre idées se présentent partout, et presque au même degré. Ce sont elles qui perçant toutes les formes, ont amené cette ressemblance si intime et si universelle entre les cultes. Le pontificat de l'antiquité a été obligé de les conserver dans les systèmes si prodigieusement compliqués qu'il a donnés à la Grèce, à l'Égypte, aux peuples de l'Inde, idées dont quelques débris seulement sont venus jusqu'à nous. Dans cette question, la Grèce est, pour ainsi dire, hors de ligne; car, dans cette contrée, ainsi qu'un écrivain célèbre nous semble l'avoir établi sans réplique (1), il est évident que l'idée religieuse a subi toutes les modifications que le libre examen inspire à un peuple poétique. Dans les théologies indiennes, ces grands principes existent, mais le fonds du tableau se trouve comme perdu et noyé dans les détails. Des divinités sans nombre, des incarnations monstrueuses et multipliées, des dogmes étranges, hérissés de pratiques inutiles ou obscènes, voilent complètement les idées simples et pures qui ont formé la première pierre du temple. L'imagination orientale s'est complètement substituée à l'idée. Aussi, de telles religions ont réalisé chez les peuples de l'Asie un esclavage corporel et mental qui semble impérissable. Il faudra sans doute encore bien des siècles d'éducation pour apprendre à ces castes avilies, que la foi n'exclut ni la raison,

(1) *De la Religion*, par M. B. Constant : livre, sous tous les rapports, classique en cette matière.

ni la poésie, et qu'il n'est que le culte de l'homme libre, qui soit digne d'être offert à la source de toute liberté.

CHAPITRE III.

QUEL EST LE DOMAINE DE LA PHILOSOPHIE ET CELUI DE LA RELIGION.

Nous venons d'étudier l'origine de l'idée religieuse. Nous avons essayé d'expliquer la cause de cette analogie intime qui existe entre les cultes divers. Jusqu'ici, nous avons simplement rassemblé des faits, et nous avons essayé d'en rendre compte. Avant d'aller plus loin, il nous faut faire une excursion sur le terrain de la théorie, et tenter de fixer, d'après des caractères précis et philosophiques, ce que l'on doit entendre par *religion*, et par *révélation*

Il est impossible de nier que l'homme, muni de sa seule raison, ne puisse s'élever, par une observation plus ou moins exacte de lui-même, à un système spécieux, brillant même, coordonné dans toutes ses parties et fécond en grandes espérances. Sous ce rapport, et dans toutes les époques historiques, l'intelligence humaine a laissé des preuves durables de ses méditations et de ses inquiétudes. Mais un système philoso-

phique, élaboré dans le cabinet et popularisé avec éloquence, peut-il suffire au genre humain? Peut-on, à sa lumière, marcher avec sûreté, avec fermeté, avec confiance? La raison seule est-elle compétente pour guider sûrement l'humanité, pour la précipiter vers cet avenir d'héroïsme individuel, vers cette perfectibilité sociale, où il est de son devoir de tendre sans cesse? On voit que la question religieuse est renfermée tout entière dans la solution de ce point important. Si la raison est pleinement suffisante, alors, le *sur-humain*, le *révélé*, n'est plus qu'une superfluité dangereuse, qu'il faut rejeter aussitôt, parce que dans ce cas elle tendrait à encombrer la raison, et ensuite, parce qu'elle pourrait bien devenir dangereuse et exaltée.

Afin de nous disposer à juger cette grave alternative, de nous en tenir à la raison, ou de la proclamer incomplète, tâchons de nous représenter exactement les points principaux sur lesquels l'homme puisse établir ses certitudes. Voyons ce qu'il peut dire pour s'encourager au bien, et pour mépriser le mal et l'injustice. Sans doute, il va se reposer sur sa conscience intime; il va proclamer un sens moral; il va découvrir dans les produits de l'imagination et de la poésie comme une révélation de sa nature et de ses lois; il va s'appuyer sur la constance des principes. Voici quelques-unes des considérations auxquelles il me semble qu'il peut arriver avec certitude.

— Les grandes vérités de l'ame et de la conscience forment les lois du monde moral. Et ce qui est vraiment

admirable, c'est que l'homme peut se les démontrer sans travail, sans effort, et que même il semble entraîné vers elles presque malgré lui. Ces lois, déduites des caractères de la pensée, sont aussi pures maintenant que le jour où elles sortirent des mains du Créateur. Les vicissitudes de la civilisation humaine ne les ont pas altérées; car elles sont d'un genre si élevé, qu'elles échappent à l'influence de nos désordres, et même de nos vertus. Au milieu du choc des intérêts et des passions, au milieu des révolutions des empires et des renouvellemens de la philosophie, ces principes éternels planent bien au-dessus du désordre des choses de la terre. Chez tous les peuples, ce sont ces sublimes lois de la pensée qui ont guidé les recherches de la sagesse, animé la vertu et le patriotisme, inspiré la poésie et les arts. Avoir du génie, c'est posséder ces facultés à un degré éminent.

Chacun des hommes peut acquérir la plus précieuse connaissance; celle de la dignité de sa nature, et ce n'est pas dans les livres qu'il doit aller la chercher. Qu'il se garde bien d'abandonner la rectitude d'un sens interne, pour se perdre dans de longues et arides discussions. Sans doute, les connaissances qu'il peut acquérir sur lui-même sont limitées. Il serait étrange qu'elles ne le fussent pas. Mais s'il a la prudence de se renfermer dans les limites de ce qu'il lui est permis de savoir, il verra que ces connaissances sont au moins limitées d'une manière précise et tranchée, et que sa part est assez belle. Avec plus ou moins de succès, il pourra s'abandonner à l'activité de son esprit; il pourra

se permettre de faire des excursions dans le domaine inconnu; mais qu'il se souvienne toujours que sa conscience intime ne le trompe pas, et qu'alors la position qu'il a prise est inexpugnable; qu'il sache y revenir quand de tristes pensées ou des objections perfides l'auront fatigué : c'est en lui-même qu'il trouvera un refuge et un asile. Avec ces précautions il reconnaîtra, sans peine, qu'il n'y a plus rien d'obscur en philosophie.

Peut-être semblera-t-il que c'est passer trop légèrement sur les travaux de tant d'illustres philosophes, de représenter la science morale comme quelque chose de si simple. Mais si nous reconnaissons tout le prix de ces nobles efforts pour la découverte de la vérité, n'est-il pas urgent de se convaincre enfin, que les plus belles connaissances de l'homme, celles qui l'intéressent le plus, ont été mises à sa portée, et qu'il n'a qu'à vouloir les saisir? N'est-il pas important que nous soyons assurés que pour un homme qui pense, un regard sur la nature, une réflexion sur lui-même, sont plus profitables qu'un long cours de métaphysique? Aussi, on ne peut rencontrer sans étonnement, dans une foule d'ouvrages de philosophie, des chapitres sous ce titre pompeux : « Preuves de l'existence de Dieu. » Il est vraiment inconcevable que des docteurs prétendent nous donner des *preuves nouvelles* de ces vérités qui nous accablent de leur évidence. Ces tentatives sont plus qu'inutiles; elles sont injurieuses. Où sont les hommes qui requièrent ces preuves? qui d'entre eux en ont besoin? Et s'il en est quelques-uns, quels argumens

pourront émouvoir les cœurs que le spectacle de la nature n'a pas émus?

Malgré l'assurance avec laquelle on a le droit de prononcer sur des points, que notre sentiment du vrai établit avec certitude, il est cependant, dans la philosophie, des questions fort obscures, et qui, probablement, le seront toujours. La question du mal est très-difficile à éclaircir; et même il est triste de l'examiner de trop près. C'est une très-grande division de ce domaine inconnu, où l'homme ne doit guère risquer de s'avancer. Soit que son esprit s'y consume en vains efforts, soit que de cet examen il retire des lumières, et surtout des consolations, toute objection déduite de ce spectacle ne peut influencer en rien les solides conclusions qui résultent de l'harmonie de l'univers, de la place que nous y occupons, des sentimens dont notre cœur abonde, des propriétés essentielles de la pensée. Évidemment, le mal est un accident. Non-seulement, il n'y a rien entre nous et lui; mais le dégoût avec lequel nous le considérons, démontre que nous sommes d'une nature opposée. Si l'existence du mal nous indigne, quel nom donnerons-nous au sentiment qui nous fait éprouver cette indignation? Nous l'appellerons le sens moral. Car nous n'assistons pas, témoins impassibles et froids, à ce spectacle attristant; nous y apportons un sens de justice et de bien qui fait que l'idée du mal nous inspire de l'horreur. L'objection tirée de l'existence du mal est donc nulle à nos yeux, puisque toujours, à côté du désordre, se trouve placé un sentiment qui le condamne.

Cette question du mal est inépuisable, et je me garderai de la discuter ici; j'ajouterai seulement qu'il me semble que l'existence du génie poétique, pris comme un fait, suffirait seule pour l'éclaircir. En effet, une morale publique, une bonne législation, une saine philosophie, sont nécessaires à un peuple qui veut être heureux et libre; mais la poésie est un luxe. C'est le plus noble des plaisirs, mais enfin c'est un plaisir. Tous les hommes cependant en ont senti le besoin. Au milieu des crimes, des erreurs de notre espèce, la poésie nous aurait-elle été accordée par forme de consolation? Tous les hommes peuvent la goûter, parce que tous peuvent éprouver de fortes émotions, et que tous vivent en présence de cette nature sublime qui imprime à la poésie quelque chose de sa grandeur, parce qu'elle lui permet d'emprunter ses images. Mais si l'homme ne possède pas au fond du cœur un immuable sentiment de justice, d'où vient que partout sur la terre, il se soit fait une poésie, brillante de vertu et de beauté, où les sentimens de la conscience ne sont jamais méprisés, où le crime et la grandeur sont bien rarement unis, où les choses sont représentées non comme elles sont en effet, mais comme elles devraient être: ses deux sentimens du juste et du beau, règnent sans partage dans ce séjour imaginaire, qu'il s'est choisi. La poésie le transporte dans un monde assujetti à des règles meilleures que celui où il est si souvent opprimé. Partout il l'aime, cette poésie, parce qu'elle lui offre des illusions parfaites; parce qu'elle le console des succès de la bassesse, des amer-

tumes d'une vertu indépendante et fière; en un mot, parce qu'elle *corrige l'histoire* (1), suivant la belle expression de Bacon. Et pour ceux, qui, dans leurs tristes raisonnemens, voudraient établir que notre ame est disposée au mal, il reste à expliquer cette tendance mystérieuse de l'esprit à se réfugier en un monde idéal, à se représenter une terre sans crimes et sans orages, où rien ne trouble les chastes délices de la vertu. Qu'ils nous répondent, ces froids calomniateurs de leurs frères; qu'ils nous disent pourquoi les poètes, dans tous les temps, chez toutes les nations, n'ont jamais osé célébrer un être criminel sans retour et sans remords, sous peine de ne tirer de leur lyre que des accens qui glacent et qui indignent le cœur. Qui ne sait qu'une conception épique exige nécessairement de la grandeur, et au moins des remords et du repentir à défaut de vertus. Aussi la morale et le goût sont étroitement liés: en littérature, tout ce qui se rapproche du genre atroce est encore plus mauvais que dangereux. On dira que les poètes ont chanté le despotisme: trop souvent sans doute, mais ce fut toujours en le déguisant, en lui donnant des couleurs qu'il n'a certainement pas. Jamais ils ne l'ont peint ressemblant.

. . . .

(1) *Cum historia vera successus rerum minime pro meritis virtutum et scelerum narret, corrigit eam poesis, et exitus et fortunas secundum merita et ex lege Nemeseos exhibet.* Bacon, *De Augm. scient.* lib. II. c. 13. (Comme l'histoire véritable ne nous raconte nullement le succès des choses, suivant les conséquences des vertus ou des crimes, la poésie la corrige, et nous montre les évènemens et les fortunes, d'après leur mérite et la loi de Némésis.)

Que peut-on conclure de tout ceci? C'est que la vertu existe dans l'ame humaine, puisqu'on la retrouve dans tous ses ouvrages. S'il était vrai qu'elle fût bannie de notre cœur, nous ne pourrions alors la rencontrer sans cesse devant nos pas. Cette vertu est commandée par la philosophie; elle jaillit du sein de l'histoire, épurée par de longs essais; elle est célébrée dans les chants de tous les poètes; elle est adorée sur les autels de tous les temples; enfin, elle est partout, et on ose nous dire que le cœur de l'homme n'en est pas le sanctuaire. Reconnaissons au contraire que l'empreinte de la vertu est partout visible dans le monde moral, parce que nous l'avons partout répandue. En admirant ce spectacle, nous admirons notre ouvrage; aussi notre plus noble plaisir est de parcourir l'histoire de tous les siècles, de nous humilier devant les sages de tous les temps, et d'adorer la vertu sous sa plus belle image, la vie et les actions des grands hommes.

Nous voyons le majestueux ensemble des forces physiques de l'univers, rester toujours inaltérable au milieu d'une foule de phénomènes qui sembleraient devoir le troubler, au milieu des souffrance des espèces et des destructions individuelles de la vie : admettons aussi dans l'ordre moral des lois éternelles qu'on peut découvrir malgré les passions humaines et les abus du libre arbitre. Ni les lois de la nature, ni les lois de la conscience ne peuvent être influencées par les vains efforts des hommes. Seulement les lois physiques ont un but plus spécial et plus facilement déterminé. Les plus longues erreurs ne laissent aucunes traces sur

elles. La nature physique a pourvu à la durée de ses lois : elle a voulu que rien ne pût altérer son ouvrage : les lois de la nature morale ont leur base dans la pensée, et rien ne peut en arrêter l'action nécessaire. Ces deux ordres de lois sont également immuables. Le soleil, qui éclaira de ses rayons du soir la mort de Socrate, refusa-t-il de se lever sur l'ingrate Athènes souillée d'une telle mort? La terre s'est-elle arrêtée le jour de la Saint-Barthélemi? L'oppression du genre humain, fût-elle destinée à se prolonger mille ans encore, ne pourrait jamais flétrir la noble idée de l'indépendance. Quelques hommes ont toujours sur les lèvres, les mots de morale et de religion; leur conduite prouve qu'ils ne connaissent ni l'une, ni l'autre; cependant, de telles profanations ne peuvent affaiblir le respect que nous portons à ces sentimens sacrés. La constance des principes, voilà ce qui rassure le philosophe au milieu des écarts de la multitude et de la déplorable sagesse de ceux qui prétendent la gouverner; voilà ce qui lui permet de briser les entraves du présent, de voir le genre humain s'avançant vers le bonheur par la vertu et accomplissant dans l'avenir ses nobles destinées.

Sous aucun rapport, il ne faut paraître mépriser les efforts et les travaux des philosophes qui ont essayé de démontrer ces grandes vérités dans des ouvrages spéciaux; mais en choisissant une seule de ces questions, celle, par exemple, de la non matérialité de l'ame, il me semble tout-à-fait déraisonnable d'espérer de pouvoir la démontrer comme une proposition isolée, de

procéder à cet effet par voie d'analyse, de la regarder comme un théorème susceptible d'un énoncé et d'une démonstration particulière. Cette démonstration devra nécessairement résulter de l'ensemble d'un système philosophique; elle devra découler des lois et de la nature de la pensée; ce sera la clef de l'édifice, et non une de ses parties, ou un de ses ornemens. La distinction entre l'univers subjectif et objectif, entre le *moi* et le *non moi*, les marques d'intelligence et de dessein dans le monde extérieur, le fait de spontanéité dans le monde de la pensée, et le fait que ces lois sont hétérogènes avec celles de la matière, me paraissent, j'oserai le dire, des points évidens, arrêtés, et sur lesquels il n'est plus permis de revenir. Mais il faut absolument les exposer en un seul corps, pour mieux repousser les attaques du sceptiscisme, le plus dangereux de tous les ennemis de la vérité. En les divisant, on affaiblit les forces dont la raison dispose. Que si l'on se sent près d'être vaincu, non par les raisonnemens, mais par les doutes et de spirituelles subtilités, il n'y a qu'une chose à faire, c'est purement et simplement, comme Reid, dans son immortel ouvrage, de demander *le rappel au sens commun*. La philosophie, que nous devons tous travailler à répandre, a pour base le sentiment intime que nous en avons tous; ses principes sont le vrai, le juste, le beau; ses conséquences, sont la vertu, la liberté, la dignité de la nature humaine; la morale, la grandeur, en tout et partout. Que pourrait-on concevoir de plus important à examiner et de plus digne d'être vrai? —

Voilà un résumé très-succinct de quelques-unes de ces vérités, qui s'offrent à toutes les ames réfléchissantes. Voilà quelques-unes de ces nobles idées auxquelles l'homme s'est confié dans tous les temps, pour se roidir contre les coups du sort, ou pour se peindre un avenir plus heureux; confiance bien propre à le soutenir au milieu des épreuves, espoir salutaire bien digne d'être couronné. Mais, hélas! tout ceci ne serait-ce cependant qu'une incertaine espérance? Errant dans ce monde, triste, solitaire, et sans abri, l'homme n'a-t-il point besoin d'un autre édifice que l'école philosophique, pour y reposer sa tête battue par tant d'orages. La philosophie l'engage à être *honnête;* mais on ne peut être honnête dans ce monde, sans abnégation de soi, et sans sacrifices de tous les genres. Voici la différence entre la philosophie et l'idée religieuse. La philosophie recommande à l'homme d'être heureux; la religion va plus loin : elle entreprend de le consoler, s'il ne l'est pas. La philosophie lui permet de jouir sans abuser; la religion lui déclare que cette vie est *une vallée de larmes*, qui le mène à sa véritable patrie. La philosophie espère en l'immortalité, en la Providence, en une autre vie; la religion n'espère point : elle lui assure la résurrection, le jugement, la récompense. La philosophie mène tristement le deuil des funérailles; la religion accepte la mort comme une délivrance, et brise sur le sépulcre cette faux meurtrière qui fait tout trembler. La philosophie enseigne que la vie est quelque chose, que le présent seul nous appartient, que l'heure fugitive qui s'écoule, doit nous ins-

truire à profiter avec modération de celle qui vient, à sacrifier enfin l'avenir au présent. La religion fait tout le contraire : elle nous crie que cette vie est périssable, qu'elle est un chapitre, un passage, un fragment, une épreuve qu'il faut souffrir pour être glorifié; enfin que l'avenir est seul quelque chose, et que le présent n'est rien; elle nous enlève à nos sens, à nos plaisirs, à l'univers et à toutes ses pompes; elle nous sépare de tout ce qui peut attacher et asservir notre activité; elle immole tout aux principes et elle nie l'intérêt; elle veut, non point des vertus et de l'honnêteté, mais du désintéressement, des sacrifices, de l'héroïsme. — Voilà le ministère de la religion. — Qui ne voit à l'instant qu'elle embrasse un autre ordre de choses que la philosophie? Qui ne voit qu'elle a pour but de rendre les hommes, non pas *honnêtes*, mais *dévoués*; non pas *estimables*, mais *héroïques* et cherchant leur récompense non dans ce monde, mais oubliant ce monde pour regarder vers le ciel. Les devoirs étranges, les vertus idéales, les convictions transcendantes, forment son domaine. A l'endroit où la raison délaisse l'homme, elle s'en empare pour le mener plus loin. C'est une erreur complète de s'imaginer que la religion s'empare de l'homme, seulement dans la jeunesse de son intelligence, dans la décadence de ses facultés, dans l'enfance de sa civilisation; elle lui offre son flambleau sacré à toutes les époques de son existence, et toujours lorsque ses réflexions reculent devant le doute, à ce point où, écrasé par l'incertitude et par le malheur, il voit s'ouvrir devant soi un

sombre avenir, sans lumière et sans consolation. C'est dans cette position que le *Christ* lui adresse ces magnifiques paroles : « *Et moi, je vous donne la vie éternelle, et vous ne périrez pas, et personne ne vous ravira de ma main.* » — « *Je suis la résurrection et la vie : s'il croit en moi, quoiqu'il soit mort, le fidèle vivra* (1). » Ces lignes imposantes sont le résumé et la substance de tout ce qu'on doit entendre par *révélation*. C'est une série de convictions et de préceptes d'où découle un ordre de devoirs que la philosophie ne saurait imposer. Il est d'ailleurs évident que cette révélation, véritable voix du ciel, ne peut être admise que d'après des preuves décisives. Il faut un ordre de convictions supérieures pour animer les hommes de ces sentimens qui vont chercher ailleurs que dans ce monde leur but et leur récompense. Comment la raison seule pourrait-elle enseigner aux masses populaires que leur devoir est de tout risquer pour les principes, et que pour eux l'homme doit se tenir debout au milieu des ruines de l'univers. Avouons-le franchement : il n'est qu'une religion pour populariser un tel sublime.

(1) Évangile de Jean. XI. 25. L'original de cette sublime déclaration a une force et une grandeur que la traduction affaiblit : « ἐγώ εἰμι ἡ ἀνάστασις καὶ ἡ ζωή ; ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ κἂν ἀποθάνῃ, ζήσεται. » Chose remarquable, des 300 manuscrits, ou versions connues des évangiles, *tous*, sans aucune exception, s'accordent pour rendre identiquement la dernière partie de ce passage. (Voy. GRIESBACH, *Nov. Test.* éd. de 1826.)

CHAPITRE IV.

QUELLES ÉTAIENT LES IDÉES DOMINANTES QUAND LE CHRISTIANISME PARUT.

Nous venons de définir *la révélation*. On voit que le trait essentiel des croyances de cet ordre, c'est l'idée de dévouement et de sacrifice, et ce sentiment qui n'est commandé par la philosophie que d'une manière incomplète et incertaine, ici au contraire forme le fonds et la base. Essayons maintenant de découvrir, par l'histoire et par la philosophie, quel était l'état des idées chez les peuples parmi lesquels la *révélation* que nous admettons, c'est-à-dire le *christianisme*, prit naissance. Comme nous reconnaissons dans le christianisme la vraie révélation divine, son apparition, il y a dix-huit siècles, est un événement historique pour nous de la plus haute importance. Tâchons de fixer l'état spécial des peuples et des idées, à l'époque où cette étrange révolution a éclaté.

Lorsque la politique et les armes romaines eurent achevé la conquête de la Grèce, des rapports multipliés et suivis s'établirent entre Rome et la patrie de Platon. Sylla transportait en Italie les bibliothèques et les statues. Déjà, dans la Grèce même, les doctrines de l'académie et du lycée avaient porté leurs fruits.

Comme ces systèmes fameux avaient été construits sur des bases différentes, chacun d'eux se révéla d'une manière nette et décisive dans ses conséquences. Si l'imagination et l'esprit de Platon eût été tempéré par le sens et la méthode d'Aristote, si leurs facultés eussent pu se réunir en un seul homme, il est probable que la philosophie se fût enrichie d'un système complet de dogmes et de morale métaphysique. Mais ces deux philosophes doivent être jugés, surtout par les résultats de leur doctrine, par les influences que les historiens ont fort bien nommées, *les fortunes* de la philosophie. D'abord, c'est à Platon que remonte la première idée nette et positive d'une réformation générale à effectuer par la philosophie. Infiniment supérieur aux *Éléates*, qui s'adonnèrent spécialement à une cosmologie sans résultats, comme aux *Pythagoriciens*, qui se perdirent dans la contemplation mystique, Platon essaya de fonder une vraie métaphysique générale et d'en faire l'application au genre humain. Sa philosophie est dans ses *Dialogues;* leur application est dans son *Plan de république*. On ne peut méconnaître dans la marche des idées de cet esprit supérieur, la trace d'un besoin d'organisation profondément senti, et le désir de satisfaire aux vœux de la raison. On y voit aussi une complète indépendance du polythéisme dominant (1). Le fondateur du lycée eut des idées ana-

(1) Voyez tout le dialogue du *Timée*, et surtout cette introduction si curieuse du *Phædron*, où Socrate fait sentir avec un esprit admirable et plein de finesse, que les chimères mythologi-

logues. L'application de ses idées rationnelles, c'est sa *morale* et sa *politique*. Ces deux philosophes méritent donc toute notre reconnaissance pour des tentatives aussi hardies, et pour cette franchise qui leur faisait dédaigner les doctrines secrètes et mystérieuses, base des religions de l'Asie. Honneur à ces illustres penseurs qui virent dans la philosophie le flambeau et l'instruction du monde.

Voilà donc quelle fut l'influence la plus arrêtée et la plus vive qui s'offrit aux anciens peuples de l'Occident. Mais on ne voit pas que l'action de ces philosophies ait jamais été dogmatique et populaire. Combien peu de platonisme se montre dans les croyances générales de l'antiquité païenne! On commença par oublier le caractère d'application que ces deux grands hommes avaient introduit en destinant leur système à gouverner les nations et les individus. La preuve de ce fait, c'est la naissance et le crédit de l'épicuréisme et du stoïcisme, systèmes éminemment restreints, s'adressant, non à l'espèce, mais à l'individu, qui posaient l'homme comme un être insensible au milieu d'un univers mécanique, et qui exigeaient qu'il fût héroïque, en lui ôtant tous motifs de le devenir. Cependant cette doctrine ne fut point la dégénérescence la plus funeste du platonisme; il en est deux qu'il ne faut point perdre de vue, afin de pouvoir juger la position des choses lors de la naissance du christianisme.

ques sont ridicules, et le sont même au point qu'un esprit philosophique ne leur doit pas une réfutation sérieuse.

Ces deux résultats furent, d'un côté le scepticisme, de l'autre le mysticisme alexandrin. En effet, sous la forme sophistique, la philosophie grecque en général s'offrit aux Romains. Il faut lire, dans Lactance, les raisonnemens odieux par lesquels Carnéade, ambassadeur athénien, osa flétrir l'idée de justice et de dévouement devant la foule du *forum*. Déjà ce philosophe rhéteur, qui mourut cent vingt-neuf ans avant J. C., posait ces maximes odieuses de l'*utile*, de l'*intérêt personnel*, sur lesquelles quelques auteurs ont voulu fonder la morale, et sur lesquelles il serait plus conséquent de fonder la barbarie. *Les droits*, disait-il, *ont été fabriqués suivant l'intérêt; ils changent avec les mœurs, ils changent avec les temps; mais quant à un droit naturel absolu, il n'en existe point* (1). Faut-il s'étonner après cela que Caton ait requis qu'un tel déclamateur fût chassé. Cicéron lui-même, avec toutes les finesses de son esprit, convient qu'il lui est impossible de réfuter Carnéade; et on peut juger par-là de la sensation qu'il dut produire sur la jeunesse, séduite par l'éloquence grecque. Enfin, l'influence du platonisme sur l'Italie se peint fidèlement dans les écrits de Cicéron, et dans ceux des poètes du temps d'Auguste, excepté Lucrèce; elle produisit une estime fort limitée pour les principes, une certaine espérance d'immorta-

(1) « Jura sibi homines pro utilitate sanxisse, scilicet varia pro moribus, et apud eosdem pro temporibus sæpe mutata; jus autem naturale esse nullum. » (*Lactance. Inst. Div.* lib. V. c. 17.) On sait en effet que ce Père de l'Église nous a conservé textuellement les argumens de Carnéade.

lité, des plaisirs calmes et prudens, la recommandation des devoirs, le mépris de l'idolâtrie populaire, en un mot, un théisme élégant, mais entièrement privé d'appui intime et puissant. Telle était évidemment la croyance de ces cercles d'écrivains lettrés, et de personnages consulaires, élite de la société romaine, qui s'assemblaient dans les jardins de Tusculane pour causer philosophie avec le défenseur de Muréna et d'Archias. Voilà quelles furent *les fortunes* des systèmes du lycée et de l'académie dans leur influence sur les Romains. La lecture des écrits de Cicéron, le meilleur et le plus humain des penseurs de l'antiquité, nous peint de la manière la moins douteuse le point où ces illustres doctrines ont abouti, dans ces jours brillans qui précédèrent la ruine de la république. — Essayons maintenant de découvrir comment les idées philosophiques du temps influèrent sur la position politique des peuples : car cette position est toujours l'expression fort approchée des idées générales.

Pour savoir tout ce que le christianisme devait apprendre aux peuples, essayons de découvrir tout ce qui leur manquait. Nous découvrirons ainsi les traits essentiels de cette théorie religieuse.

On a souvent parlé de la paix profonde que goûtait l'empire romain lorsque le christianisme parut, pour la première fois, au milieu des peuples nombreux qui le composaient; mais, pour la dignité de l'homme et les progrès de son esprit, l'agitation des guerres civiles est moins à craindre que cette tranquillité que le despotisme impose, et qui n'est qu'un bien négatif, en ce

qu'il entraîne la privation de tous les autres; cette paix était le calme de l'esclavage et des peuples fatigués. On chercherait en vain dans l'histoire une époque plus humiliante pour l'homme, que celle où une foule de peuples divers semblent se résigner, et où la flatterie seule obtient permission d'élever la voix. Alors, les cours deviennent brillantes, en raison de la misère des nations; les monumens s'élèvent; les arts sont protégés; mais il n'y a plus dans les états, ni liberté, ni justice. Telle fut la situation de Rome dans le premier siècle de la propagation du christianisme, et on peut voir ce triste tableau dans les *Annales* du plus grand des historiens (1). Le despotisme n'avait rien fait encore, lorsqu'il bannit d'une pompe funèbre les images des héros morts pour la république; la corruption fit

(1) « Qu'on me désigne un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la *postérité*. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi. » (THOMAS.)

« Au milieu de la dégradation générale dont il vous offre l'effrayant tableau, il vous en présente le correctif dans son propre caractère : il vous prouve qu'il a sauvé le feu sacré; on se réjouit d'avoir trouvé un homme de bien, dans la plus sévère acception de ce mot. On se sent meilleur en vivant avec lui; sa grandeur morale vous affecte d'autant plus, qu'autour de lui tout est avili; seul, il a échappé à l'inondation générale. Il excite une joie mêlée d'étonnement, comme les palmiers qui s'élèvent vigoureux et superbes au milieu des oasis du Désert; en les voyant, le voyageur s'écrie : La nature vit encore; et, en lisant Tacite, on se pénètre de l'idée qu'il y a une liberté et une dignité dans la nature humaine, invincible aux progrès de la corruption. » (ANCILLON, *Mélanges de littérature et de philosophie*, tom. I, p. 259.)

plus que lui : le souvenir de ces grands hommes et de l'exemple de leurs vertus ne fut pas long-temps à s'éteindre dans le cœur des Romains. Un arbitraire presque absolu pesait sur Rome ; et les provinces, livrées sans défense à toutes les exactions, à toutes les violences, étaient forcées de recourir à l'incertaine justice du sénat, dont la servilité avait dégoûté celui de tous les empereurs qui en exigeait le plus. L'avide et cruel proconsulat envahissait l'univers. Les richesses affluaient à Rome et engendraient tous les désordres de l'opulence et de la satiété. L'antique simplicité avait disparu. Des systèmes de philosophie grecque, avidement goûtés dans ce qu'ils ont de sensuel, obtenaient à Rome tout le succès qu'obtient un voluptueux matérialisme, chez des hommes incapables de choisir une doctrine plus élevée. Tout ce qui restait de citoyens vertueux avait embrassé les idées stoïciennes, et au milieu de ce désordre de la nature morale, on aime à voir les derniers patriotes se réfugier dans le sein de cette inflexible philosophie, pour y trouver la force de braver les tyrans. Les choses en étaient venues à ce point, que le monstrueux édifice de la domination romaine produisait tous ses fruits : ambition insatiable chez les vainqueurs, bassesse illimitée chez les sujets. Insensiblement, les institutions populaires furent entièrement effacées. On vit naître sur le sol, si long-temps libre de l'Italie, les insolentes prétentions de ce despotisme asiatique qui osa tirer son origine du ciel. L'apothéose des empereurs fut la dernière victoire de leur tyrannie ; et un

peuple qui avait donné de si grands exemples allait se prosterner devant les cendres d'un maître, pour se recommander auprès de son successeur. Les autorités les moins légitimes osaient s'appuyer sur la sainteté de leur pouvoir, et cette folie, de mettre les tyrans dans le ciel après que la terre en est délivrée, suffit pour faire voir l'inconcevable dégradation des peuples. Plus tard, on achetait les dignités par la délation; des séditions militaires donnaient des maîtres à l'empire. Des cohortes factieuses, choisissant à leur gré un Africain, un Breton, le traînaient à Rome pour gouverner sous leurs ordres. Les sénateurs, prévenant les caprices du maître, étaient souvent punis de leur complaisance même. Les successeurs des pères conscrits augmentaient leur bassesse de tout le contraste de leur antique vertu, et c'était encore sous des formes républicaines qu'ils déployaient cette complaisance des esclaves de l'Orient, qui ne connaissent ni droits, ni liberté, ni patrie. En un mot, l'idée de morale et surtout de pitié, semble disparaître du milieu des hommes. Progressivement, les lois furent violées, les juges corrompus, les autels profanés, les pontifes séduits; et lorsque la corruption eut enfanté tous ses désordres, lorsque la tyrannie eut forgé toutes ses armes, lorsque les nobles sentimens se furent éteints dans tous les cœurs et que tout semblait à jamais perdu, ce fut alors que la religion chrétienne vint présenter à l'homme, à cet être avili, le tableau des devoirs qu'il avait oubliés et des droits qu'il s'était laissé ravir.

Ainsi ne nous laissons pas séduire par les déclamations de tant d'historiens modernes, et répétons encore qu'il est inexact de prétendre que les peuples aient goûté dans le premier siècle de notre ère les douceurs du repos; ce n'était pas là du repos, mais une torpeur des plus nobles facultés de l'ame. L'un des plus grands écrivains de la France a proclamé ce sophisme de fait, avec une éloquence à laquelle peu de personnes ont résisté (1). Mais on conçoit que le prélat, auteur de ce passage, ait vu ce spectacle autrement que nous aujourd'hui, et que dans sa position, un tel paradoxe ait pu lui sourire; mais, loin des cours, on juge les choses plus sainement. Qu'on ne dise donc plus que l'empire romain ait joui d'une tranquillité propice, lorsque le christianisme lui fut annoncé; non! ses lois avaient été violées; ses derniers citoyens avaient péri, c'était la tranquillité de la servitude et la paix des tombeaux.

Pour juger de l'effet que devaient produire les préceptes du christianisme dans ce vaste système politique, il ne faut point perdre de vue le caractère général des religions anciennes. Elles avaient toutes un trait de commun. Leur esprit d'exclusion; le cercle resserré où elles renfermaient les devoirs de l'homme, et par suite, ses espérances et ses droits. En général, les dieux des peuples anciens étaient *dieux de la patrie*, et de la patrie seule. Ces peuples en étaient jaloux et les gardaient pour eux. Les divinités étrangères leur

(1) Bossuet, *Histoire universelle*. Epoq. IX.

inspiraient autant de mépris que les nations étrangères. Leurs temples étaient ainsi les foyers d'un patriotisme excessivement actif. Toutes les fêtes nationales étaient célébrées avec plus d'effet sur les autels de ces dieux que les ennemis n'invoquaient pas. Chez ces peuples, le sentiment de la charité *universelle* était inconnu. Ils pouvaient très-bien réduire les prisonniers en esclavage; enchaîner les vaincus; attacher les rois captifs au char du triomphe : c'est ce que firent les Romains par principes autant que par intérêt. Les nations qu'ils réussirent à subjuguer avaient les mêmes idées. Elles leur rendaient haine pour haine et mépris pour mépris. Les dieux de Carthage étaient ennemis des dieux de Rome, et, sans craindre de leur déplaire par un serment homicide, le jeune Annibal pouvait jurer sur leurs autels une haine éternelle aux Romains.

Tel était l'esprit que la politique romaine de la république vint léguer à l'empire. Tant que les formes populaires furent conservées, la démocratie, qui n'est que l'action générale des idées populaires, tempéra légèrement l'âpreté de tels principes. Rome était alors gouvernée par un sentiment féroce de supériorité, par un violent esprit de corps, par une sorte de patriotisme collectif, par une rage nationale. Sous les empereurs, tout ceci vint se concentrer en un seul homme. Les devoirs et les convictions se relâchèrent avec les progrès du despotisme, et ce fut alors que l'on vit sur le trône des nations ces monstres à figure humaine, dont les excès sont aussi incroyables que la patience de ceux qui les y souffraient. Un tel régime dut dé-

truire le peu de convictions philosophiques qui restaient. On croit découvrir dans Tacite et dans Juvénal, je ne sais quelle sombre philosophie, je ne sais quel mépris de l'homme et quel désespoir de la nature morale, qui annonce le naufrage général des idées.

Pendant ce temps, la philosophie grecque n'était point parvenue à s'organiser, même dans sa patrie. Se repliant sur elle-même, et dégoûtée de tant de débats inutiles en présence d'un polythéisme qu'elle méprisait, elle se jetait dans la voie des mystères, et cherchait ainsi, par ce chemin détourné, à propager quelques lueurs de charité universelle. Rome tolérait toutes les formes et tous les cultes, non par charité, mais par indifférence. Déjà, du temps de Néron et des Antonins, le gouvernement des empereurs méritait le reproche que Tertullien lui adressait plus tard : « *Vous louez sans cesse ce qui est ancien, et vous vivez de nouveautés* (1). De ce seul trait on peut conclure qu'alors les opinions régnantes, soit de stoïcisme grossier, soit de platonisme cicéronien, soit de culte populaire, touchaient à leur décadence.

Si nous jetons nos regards du côté de l'Orient, nous verrons que l'état de la Judée et de l'Égypte, provinces romaines, n'était pas moins critique, vers les premiers siècles de notre ère. Le peuple juif, fidèle héritier de l'antique loi, était retourné depuis longtemps de sa captivité à Babylone, sans avoir oublié

(1) « Laudatis semper antiquitatem et novè de die vivetis. » Apol. c. 15.

l'institution mosaïque, mais après avoir vécu sous un régime et sous des idées orientales. D'un autre côté l'industrieuse Alexandrie avait attiré dans ses murs beaucoup de juifs. La Judée apprit le platonisme. Sous la direction de Philon, il se forma une secte nombreuse et puissante qui voulut lire dans la Bible le développement symbolique des dogmes platoniciens. Dans la Judée, en Égypte, et en Grèce, beaucoup plus que dans la Gaule, l'Italie et l'Espagne, une philosophie hardie et vigoureuse se sépara du polythéisme. Enfin, le peuple vint s'encourager dans son incrédulité aux railleries de Lucien. Le polythéisme n'était appuyé que sur les souvenirs, et c'était sa plus grande force. La vieille mythologie grecque avait été déchirée en lambeaux. On tenta de la sauver. Mais l'école d'Alexandrie échoua complètement dans ses efforts pour réconcilier la philosophie avec les dieux exilés de l'Olympe. En un mot, il n'y avait nulle part, ni un système de philosophie qui pût être populaire, ni une religion même passable pour le peuple. Ce qui est vraiment remarquable, c'est que le christianisme parut en Judée plusieurs siècles après l'époque où la captivité de Babylone et son orientalisme d'un côté, et le mysticisme alexandrin de l'autre, eurent commencé à ébranler les traditions de l'ancienne loi mosaïque. Lorsque ces idées diminuèrent, alors s'éleva le christianisme, révélation de rédemption et d'héroïsme, qui parlait d'avenir, d'égalité et de salut, et qui changea la face du monde.

CHAPITRE V.

COMMENT LE CHRISTIANISME DUT AFFECTER L'EMPIRE ROMAIN.

Nous venons de voir quelle était, vers les premiers siècles de notre ère, la situation des idées philosophiques, dans la vaste partie du monde que les armes romaines avaient conquise. Il est évident que ce n'est pas dans la seule ville de Rome qu'il faut considérer la situation des esprits. Pour juger de la nature et des effets de la secousse que le christianisme dut produire, il est surtout nécessaire de connaître la position particulière des pays conquis qui formaient le corps de cet immense système.

On peut se faire une idée de l'état des nations conquises par les Romains d'après la harangue de Galgacus, chef des Calédoniens, à ses soldats. Ce tableau convient à presque tous les peuples que l'empire avait soumis. On s'étonne que Tacite ait rapporté froidement le discours du guerrier, sans hasarder la moindre réflexion sur la validité des plaintes éloquentes qu'il renferme. Nous prenons une ancienne traduction; car il est impossible de plier les formes hardies de l'auteur des *Annales* à la sévérité de notre langue moderne.

« Il n'y a plus outre aucune nation, disait le guerrier,

rien que des flots et des rochers. Et les Romains sont au milieu de nous; l'orgueil desquels pour néant vous attendez de fuir par servitude et humilité; car ces brigands du monde, après que gâtant toutes choses, les terres leur ont failly, rodent la mer; se monstrans avaricieux, si leur ennemi est riche; si pauvre, ambitieux: et comme ceux que l'orient, ni l'occident ne pourrait assouvir, seuls d'entre les hommes, ils désirent de pareille affection, la richesse et la pauvreté. Emporter, tuer, ravir sous faux prétexte, est par eux appelé *empire*, et là, où ils ont mis tout en désert, ils disent que *c'est la paix*. Nature a voulu que chacun tînt chers ses enfans et parens; nous les voyons, par les levées, emmener, servir autre part. Et si nos femmes et nos sœurs ont échappé la paillardyse des ennemis, elles sont honnies sous tiltre d'amitié et d'hospitalité. Ils tirent nos biens et nos richesses par les tributs, et nos bleds par la contribution de provisions. Parmi les coups et les outrages, nos corps et nos bras sont par eux usés à couper bois et dresser des chaussées pour les marais. Les esclaves nés pour servir sont une fois vendus, et puis nourris du bon gré de leurs maîtres; mais la Bretagne, tous les jours *achepte* sa servitude, tous les jours la *nourrit*. Et comme en une maison, les derniers venus d'entre les esclaves servent de passe-temps à leurs compagnons, ainsi en cette ancienne servitude de toute la terre, nous, tout nouveaux et de peu d'estime, sommes assaillis pour être exterminez. » (*Agric. Les OEuvres de C. Tacitus*, chevalier romain, nouvellement mis en français. 1582.)

Qu'on mette en regard de ce tableau ce que nous apprend Salluste des procédures et de la justice, dans son Catalina; les Verrines pour la conduite des proconsuls; le style des Commentaires pour la dureté au milieu des plus sauvages conquêtes; les descriptions de Suétone pour les usages de la cour; les vers de Juvénal et d'Horace pour les mœurs privées, et on concevra alors ce que pouvait être cette odieuse paix que les Romains imposaient à la terre. Jamais une phrase de pitié n'échappe à leurs historiens sur le sort des nations conquises. Remarquons cependant, pour l'honneur de la poésie, que l'idée s'en est présentée plusieurs fois à Horace et à Juvénal. Cicéron, le plus aimable des philosophes romains, pérore un peu longuement sur les malheurs de la Sicile; mais sa féconde pitié pour les alliés de la république ressemble plutôt à un artifice de rhéteur, qu'à un profond mouvement de conviction. On croirait qu'il en avait besoin dans son plaidoyer. Le grave Tacite paraît se fâcher sérieusement, en racontant l'héroïque résistance des tribus du Rhin. On est indigné de son farouche patriotisme, en le voyant s'apitoyer d'une manière si profonde sur le sort des légionnaires, dont Germanicus rassembla les ossemens, sans réserver le moindre regret pour les braves guerriers germains qui étaient morts en défendant leurs forêts et leur patrie. D'ailleurs, aucun écrivain antique ne nous a mis dans le secret de la politique romaine : Montesquieu, avec cette élévation du génie qui ne voit que les sommités des choses, en a rassemblé tous les traits épars dans un seul tableau. (*Grandeur et*

Déc. des Rom., c. XIII.) Elle semble n'avoir eu aucun but. Asservir, dominer; et puis encore asservir, dominer, voilà tout son esprit. Il faut convenir que le projet d'un despotisme pur et simple, exercé sur toutes les nations, sans motifs, ni plan, ni vues élevées, est bien l'idée la plus épouvantable qui puisse se présenter à la nature humaine.

Malgré les traits généraux que nous venons d'esquisser, il y eut, dans tous les temps, quelques esprits supérieurs qui se placèrent bien au-dessus des jalousies patriotiques; mais telle ne fut jamais l'opinion de la multitude. Il faut que l'homme arrive à une civilisation très-avancée; il faut qu'il se pénètre des sentimens d'une très-haute philanthropie, avant de franchir la limite de ses idées habituelles, avant de surmonter l'impression si puissante de l'amour exclusif de la patrie. Comprendre dans ses affections toutes les parties de la grande famille, c'est une entreprise qui demande autant de raison que de bienveillance. Ainsi ne nous étonnons pas qu'il n'ait régné si long-temps que des religions qui commandaient en quelque sorte le mépris pour les étrangers, et dont les principes se rapprochaient de cette maxime constante du gouvernement romain : *des fers, ou la mort pour les barbares.*

Sans doute, la plus belle époque de l'histoire ancienne est celle des premiers siècles qui suivirent la fondation de la république romaine; mais, à côté des plus admirables vertus que l'amour de la patrie ait jamais inspirées, quel effroyable système de politique, quelle barbarie pour les nations vaincues, quel mé-

pris des hommes! Et ce sont justement les qualités de ces fiers républicains qui nous montrent, sous un jour plus sombre, tout ce qui leur manquait de vraiment grand. Car la nature morale de l'homme est pleine de ces contrastes qui font ressortir plus vivement et ses défauts et ses vertus.

Essayons de déterminer maintenant comment l'apparition du christianisme devait affecter ces religions basées sur la politique. Il est incontestable que les anciens connaissaient parfaitement la théorie des lois générales de la conscience, et cette partie de la morale qu'on appelle les devoirs. Il n'est pas besoin, pour s'en assurer, de lire le peu qui nous reste de leurs philosophes; leur histoire suffit. Une foule de sages avaient enseigné la morale; une foule de grands hommes l'avaient mise en pratique. Ce dont la terre avait besoin, ce qui était indispensable pour les progrès des lumières et de la raison, c'était une religion qui généralisât la philanthropie, qui remplît les cœurs d'un sentiment cosmopolite de charité; enfin, une morale qui vînt ordonner aux hommes, non pas de voir dans les autres hommes tout au plus des êtres dignes de compassion et de pitié, mais des frères, ayant droit à la même protection et à une égalité parfaite. C'était une idée dont l'application devait être précieuse pour mille raisons. On en avait besoin pour tempérer les guerres et la politique, pour perfectionner la civilisation, pour adoucir toutes les mœurs sociales. On en avait besoin pour donner au commerce, entre les nations, cette familiarité qui rapproche les hommes, multiplie les

échanges et fait naître de nouveaux rapports ; car c'est un des avantages du commerce, qu'il réalise dans la grande masse des hommes le tableau d'une vaste famille, dont tous les membres, quoique paraissant s'occuper de leur intérêt propre, contribuent cependant au bien et au bonheur général. Il est évident que sans cette grande idée d'égalité, le genre humain devait rester stationnaire.

Dans cet état de choses, quelle sensation ne dut pas produire la naissance d'une doctrine qui renversait toutes les barrières que l'intérêt avait élevées, et qui plaçant les hommes sur une même ligne, débutait par établir des principes directement contraires à ceux qui avaient dirigé les odieuses conquêtes de l'empire. Les opinions spéculatives des philosophes grecs parcouraient en quelque sorte le monde, et semblaient fuir leur patrie, depuis qu'elle était devenue province romaine. Les peuples nombreux qui composaient l'héritage d'Auguste se réunissaient dans les principales villes, ou plutôt affluaient dans la capitale. Ils commençaient à se faire des opinions. Dans la suite, cette ardeur de connaissances s'accrut encore par l'influence de l'école d'Alexandrie, qui servit d'asile à la philosophie, moins encore parce qu'elle accueillait les sectes platoniciennes, que parce qu'elle n'en favorisait aucune à l'exclusion de toutes les autres. La chute du gouvernement républicain avait entraîné celle des idées religieuses qui s'y rattachaient. Abandonnés de leurs dieux, les Romains les abandonnaient à leur tour. On sentait plus que jamais le besoin de croyances nou-

velles, depuis que les maîtres de l'Olympe avaient été convaincus de nullité. Aussi, plus tard, malgré les amères railleries de Juvénal, les prêtres d'Isis se répandirent, de leur antique patrie, jusqu'aux bords du Rhin et de la Seine, offrant aux philosophes quelques idées pures et élevées, et s'attirant la multitude par l'attrait du mystère dont leur doctine était enveloppée. On pense bien que, dans un tel état de choses, le premier soin des chefs de ce vaste système politique devait être de conserver l'équilibre dans une machine aussi compliquée : ce n'était pas assez d'échelonner des troupes dans les provinces qui donnaient de l'inquiétude, il fallait encore prévenir les réflexions, étouffer cette action morale, qui obsède le despotisme sans qu'il puisse la saisir pour la comprimer. Il fallait à tout prix empêcher la discussion chez une multitude d'hommes enveloppés comme d'une longue chaîne, et qui n'avaient besoin que d'en briser quelques anneaux pour la voir se dissoudre dans toutes ses parties. Nul moyen n'était à négliger pour que tant de peuples n'eussent pas l'occasion d'examiner une croyance également faite pour satisfaire le cœur et garantir les droits de la raison, infiniment plus éclairée, plus indépendante que les systèmes absurdes dont ils avaient bien voulu se contenter jusque-là. D'ailleurs, une preuve évidente de tout ceci, c'est que dans le premier siècle de l'apparition du christianisme, des empereurs, dont le caractère était noble et vertueux, persécutèrent la nouvelle doctrine, parce qu'ils l'envisageaient, avec raison, comme une croyance qui

pouvait compromettre le salut de l'empire. Intéressés à ce que les peuples continuassent de goûter un repos pendant lequel les facultés de l'ame sont suspendues, ils durent se conduire précisément comme se sont conduits des rois, quatorze siècles plus tard, lorsque les dissensions religieuses allaient agiter l'Europe. Les motifs étaient identiques, parce que, sous plusieurs points de vue, la situation était la même. Un gouvernement vaste et absolu est toujours une machine purement artificielle. C'est une chose dont un peuple qui discute pourra s'apercevoir; donc, le pouvoir, dans tous les temps, doit se ranger du côté de ce qui est, et de ce que l'habitude protège. On conçoit alors pourquoi les Antonins, qui montrèrent sous la pourpre impériale les vertus de la république, semblèrent abandonner, par leur intolérance, les principes qu'ils se vantaient de professer. Si Vespasien, si Marc-Aurèle surtout, eût rempli une chaire dans Alexandrie, eût été le chef d'une école de philosophie à Rome, nul doute qu'il n'eût respecté les droits de la liberté d'examen. Mais tous deux étaient philosophes couronnés. Ils donnèrent tous deux une nouvelle preuve de l'extrême difficulté d'allier l'amour des grandeurs et l'amour de la sagesse. De notre temps encore, on a vu plusieurs de ces rois très-philosophes, au rapport des courtisans; c'était à leurs peuples à nous dire s'ils l'étaient (1).

(1) Sans doute il est édifiant d'avoir vu de nos jours *Frédéric-le-Grand* publier un *Anti-Machiavel*; il est dommage seulement

On a trouvé fort extraordinaire que ces empereurs aient proscrit le christianisme. Rien cependant de moins étonnant. Le christianisme pouvait bien avoir quelques droits à leur estime, par la simplicité de ses enseignemens et la beauté de ses préceptes; mais il n'en devait pas moins rester convaincu à leurs yeux du crime de rapprocher tous les hommes, et de commander les mêmes devoirs aux Romains et aux vils esclaves de la Syrie. Il n'avait pas réservé une morale douce et facile à l'usage des Césars. Rome devait repousser une religion qui n'avait rien de romain. Elle eût elle-même répudié les principes de sa politique, en accueillant dans ses murs cette étrangère, si modeste dans son extérieur, si bornée dans ses prétentions, mais qui, annonçant à la terre des droits longtemps méconnus, devait remplir les ames du désir de tout examiner, et allait embraser les cœurs d'une nouvelle énergie. Pour les oppresseurs de la race humaine, chaque précepte de l'Évangile prend le caractère d'une accusation. Ces maximes si douces du christianisme devenaient des reproches sanglans pour des citoyens orgueilleux, qui avaient rangé tant de millions d'hom-

qu'en 1772 il n'en ait pas donné une édition nouvelle, augmentée de notes philosophiques sur le partage de la Pologne. En général, une auréole de vertus est la chose la plus dangereuse dont on puisse décorer les rois. Leurs qualités véritables se perdent dans ces rayons imaginaires. Qu'on embellisse les princes sur la toile; qu'on les taille en marbre; qu'on les jette en bronze : bons, on se les serait rappelés sans cela : mauvais, cela n'empêchera pas qu'on les maudisse; ni médiocres, qu'on les oublie.

mes sous le joug d'une seule ville qui n'était pas libre elle-même. Le principe fondamental de cette croyance est de rappeler les hommes à leur égalité primitive; et, suivant la parabole, de les réunir sans distinction autour d'une même table pour leur faire partager le même festin.

Tels sont les principes et les doctrines du christianisme; et dans quels temps furent-ils enseignés à la terre? Dans ce même temps où la politique abominable des Romains, s'avançant toujours de violence en violence, d'envahissement en envahissement, n'aspirait à rien moins qu'à enchaîner toute notre race, et avait presque réussi. Au nom de Rome, les rois et les peuples tremblaient, depuis cette colonne de limites élevée non loin des cataractes du Nil, dans le sable du grand désert, jusqu'aux rivages où les flots de la mer du Nord se brisent sur les rochers de l'Écosse. Au moment où l'œuvre paraissait consommée, où l'édifice touchait à sa fin, et où Tibère venait d'en placer la dernière pierre, en accablant les Romains de fers domestiques, des principes de morale et d'égalité, annoncés avec une simplicité sublime et le calme de la vertu, furent répandus tout à coup dans une ville obscure de la Judée, dans cette province encore humide du sang que ses habitans avaient versé pour sa défense. Dans l'empire romain tout entier, qui comprenait alors presque un tiers de notre planète, pas une voix libre ne pouvait se faire entendre, pas un ami des principes ne pouvait prendre leur défense sans trouver des juges prêts à les punir, et mille délateurs. Ce fut alors qu'une

éloquente protestation contre cet odieux système s'éleva du milieu des Juifs, peuple inconstant, asservi, et que sa faiblesse rendait plus méprisable encore. On ne peut le répéter trop souvent. Les sages et les philosophes grecs et romains avaient tous vanté les charmes de l'indépendance, mais leur intérêt pour la race humaine franchissait à peine les bornes de l'Italie ou du Péloponèse. Ce qu'ils ne firent point, l'Évangile l'a fait. Son école est celle du genre humain; son langage ne s'adresse pas à une classe, à une secte, à une caste particulière. Il convient à l'homme, dans tous les états de sa barbarie, et tous les degrés de sa culture; et les accens d'une voix partout entendue, devaient être partout répétés dans l'univers. C'était à la conscience des nations que l'Évangile s'adressait; aussi s'en saisirent-elles, de ces leçons de vertu et de liberté.

Mais il était trop tard; la corruption avait jeté des racines trop profondes. La première chose qu'on fit, ce fut d'altérer ses principes, de commencer les débats, qui durent encore, entre les pouvoirs spirituel et temporel. Les nations avaient reçu du ciel des leçons bien capables de les préserver de la longue léthargie du moyen âge; mais lorsque l'empire, s'affaissant sous son propre poids, fut livré à des conquérans barbares, il ne se trouva pour leur résister, ni force dans les gouvernemens, ni énergie, ni vertu dans les mœurs. Les hommes avaient été trop avilis par un long asservissement, pour que la marche de la civilisation ne s'arrêtât pas aussitôt que l'Evangile aurait été défiguré par la fourberie, l'intérêt et le fanatisme.

[illegible], dès l'origine, les peuples [illegible] [illegible] et leur liberté sur [illegible] [illegible] [illegible] est [illegible]. Entre [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], on peut en [illegible] [illegible] [illegible] système de domination [illegible], [illegible] ne pouvait être renversé que par la [illegible] [illegible] une confusion effroyable, [illegible] [illegible]. Il serait peut-être impossible de [illegible] [illegible] un seul grave abus que la [illegible] [illegible] [illegible] détruit. La même [illegible] qui [illegible], les protège. On peut espérer de les [illegible], lorsque l'action lente du temps [illegible] [illegible], ou [illegible] les fait disparaître. Mais [illegible] que la raison opère, ne peuvent [illegible] qu'au [illegible] d'un peuple instruit, et dans un [illegible] [illegible] très-avancé; ainsi, le commencement de la barbarie du moyen âge fut donc, en quelque sorte, une [illegible] naturelle; mais comment s'est-elle prolongée durant un si long cours de siècles? C'est que [illegible] d'hommes ne se réforment pas du jour au lendemain, et surtout c'est que leurs sentimens avaient, pour ainsi dire, contracté l'habitude de l'esclavage. Il est [illegible] que les hommes aient voulu prétendre à la liberté, sans posséder les vertus sur lesquelles elle s'appuie. Une société libre exige des sacrifices individuels. Elle veut le salut général, et c'est à quoi l'égoïsme ne peut jamais se résoudre.

CHAPITRE VI.

CE QUE DEVINT LE CHRISTIANISME.

Ce rapide exposé de la situation du monde lorsque le christianisme fut annoncé, démontre que l'égalité était bannie de la terre lorsque les apôtres en répandirent le précepte sublime. Il nous reste maintenant à jeter un coup d'œil sur les révolutions successives et sur les grands événemens qui ont entravé ou qui ont développé les idées chrétiennes.

Afin de pouvoir reconnaître exactement les destinées du christianisme aux divers siècles, il faut voir quel fut son esprit aux époques principales. Depuis le temps du Christ jusqu'à Trajan, ce qui comprend un peu plus d'un siècle (A. D. 101), la religion se constitua fortement parmi le peuple, sans autorité, sans décrets, et sans conciles. Ce fut le temps de la fondation proprement dite du christianisme, le siècle du libre examen populaire. La masse se convertit. Pendant les deux siècles suivans, de Trajan à Constantin (101—313), deux traits distinctifs se montrèrent : les *persécutions du polythéisme expirant*, et *la naissance des sectes*. L'ancienne croyance, liée si étroitement à l'Etat, ne pouvait s'éteindre qu'au milieu des convulsions. C'était la défense de Rome éternelle; c'était la lutte du Capitole

et de ses dieux contre les sectaires de la résurrection et de l'égalité. De Trajan à Dioclétien, les persécutions furent horribles. Elles n'empêchèrent point les idées nouvelles de se répandre parmi le peuple, et de commencer à gagner les savans. De là les sectes des deuxième et troisième siècles. Elles naquirent toutes alors de l'idée générale du *gnosticisme*, qui paraît avoir été produit par l'influence du platonisme oriental et des idées d'Alexandrie sur la nouvelle croyance. Dès qu'un système comme celui de Plotin devint populaire, il aboutit au gnosticisme. Chez un philosophe, la raison tempère l'imagination; chez le peuple, l'imagination entraîne toutes les autres facultés à sa suite. Le gnosticisme fut donc le platonisme alexandrin populaire. De là les sectes gnostiques proprement dites, et à côté de ces dernières, les sectes *cerdonites*, *marcionites*, et *montanistes*, toutes émanées du gnosticisme, et portant jusqu'à l'excès la recommandation de la virginité et l'extase des contemplations. Quelques-unes des sectes gnostiques revinrent de ces élans d'imagination, pour tomber dans des idées trop positives et trop humaines. Elles se précipitèrent dans l'extrême opposé; voilà ce qui explique l'existence, dans le sein même du gnosticisme, de la secte *cérinthienne*, qui dépouillait le Christ de tout caractère divin. Plus tard, mais toujours avant Constantin (A. D. 270), l'imagination orientale, non point d'Alexandrie, mais le *mythraïsme* persan, se fit jour dans le christianisme, sous la forme manichéenne. Cette secte offre à un haut degré le caractère oriental; et comme ici l'éternité de la

matière n'était plus admise comme cause du mal, on conçoit que l'imagination égarée de quelques sectaires ait pu aboutir à des rites infames, véritable culte de l'enfer. Le *sabellianisme* vint ensuite, et on y reconnaît déjà une tentative assez heureuse pour concilier la raison avec des dogmes qui ne peuvent être entendus partout d'une manière identique. Le *donatisme* fut déjà une réforme. Il parut (A. D. 311) sous Constantin, et ce fut de cette souche antique que sortirent les Vaudois. On voit clairement, que dans ces siècles qui précédèrent Constantin, la foi fut vive et l'examen illimité. La querelle s'était engagée entre la raison et l'imagination, comme cela arrive toujours en présence d'idées nouvelles; *le donatisme* allait rallier les fidèles aux principes évangéliques.

La conversion de Constantin vint tout changer de face. Jusqu'à lui, la raison et l'imagination divisèrent l'Eglise. C'était la marche naturelle des choses. Après lui, il ne fut question ni de raison, ni de l'imagination, mais de l'immense querelle entre l'autorité et l'examen. De l'an 313 à l'an 1515, depuis Constantin jusqu'à la réforme, on peut dire que la question d'autorité a tout absorbé. En effet, elle était vitale pour la foi et pour la liberté. (A. D. 314.) Un concile fulmina contre les donatistes. Neuf ans après, le *concile de Nicée* donna le fatal exemple de lancer des anathèmes et de prétendre définir mathématiquement des mystères qu'il est impossible de soustraire au jugement variable des consciences. Le gnosticisme s'éteignit dans les couvens; mais le système d'autorité porta ses fruits, qui

sont de commettre des violences, de multiplier les sectes, de les rendre minutieuses dans leurs vues et inexorables dans leurs mesures. L'autorité fit éclater de toute part les anathèmes, et après les anathèmes, les excommunications. Théodose (A. D. 396) persécuta les polythéistes, puisque l'Eglise persécutait les dissidens. De Constantin à Théodose (A. D. 313-396), le système d'autorité lutta contre le libre examen; mais l'autorité était devenue la religion de l'état, et elle eut la victoire. Depuis Théodose à Hildebrand (A. D. 394-1080), le système d'autorité s'avance; il domine la conquête des barbares; il commence par régner à la faveur des empereurs et des conciles; il s'en passe ensuite; et enfin, il va sans cesse grandissant et se fortifiant de tout l'empire que prennent les idées religieuses chez des peuples superstitieux. Avec la religion il faut des lumières pour arrêter les abus. Quand la religion règne seule, elle devient souvent égarement ou tyrannie. Ce qui caractérise l'époque de Constantin, ce fut le nombre et la violence des sectes. On disputait pour disputer, ou plutôt pour résister. L'intolérance était toujours avec l'orthodoxie, et l'orthodoxie était toujours avec les plus forts. Alors, on remarque les traits suivans : des opinions positives et certainement très-innocentes, comme celles de Pélage (A. D. 412), furent violemment condamnées; des idées inintelligibles, marquées au cachet de la plus creuse métaphysique, les opinions d'Eutychius (A. D. 450), celles des *Monothélites*, la grande et vaine querelle du *Filioque* occu-

pèrent les esprits, comme les choses les plus graves. En effet, dès que l'autorité se mêle d'une discussion, on s'attache aux plus imperceptibles minuties. A mesure qu'on approche du temps de l'autorité absolue, les querelles diminuent. La question des images fut, en grande partie, une querelle politique. Enfin, les prétentions toujours croissantes des papes durent avoir pour résultat la scission entre Rome et Constantinople.

Ainsi la foi chrétienne commença par être profonde, puissante, spontanée, et agissante dans les cœurs. Tant qu'elle fut abandonnée au libre examen des individus, elle se répandit avec rapidité, et elle triompha de tous les supplices. Elle se maintint longtemps tout-à-fait en dehors de l'Etat, et conserva scrupuleusement son caractère religieux. Elle était où elle devait être : elle était dans les ames; elle y régnait avec la force que donne l'enthousiasme d'une conviction puissante, et avec le dévouement que produit l'idée d'une récompense certaine au-delà de cette vie. Enfin, elle finit par gagner les masses, les sociétés, les Etats. Elle sortit des catacombes pour monter sur le trône; dès lors, son caractère changea. La majorité des fidèles quitta les traditions apostoliques. La foi fut une affaire de décret et d'autorité. Les conciles lui portèrent un coup funeste. Ils commencèrent l'intolérance; ils voulurent décréter la conviction; ils unirent l'Eglise et l'Etat; ils voulurent définir les dogmes autrement que par l'Evangile, ce qui est un attentat aux droits de la raison individuelle. Toutes ces causes diverses expliquent la corruption du christianisme, si près encore d'une source céleste.

En un mot, par les conciles, la foi se décida à coups de majorités. La croyance se réglait alors sur le nombre, et non sur la raison. Le peuple stupide attendait les décrets des prélats. Il n'y eut plus ensuite qu'un pas à faire pour mettre l'*évêque* au-dessus du *magistrat*. L'évêque de Rome commença de la sorte ses prétentions de gouvernement, qui remontant à une haute antiquité. La barbarie les consolida. Du reste, quand les papes se sont déclarés maîtres des couronnes et des peuples, ils ont été conséquens avec eux-mêmes.

Voilà quelles furent les destinées du christianisme, comme doctrine. Il subissait la loi commune et se divisait en discussions de famille, suivant la raison ou l'imagination de ses disciples, lorsque son alliance avec l'Etat commença cette lutte, qui a duré depuis Constantin jusqu'à la réforme. Pour juger sa position, il faut se faire une idée plus précise de la société au moyen âge, et surtout du système féodal.

La fausse direction que suivit l'esprit humain froissé par les invasions des barbares, le désordre affreux de l'Occident et la faiblesse des empereurs grecs, la protection accordée par des pouvoirs ennemis à des sectes opposées, les privilèges usurpés par des hommes de guerre, les schismes survenus par l'ambition et quelquefois par la négligence du clergé et l'ignorance sur laquelle il s'appuyait; toutes ces causes réunies produisirent le moyen âge, qui se continua si long-temps. Il y a là un vide dans l'histoire : les droits, les devoirs, les lois, les immunités, les obligations, les redevances, les privilèges et les institutions, le bien et le mal, étaient tellement confondus et mêlés, qu'on peut com-

parer cette époque du monde moral, à cet état de chaos des élémens avant la formation de la terre, suivant les traditions de l'antique théogonie d'Orphée. Progressivement les peuples se dégradèrent au point qu'on a de la peine à croire que les nations modernes, qui ont tant fait pour les lumières et la liberté, soient sorties de ces tribus grossières. Comment ces hommes, qui n'avaient plus que la forme humaine, sont-ils les ancêtres de tous les philosophes que l'Occident a produits (1)? C'est que l'homme, par le sommeil de ses facultés intellectuelles, se rapproche des animaux inférieurs dans l'échelle de la création, et c'est le développement de sa pensée qui, seul, le met au rang où il a droit de prétendre.

En général, les annales du moyen âge sont incomplètes et obscures. On est obligé de suivre des demi-jours, qui percent à travers cette épaisse nuit. Et, il faut en convenir, il n'y a pas beaucoup à regretter que l'histoire de ce temps ne nous ait pas été transmise dans tous ses détails. Les peuples furent exposés à des violences tellement graves, que leurs vainqueurs mêmes faillirent y succomber. Leurs nouveaux maîtres créèrent la barbarie et la subirent à leur tour, comme ces tribus indiennes qui, dans leur aveugle fureur, ravagent entièrement un pays conquis et périssent en-

(1) On peut juger de l'ignorance générale et de la nuit qui couvrait l'Occident, par ce seul trait. Un concile, réuni à Rome en 992, déclare que dans la capitale du monde chrétien, il se trouvait à peine une seule personne qui possédât les élémens des lettres.

suite dans les déserts qu'elles ont formés. Malgré l'ineptie des empereurs grecs, et malgré la barbarie de leurs théologiens, les muses et la philosophie se détachèrent bien lentement de ces rivages où elles avaient si long-temps habité. Dans l'Occident, au contraire, le règne de Charlemagne offre presque le seul tableau sur lequel on puisse arrêter ses regards sans être aussitôt obligé de les détourner. Le lien si puissant de la religion, le seul qui n'eût pas été brisé, se relâchait de jour en jour, par les haines théologiques; les discussions commençaient à devenir sanglantes, depuis les vives querelles des prêtres de Rome et de Byzance, lorsque la naissance de la religion de Mahomet produisit, par contre-coup, de très-grands biens dans l'Occident. Pour rapprocher les diverses parties de la famille chrétienne, il leur fallait un ennemi général. Se déchirant sans cesse, les peuples auraient fini par s'affaiblir, au point de devenir une facile proie; mais ils se souvinrent des liens qui les unissaient, lorsqu'ils virent les disciples de l'islamisme subjuguer tant de contrées, ruiner tant d'églises, et pénétrer jusqu'au milieu d'eux. Un guerrier français sauva l'Europe du joug des infidèles.

Il semblerait que la victoire de Tours aurait dû produire un mouvement heureux; mais ses effets se bornèrent à un avantage matériel sur les Arabes. Ce ne pouvait pas être autrement. Les mœurs étaient alors trop dépravées, et trop faibles à la fois, pour prendre une direction nouvelle, subitement. Chez les chefs des états, les seuls dont nous connaissons la vie privée,

une assurance inconcevable dans les plus grands crimes suppléait à la faiblesse des moyens et à la petitesse des vues. En France, les annales des premières races de nos rois (si l'on peut donner ce nom aux seigneurs d'une bourgade qui est devenue Paris), sont dégoûtantes de cruauté et d'ineptie. Ces ombres de rois ne faisaient, ni n'empêchaient rien. On n'eût point dit que les sociétés d'origines si diverses, qui s'étaient organisées dans l'Occident, descendissent de hordes nouvellement sorties des forêts de la Germanie, ou des déserts de la Tartarie asiatique; car elles n'avaient aucune de ces vertus généreuses et farouches qui sont le caractère d'une civilisation naissante. Au contraire, ces hommes nous apparaissent comme des êtres vieillis dans la corruption, et livrés à tous les vices qu'amène un long esclavage.

Quoique bien moins gossier que les laïques, le clergé, de son côté, craignait les lumières, sans presque les connaître, mais pressentant qu'elles pourraient conduire à l'examen. Il avait besoin des ténèbres pour arriver à toutes ses prétentions. L'ignorance l'avait si bien servi! Cependant, et c'est ici le point qui nous intéresse le plus, ce fut la religion, toute défigurée qu'elle était, qui tendit la main aux hommes, alors qu'ils étaient au plus bas de leur chute.

Tout ce qu'il y avait alors d'hommes vertueux ou de savans, s'était retiré dans les cloîtres: les premiers y trouvaient un refuge contre le désordre toujours croissant, les seconds venaient y chercher le calme et un asile presque toujours inviolé. Tous ceux qui, dans

le moyen âge, s'élevaient au-dessus du reste de leurs concitoyens, faisaient partie des ordres monastiques; et, par un phénomène bien curieux, cette même croyance, qui plus tard s'effraya des lumières et fit tant pour les étouffer, servit de refuge aux lettres et même à tout ce qu'il y avait de morale dans ces tristes temps, lorsque l'obscurité était la plus sombre. Il ne faut pas s'en étonner : une religion, à moins qu'elle ne repose sur des principes absolument funestes, fait toujours quelques efforts avant de voir la vertu disparaître entièrement du milieu des hommes. Dans les croyances du moyen âge, il restait encore assez de christianisme, pour que même alors il continuât de briller quelques faibles restes du feu sacré, que ses ministres entretenaient sans presque s'en apercevoir. On ne saurait refuser d'admettre, que la religion ne fût le seul frein qui pût encore retenir, dans ces siècles de malheurs et de ténèbres (1). Et ce n'était pas la religion envisagée dans l'Evangile, ni arrivant de Rome sous la forme de décrets ou de censures. L'Evangile était entièrement oublié. Depuis long-temps Rome était le théâtre des plus horribles scandales. C'était une reli-

(1) « Le despote Guillaume de Normandie, qui chaque soir faisait éteindre au son du béfroi, dans tous ses états, les feux des châteaux comme des chaumières, respecta cependant la flamme des cierges, qui brûlaient devant l'autel des lieux saints. » *Voy.* les *Ecclesiastical sketches* de M. Wordsworth, XXI, p. 33, 1822. « Ce fut la religion qui forma le lien entre l'ancienne société et la nouvelle; on peut la regarder comme un pont jeté sur le chaos de ce temps. » Hallam. *Histoire du moyen âge*, c. 9.

gion effrayante et austère, c'était une croyance qui s'entourait du sombre appareil des cloîtres, qui imposait les vœux monastiques les plus rigides, qui ne parlait que de supplices et d'enfer, et qui publiait partout son pouvoir sur la terre et dans le ciel.

Plus tard, lorsque le nom de roi ne fut plus qu'un titre onéreux, la féodalité couvrit les nations de petits tyrans subalternes, dont le despotisme s'exerçait avec une rigueur d'autant plus intense, que sa sphère était plus limitée. Ces petits seigneurs ne furent pas des petits tyrans. Alors, et comme pour servir d'équilibre, les abbayes avec leurs remparts s'élevèrent à côté des forteresses d'une aristocratie sauvage. Ces deux puissances se continrent réciproquement. La longue lutte du pouvoir séculier et clérical s'engagea. Dès l'instant que l'un de ses pouvoirs était affaibli, l'autre devait s'élever très-haut, mais bientôt retomber faute de contre-poids. Lorsqu'il y eut organisation politique, et un souverain, la féodalité trouva dans la bourgeoisie un adversaire bien autrement fort. Mais tant que les communes, qui sont la nation, ne furent pas affranchies, il était bon que le clergé fût nombreux et puissant, pour tenir tête à la noblesse. Le seigneur commandant ses esclaves armés, trouvait un obstacle formidable dans le prêtre qui avait aussi ses serfs, et qui, de plus que lui, disposait du monde à venir et des terreurs de l'excommunication. Dans ce triste temps, la superstition était aussi profonde que l'ignorance. La terreur était le grand secret des gouvernemens, et l'Eglise n'avait de prise sur les laïques que par les

craintes qu'elle leur inspirait. Dans un tel désordre, il n'y avait ni bon ni mauvais droit. Les épreuves arrangées suivant la volonté du plus fort ou du plus habile, remplaçaient la justice. La hache d'armes et la lance terminaient les différends. C'eût été temps perdu que de prêcher la morale; et tout ce que l'Eglise avait à faire pour agir sur les coupables, c'était de leur montrer l'abîme sans cesse entr'ouvert devant leurs pas.

Du reste, dans ce temps de la féodalité, qui fut une véritable anarchie de la noblesse, le clergé ne prenait pas grande part au gouvernement des états. Il n'avait lieu de s'alarmer de rien. Des envies de réformation ne venaient à personne. Si quelques théologiens avançaient des hérésies, on ne s'occupait guère de leurs innovations au-delà des couvens ou des écoles. Quelque hardie que fût une doctrine nouvelle, présentée aux peuples par un homme sans crainte, on s'en inquiétait peu; car le moment n'était pas venu où, pour des idées et des opinions, ces masses inertes s'agitèrent si profondément. Les hommes étaient très-turbulens et très-féroces; mais à la moindre maladie, ils envoyaient chercher le prêtre pour lui abandonner leurs biens. Il fallut des lois sévères pour arrêter, d'un côté, la générosité des dévots lorsqu'ils avaient peur, de l'autre, la pieuse résignation de l'Eglise, qui se laissait faire. Nul doute que ce ne fût dans les couvens du moyen âge où l'on était encore le moins malheureux. Combien de moines recopiant sans cesse les manuscrits classiques, sans pour cela mépriser les plaisirs de leur état, passaient doucement leurs jours entre le

scriptorium et le réfectoire, tout joyeux de la crainte de ce jugement dernier qui grossissait leurs biens. Retirés dans les cellules que les barbares *nor-mans* seuls n'avaient pas respectées, ils jetaient un regard d'indifférence sur le désordre temporel. Si le bruit des combattans venait ébranler leurs murs, des barreaux de leurs fenêtres cloîtrées ils disaient à ces hommes turbulens et superstitieux : « Respectez le saint monastère, ou Dieu vous abandonnera ; » et alors, chevaliers et serfs, on se recueillait un instant avant d'aller se battre ailleurs.

Il faut avouer cependant que des traces évidentes de toutes les lois que nous appelons aujourd'hui *lois de garantie*, se rencontrent dans les anciens codes des Bourguignons, des Saxons, des Lombards, des Visigoths, des Francs, et de presque tous les peuples du Nord qui se partagèrent les provinces romaines. Mais si, d'un côté, il ne faut pas chercher dans leur législation des précautions que cet âge était loin de comporter, de l'autre, il faut reconnaître que le fond de leur droit était tout-à-fait vicieux; que les réglemens qu'ils avaient établis ne pouvaient être d'aucune efficacité, soit pour restreindre le pouvoir de leurs chefs, soit pour réprimer l'ardeur de ces races belliqueuses; et on ne trouvera pas étonnant qu'après de longues convulsions, ces formes de gouvernement, dans toute l'Europe, aient fini par se fondre presque uniformément en un despotisme plus ou moins complet. Que pouvait-on attendre de ces systèmes législatifs, où les *compositions*, les *ordeals* du combat, les *épreuves*, étaient

regardées comme un sûr moyen d'expier les crimes ou de décider les procès? Affreux préjugés qui furent respectés trop long-temps, et que l'un des derniers Valois osa consacrer encore (1547) long-temps après la renaissance des lettres et de la philosophie. Il faut juger les lois de ces peuples germains par leurs résultats, et non suivant nos idées modernes. Aidées de leurs mœurs, ces lois les menèrent à la féodalité. Lorsque cet ordre de choses se fut complètement établi, il produisit un désordre épouvantable, pendant lequel chaque détenteur ou possesseur de fiefs faisait toutes les lois qu'il voulait; et ce désordre persista plus long-temps en France que partout ailleurs, s'il est vrai que notre premier recueil de lois ait été composé par Louis XI, qui voulut s'attirer, aux dépens des cours seigneuriales, la distribution de la justice, non au profit du peuple, mais au profit de son pouvoir. Ce qu'il y a de plus clair dans les anciennes lois du grand rameau des nations germaniques, c'est le consentement de sortes d'assemblées nationales dont le genre de composition est resté inconnu, pour le vote des subsides, et le jugement par *pairs* ou jurés. Ainsi, en rétablissant ces usages sans lesquels la liberté est une chose illusoire, on n'a fait que nous rendre l'exercice de droits tombés en désuétude. Ce serait un travail curieux de faire voir quelle fut la décadence progressive des institutions judiciaires en France, à partir des plus anciennes coutumes jusqu'à cet état déplorable d'où la révolution les a tirées. Depuis François I[er] jusqu'en 1789, dans aucun pays de l'Europe, ces institutions

précieuses ne furent plus défigurées; chez aucune nation; les supplices ne furent plus cruels, et le champ ouvert aux erreurs, à la passion, à l'arbitraire, plus vaste et plus indéfini.

Essayons maintenant de résumer les traits épars que nous avons répartis dans ce chapitre. Voici donc quelle était la position des hommes en Europe, depuis le siècle qui suivit la mort de Théodose jusqu'au temps de Grégoire VII: système féodal, modification de l'esclavage des anciens; religion d'autorité, examen nul; ignorance profonde; église identifiée partout avec les états, et ne se brouillant avec eux que quand ils lui résistaient. Pendant les deux siècles qui précèdent les croisades, l'Europe fut évidemment *une théocratie*. Le christianisme changea de nature entre les mains d'un clergé avide. Cet instrument de liberté devint une chaîne artistement enlacée autour des corps et des biens.

Toutefois, nous ne pensons pas que l'état du christianisme ou plutôt du catholicisme, ait été le plus grand obstacle à la civilisation, et la cause principale de l'abrutissement de l'espèce. L'état de servage est encore plus nuisible à toute lumière intellectuelle et morale que la terreur des superstitions. La raison en est simple. Pour le prêtre, qui commande, comme pour le prêtre, qui exhorte, il y a toujours *un Dieu*, *un avenir*, *une supériorité*, *un appel* quelconque; pour le propriétaire d'hommes, il n'en est point. Il possède l'espèce sans crainte même de l'autre vie. Il y a quelque chose d'athée dans l'esclavage de la personne.

C'est un matérialisme en action. La théocratie possède le monde futur et croit en Dieu. Sa domination a quelque chose d'infiniment plus relevé que le gouvernement du sabre ou de l'éperon. De la théocratie à la féodalité, il y a la différence de l'idée religieuse à un morceau de fer. Le catholicisme du moyen âge, comme théocratie, déposait dans les ames des moyens de réfutation, et des germes d'immortelle durée. La théocratie est une idée, grande et auguste; la féodalité est un fait, un fait effroyable; c'est un pouvoir comme la théocratie, cimenté par le sang, mais différent d'elle, n'étant appuyé sur rien qui fasse honneur à notre nature. Aussi le clergé romain a rendu d'immenses services au moyen âge. Il s'est interposé contre la noblesse. Il a eu l'idée des croisades, et c'est à leur influence qu'est dû le réveil futur de l'esprit.

Sous le lien d'une même croyance, les nations de l'Europe tour à tour exerçant et subissant la loi du plus fort, se virent en quelque sorte acharnées à leur ruine commune. Lorsque, de l'an 400 à l'an 500, les Visigoths, les Vandales, les Suèves, les Bourguignons, se partagèrent les plus belles provinces de l'empire, ces races diverses se plièrent sous la religion des peuples parmi lesquels elles s'établirent. Attila seul et ses Huns (A. D. 450) nous donne l'idée des ravages et des exterminations implacables d'une nation asiatique, étrangère aux idées de l'Occident. Bientôt les Lombard[s] et les Saxons parurent en Italie et en Angleterre; le[s] Francs s'établirent dans la Gaule; les Normands, d'a[-]bord brigands des hautes mers, hordes féroces, fin[-]

rent par s'adoucir dans le catholicisme, en Danemarck, en Normandie, en Calabre. Ce fut alors que les papes consolidèrent leurs projets de domination. L'influence de Rome, dans un autre temps odieuse et tyrannique, fut alors bienfaisante et protectrice. Sous le nom de clercs, les corporations puissantes du clergé jouirent de quelque liberté dans la barbarie générale. Rome lutta sans cesse avec succès contre la polygamie et contre l'esclavage personnel des hommes. Sans elle, les rois eussent rétabli ces deux sources invétérées de barbarie. L'évocation des causes devant son tribunal devint un recours formidable contre toute tyrannie locale. Le pouvoir papal disposant des couronnes empêchait le despotisme de devenir atroce; aussi dans ce temps de ténèbres, ne voyons-nous aucun exemple de tyrannie comparable à celle des Domitiens à Rome. Un Tibère était alors impossible; Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux; c'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits. C'est aussi à l'influence papale qu'est due la généralité du langage latin; usage précieux alors, qui sauva les productions antiques d'un oubli complet, les confia à des retraites sacrées, et conserva la connaissance d'une langue qui civilisa l'Europe plus tard. Il est évident du reste que pour juger la théocratie papale, il faut la contempler avec sang-froid dans les siècles barbares qui seuls peuvent l'excuser. Incontestablement, elle était aussi utile alors qu'elle serait funeste aujourd'hui. Remarquons seulement le

destin étrange et bienfaisant du christianisme. Il n'a rien de théocratique en lui, et cependant il devint *théocratie* quand cela fut nécessaire pour sauver la civilisation.

CHAPITRE VII.

QUE LES CROISADES FURENT LA PREMIÈRE CAUSE DE LA FIN DE LA THÉOCRATIE.

Nous venons d'esquisser les causes et les résultats du christianisme, devenu *théocratie*. Nul doute, s'il se fût consolidé sous cette forme, qu'il ne se fût rendu le maître absolu de toute notre race. Rien n'est plus funeste ni plus enraciné que la torpeur superstitieuse d'un peuple. Il finit par ne plus avoir de désirs ni d'idées que celles que la théocratie tolère. Dans une théocratie, ce n'est pas l'idée religieuse qui est en première ligne, c'est le prêtre. Tout dépend alors de la doctrine du prêtre. Mais quand les esprits y sont résignés, quand les hommes sans lumières se sont pliés à ce joug, que faut-il pour qu'ils puissent le briser, pour qu'ils puissent étendre le champ de leurs idées, pour qu'ils puissent mettre la théocratie en contact avec les germes de la philosophie, qui se dissimulent quelque-

fois dans les ames, mais qui ne périssent jamais sans retour. Que faut-il enfin, quand la théocratie est complète, pour lui porter le premier coup. Evidemment, il faut un ébranlement général, un grand déplacement, une secousse imprimée à la masse, un enthousiasme subit. Un tel mouvement ne peut qu'être théocratique lorsque toute la société l'est. Il arrive ainsi que la théocratie est la cause involontaire d'une révolution dont l'effet peut s'étendre jusqu'à elle; c'est ce qui a eu lieu du temps des croisades. Rien n'est plus digne d'attention.

Incontestablement les croisades ont exercé une longue influence sur le progrès de la philosophie. Elles devaient avoir pour résultat de plonger les peuples dont nous descendons dans un abîme de maux plus grands encore, ou de briser les liens de l'esprit et d'ouvrir une carrière nouvelle. Elles devaient aggraver leur situation ou décider leur réveil. On doit les regarder comme une crise violente dans la marche de la civilisation. Il faut convenir qu'une foule innombrable d'hommes courant aux armes pour une cause qu'ils croyaient être celle de Dieu même, présente bien au premier abord quelque chose de grand et de poétique; mais il faut se borner là. On peut encore s'arrêter sur le tableau du concile de Plaisance, où l'on vit, chose inouïe dans ces siècles barbares, des prêtres prenant la parole pour les opprimés, et une multitude de guerriers faisant serment de les défendre; mais si l'on descend dans les détails, on ne voit plus qu'un brigandage épouvantable. Les croisés préludant aux massacres

de Jérusalem, marquèrent leur passage chez les nations chrétiennes qu'ils durent traverser par les traces du sang et la lueur des flammes. Chemin faisant ils égorgèrent les Juifs; c'était toujours autant de gagné pour le ciel.

Et cependant, malgré ces horreurs, quel travail dans les esprits, un voyage de ce que l'Europe avait de plus entreprenant dans toutes les classes et dans tous les rangs, ne dut-il pas produire? Bien avant que l'influence intellectuelle des croisades se manifestât, elles commencèrent par produire un mieux sensible en déversant sur l'Asie le trop plein de l'Europe. La coutume du servage s'était universellement établie : tout homme était soldat, et ce fut un bonheur qu'une partie de ce feu militaire pût se consumer dans l'Orient.

Pourquoi tant d'hommes se décidèrent-ils si légèrement à se croiser? c'était par superstition et par ignorance, et surtout parce que le sentiment qui nous attache au pays, le sentiment de patrie s'affaiblissait de jour en jour chez les nations divisées en mille petites féodalités belligérantes, dont les frontières se confondaient l'une dans l'autre. Tous ces hommes partirent pour la Palestine sans regret, parce qu'ils laissaient peu de souvenirs : l'antiquité et son histoire était oubliée depuis long-temps. D'ailleurs c'était une délivrance du vasselage que d'aller se battre contre les infidèles. La féodalité avait isolé complètement dans ses innombrables manoirs les hommes d'un même pays; des rois s'étaient embarqués avec leurs cours;

les nobles et les serfs abandonnant les états bouleversés de l'Europe étaient partis ensemble; il y avait un conseil commun : c'était une démocratie ambulante que cette marche des croisés. Quelques ordres religieux militaires, quelques prêtres supérieurs s'étaient réunis aux soldats; mais en général le clergé renfermé dans les cloîtres attendait les nouvelles. La croisade sous le prétexte de la religion rapprocha les habitans d'une commune nation; c'était déjà beaucoup. Ainsi la religion en décidant ce mouvement rendit un très-grand service; et ce n'est pas le seul fait qui permette d'établir avec quelque fondement, que sans le lien d'une même croyance la race européenne au moyen âge ne se fût peut-être jamais relevée. Ce qui est remarquable encore, c'est qu'on rapporta de ces expéditions désastreuses un dégoût pour les entreprises lointaines, et en même temps une intelligence dont la sphère s'était aggrandie, un esprit plus porté à la réflexion. En lisant les nombreux récits que nous possédons de cette singulière manie, on reconnait avec effroi quel était le genre de dévotion de ces saints guerriers. Rien de plus dépravé que leurs mœurs, de plus grossier que leurs usages, de plus irrégulier que leurs lois, de plus superstitieux que leur religion. Arrivés dans l'Orient, ils trouvaient une nouvelle nature, une nouvelle croyance, de nouveaux hommes. Les Turcs, vainqueurs des Arabes, héritiers de leurs découvertes et non de leur génie, étaient cependant infiniment plus avancés à cette époque que les peuples de l'Europe; et ils n'avaient pas encore atteint cet état stationnaire qui

fait le caractère de leurs gouvernemens modernes. Les croisés, tout en maudissant les arts qu'ils trouvaient chez les infidèles, apprenaient une foule de choses dont ils n'avaient aucune idée. Tout cela devait étonner beaucoup les sujets ignorans de Philippe et de Richard; des spectacles aussi frappans déposèrent dans le cœur de ceux qui étaient accourus pour les détruire une secrète envie de les imiter, de les surpasser même. Ce fut ainsi que des germes précieux se glissèrent dans l'ame des hommes du moyen âge. Ce fut en Palestine et au milieu de leurs ennemis que les croisés éprouvèrent les premiers effets de l'admiration, ce sentiment si profond et si vif que produit le tableau du développement de l'esprit humain. Ils répandirent toutes ces impressions à leur retour, les transmirent à leurs contemporains et à leur postérité. Il est même permis de croire que les usages qui ressortent d'une manière si tranchée au milieu des mœurs générales du temps, les usages de la chevalerie, prévalurent bientôt après, surtout à cause des nouvelles idées que ces entreprises avaient fait naître ou avaient réveillées. Ces expéditions superstitieuses servirent de leçons à un très-grand nombre de ceux qui les avaient entreprises; elles montrèrent que les infidèles sont aussi des hommes susceptibles de vertu et même de grandeur.

Ne nous étonnons pas que l'expérience d'un long voyage ait porté une rude atteinte aux idées rétrécies de la philosophie du temps. Traverser des peuples nombreux, c'est faire un cours de philosophie pratique

bien plus instructif que ceux des écoles. Les idées religieuses surtout ne pouvaient manquer d'y gagner, et même la fin déplorable de ces expéditions fut utile à quelque chose; elle servit à prouver que ce n'est pas avec l'épée et la lance que Dieu veut être servi. Sans exagérer l'influence des croisades, qui produisirent certainement des désastres effroyables, reconnaissons qu'elles arrachèrent les hommes du moyen âge à leur propre servilité; qu'elles ouvrirent devant eux une vaste carrière d'observations et d'études. De toutes ces entreprises lointaines qui coûtèrent tant de trésors et des flots de sang, on ne retira aucune conquête permanente, aucun avantage réel; mais on rapporta dans l'Europe une foule d'idées et de sentimens nouveaux. Remarquons encore une fois que les habitudes chevaleresques qui eurent une influence si marquée sur les institutions et les mœurs, et même sur la littérature, y gagnèrent le peu qu'elles avaient de bon. Les descendans des preux de Charlemagne stupidement fiers de leur force physique, les nobles féodaux des premières races des rois de France, se montrèrent, en revenant des croisades, encore très-fanatiques, très-superstitieux et très-ignorans, n'ayant sur la liberté civile ou religieuse que des idées fort étroites ou à contre-sens, mais sensibles aux beautés des arts, remplis de goût pour les exploits romanesques, et se disant les défenseurs des opprimés. Quand on ne devrait aux croisades que ce seul résultat, il suffirait pour mettre en évidence un phénomène remarquable de l'histoire morale de l'homme; c'est que les entreprises les mieux

dirigées vers un but spécial prennent souvent une tournure tout opposée, et que les événemens qui semblent les plus propres à arrêter la civilisation, sont quelquefois ceux mêmes qui la réveillent et la font avancer.

Lorsque, par l'influence des croisades, une foule d'hommes du moyen âge furent mis en contact avec des peuples bien moins barbares qu'eux-mêmes, en Syrie et dans la Grèce, l'idée du triste état de leur patrie devait se présenter avec toute la force du contraste. Aussi un esprit nouveau se manifesta dès leur retour. Les papes, qui se regardaient comme les chefs directeurs de ces expéditions, se flattaient d'étendre leur domination en l'absence de tant de rois et de gens de guerre, et de mettre la dernière main aux audacieuses entreprises de Grégoire VII. Ils furent trompés dans leur espoir. Le clergé, qui avait tant excité les croisés à partir, fut surpris de les voir revenir moins disposés à lui rendre hommage. Ce fut à compter de ce retour que l'esprit humain jeta quelques faibles lueurs, et qu'on put espérer de voir disparaître la nuit qui depuis si long-temps régnait sur l'Occident.

Dans les ouvrages de cette époque, dans les *romans* qu'elle produisit en foule, genre de compositions inconnu aux anciens, ces guerriers généreux et braves, ces caractères parfaits formés de toutes les vertus, devaient accoutumer insensiblement les esprits à une vérité très-commune aujourd'hui, mais qui ne l'était pas alors; c'est que pour être bon chrétien et loyal chevalier, il n'est pas de rigueur de se montrer en même temps un sombre et implacable fanatique. Les

romans du douzième et du treizième siècle ne font pas la peinture des mœurs dominantes; cela eût été beaucoup trop beau. Ces ouvrages ornés de tant de figures inspirées par la nature de l'Asie, remplis d'une foule de traits bien différens de tout ce qui se faisait tous les jours, étaient les dépositaires des pensées, des espérances du siècle; ils renferment les désirs, les pressentimens des esprits, avant qu'ils ne se fussent réveillés; on y découvre la théorie de la tolérance et d'une raison plus indépendante, noyée dans des histoires empruntées à la légende, ou rendue supportable à l'esprit fanatique du jour par les exploits canoniques qui l'accompagnent. Ce fut alors que les nobles sentimens se réfugièrent dans les livres, dans les chroniques, et même dans les romances qui nous sont parvenues. Incomplets, obscurs monumens d'un âge où l'imprimerie n'existait pas encore, ils nous apprennent cependant dans leur style barbare et leurs caractères à demi effacés, que les hommes de cette époque étaient dignes d'un sort meilleur, et que des siècles de désordre, d'ignorance, et d'esclavage, n'avaient pu effacer dans leur ame la trace des généreuses inspirations et des belles pensées, ces sentimens du beau et du juste, ces désirs de liberté et d'examen, qui allaient bientôt briser leurs fers et en se réveillant attacher une gloire impérissable au nom des Médicis.

CHAPITRE VIII.

DE L'ORIGINE ET DE L'INFLUENCE DE LA CHEVALERIE.

Nous avons essayé de déterminer dans le chapitre qui précède, l'influence des croisades comme événement théocratique, s'élevant par la suite contre la théocratie elle-même. Pour juger ce que devinrent les idées chrétiennes, il faut maintenant examiner d'une manière plus spéciale l'influence de la chevalerie, comme résultat des croisades, ou comme résultat de la position particulière des esprits. Il est certain d'abord que cette « *institution* » singulière ne fleurit généralement et dans tout son éclat que dans les siècles de nos expéditions en Asie. Mais ce n'est pas là que réside la question principale. Le fait qui se place au premier plan est celui-ci : que la chevalerie comme *idée* profondément et universellement enracinée dans les ames de tout l'Occident, dut exercer l'influence la plus vive sur les sentimens, les mœurs et les révolutions successives des esprits. Pour reconnaître cette influence nous allons d'abord définir la chevalerie comme fait; nous exposerons ensuite les diverses explications qu'on a proposées, et nous essaierons de déterminer en quoi cet événement, théocratique ainsi que les croisades, a

contribué à l'affranchissement de la pensée religieuse.

D'abord il est certain que les nobles et les rois des onzième, douzième et treizième siècles entretenaient à leur suite et parmi la cour de leurs vassaux, un personnage revêtu d'une charge spéciale, celle de réciter ou de chanter des poëmes. La littérature de ces temps était représentée par la classe générale des *ménestrels*, *diseurs* ou *harpeurs*, comme Robert de Brunne les nomme positivement. Leurs poëmes furent évidemment la peinture de l'époque, et voici comment. La littérature représente très-rarement la société, et jamais dans une civilisation très-polie et très-avancée. En effet, alors la poésie s'élance et devient idéale. Elle échappe complètement au siècle, et elle va puiser des modèles dans les temps antérieurs. Mais au milieu d'un siècle grossier et ignorant, lorsque l'expérience est nulle, lorsqu'il n'existe ni précédens, ni connaissances, ni modèles, et presque pas de souvenirs, alors force est que la poésie représente la société. Elle ne peut représenter autre chose. Elle ne peut devenir idéale.

Mais d'abord, quels sont les principaux monumens des idées chevaleresques? On peut admettre avec certitude que l'auteur inconnu du roman célèbre qui a été nommé plus tard par ses traducteurs *le Brut d'Angleterre*, a déposé dans cette légende métrique les idées de son siècle. Ce poëme est un peu antérieur à l'an 1100 : il date par conséquent du temps même des croisades. Il a été écrit sans doute en Angleterre dans la langue *anglo-saxonne*, et il a été traduit en 1155

(au milieu des guerres des croisés) en langue française ou *normande*, par Robert Wace de Jersey. Geoffroi de Monmouth l'avait déjà traduit en prose latine. Vers 1125, Layamon, prêtre anglais, traduisit le Brut en *saxo-normand*, c'est-à-dire en le langage mixte qui suivit la conquête, vers 1185. Plus tard, vers 1303, *Robert de Brunne*, anglais, donna une seconde traduction en vers anglais du Brut. Rusticien de Pise le traduisit en prose française.

Telle fut l'origine et le développement du plus ancien monument chevaleresque que l'on connaisse : ce sont les aventures célèbres du roi Arthur, de ses exploits, des chevaliers de la table ronde et de Merlin; immense cadre rempli d'aventures et de descriptions, véritable miroir du temps (1). Un autre monument d'idées chevaleresques est sorti de l'Espagne, ce fut l'histoire de Charlemagne et de ses pairs, publiée sous le faux nom de Turpin, et traduite du latin en français par Michel de Haines vers 1207. — Guido de Colonne et Benoît de Saint-Maure composèrent, d'après des traditions latines probablement écrites, des poëmes sur la *guerre de Troie*, vers 1260. — Enfin le fameux *Roman d'Alexandre* parut vers 1200 d'après des récits ou des communications que les croisés avaient obtenus en Orient.

(1) Ellis, dans ses *Specimens*, a donné des extraits des poëmes originaux de Robert Wace, de Layamon et de Geoffroi de Monmouth. Des manuscrits du temps existent dans les collections publiques de Londres et de Paris.

Voilà les monumens les plus anciens et les premiers poëmes qui représentent les idées chevaleresques.

Mais quelles sont donc les idées si remarquables qui dominent dans ces compositions. Vers 1370, Chaucer dans ses contes de Cantorbéry nous donne en une ligne l'abrégé des qualités chevaleresques :

« Vérité et honneur, liberté et courtoisie. »

Cette devise se montre à chaque pas dans les ouvrages que nous venons d'énumérer, qui ont servi de base à la masse des romans chevaleresques.

La question se réduit donc à savoir, comment du sein de la théocratie et des guerres saintes, sont nées les maximes de la loyauté, de l'indépendance, de la bravoure, du respect pour les dames, en un mot de *l'honneur*, mot qui répond à une idée totalement inconnue aux anciens.

Essayons d'abord d'exposer les opinions des écrivains sur les causes de la chevalerie. L'importance de cette question si curieuse, et si obscure encore, motive ces détails.

Il est impossible de séparer l'histoire de la chevalerie de l'histoire des croisades. Ces deux événemens, ou plutôt ces deux grandes révolutions dans la marche de la civilisation moderne, se tiennent par des liens si intimes, qu'il est aujourd'hui fort difficile, sinon impossible de les dénouer. Le système féodal, commun à tous les peuples entre lesquels l'émigration des nations germaines avait partagé une partie de l'Occident, dut exercer une grande influence sur la chevalerie, et

sans doute en fut la source première. Ainsi, pour en assigner nettement l'origine, il faudrait étudier l'action particulière de ce système politique, dont il n'a été conservé que fort peu de monumens complets, et dont l'existence et l'étendue est mieux attestée par les traces profondes qu'il a laissées dans nos mœurs, que par des codes politiques clairs et d'une autorité irrécusable. Ce qui a jeté une grande confusion dans les théories assez souvent contradictoires qu'on a proposées sur la chevalerie, c'est que trop souvent on a essayé de fixer dans l'histoire son origine précise; on a cherché à déterminer le pays où elle parut, et en quelque sorte l'année où elle prit naissance. Cette marche est tout-à-fait mauvaise. Les grandes révolutions morales n'ont pas de patrie distincte. On ne peut jamais dire de ces changemens généraux de mœurs ou d'opinions que les nations éprouvent, qu'ils paraissent à jour fixe. Les convictions qui s'emparent des esprits et les maîtrisent, y restent long-temps ensevelies avant de les mettre en mouvement. Il serait impossible de citer un seul changement moral, vaste et profond, qui n'ait pas été préparé de très-longue date. Ni la propagation des idées du christianisme, ni la décadence de l'empire romain, ni l'établissement du système féodal, ni les envahissemens des papes, ni l'institution de la chevalerie, ni l'abaissement de la grande noblesse, ni la réformation, ni le développement des gouvernemens représentatifs, ni la révolution française, ni aucun autre événement comparable à ceux-ci pour l'importance ou l'effet, ne fut imaginé ou exécuté dans un

jour, ni même dans un siècle. Des historiens supérieurs ont écrit sur tous ces événemens, et ils ont parfaitement réussi à démêler les causes qui depuis bien long-temps les préparaient en silence. C'est même là le grand but de l'historien, et cette fonction exige bien plutôt qu'on raconte ce qui prépare et décide les révolutions, que les révolutions elles-mêmes. Les gazettes se chargent des faits, c'est à la philosophie à rechercher les causes. Ainsi, il faut absolument abandonner dans les hypothèses sur l'origine de la chevalerie, toutes celles qui prétendent lui fixer une origine absolue, comme à une découverte dans les sciences.

Il paraît incontestable que des traces, non pas obscures mais très-évidentes, des idées qui établirent par la suite le système féodal, se reconnaissent facilement dans les mœurs des nations germaines. Sur ce fait sont fondées une grande partie des belles recherches de Montesquieu sur les lois du moyen âge, dont il a presque débrouillé le chaos. Mais on ne reconnaît plus sa profondeur habituelle dans le court chapitre qu'il a consacré à la chevalerie, où l'explication qu'on eût désiré trouver de son origine se perd dans des détails descriptifs, qui ne tendent nullement à résoudre le problème (1). La foule d'auteurs modernes qui se sont occupés de ce point intéressant de critique historique ont eu à choisir entre plusieurs causes fort différentes; et au lieu de les combiner ensemble et d'en réunir l'effet, malheureusement ils ont préféré de s'attacher

(1) *Esprit des Lois*, l. 28, c. 13.

à un seul point de vue de la question, à l'exclusion de tous les autres. Warburton, le célèbre critique, dans ses notes sur *Shakspeare* admet que la chevalerie provint uniquement de l'influence exercée par les Arabes qui occupèrent l'Espagne, sur les mœurs du reste de l'Europe (1). Pour établir sa thèse il admet que les romans de chevalerie sont tous d'origine espagnole; que les titres des héros de la chevalerie et les noms des lieux qu'on cite de préférence comme le théâtre de leurs exploits appartiennent exclusivement à l'Espagne. Il n'accorde qu'une influence tout-à-fait secondaire aux mœurs des nations du Nord. Il se fortifie du témoignage de quelques orientalistes, et surtout de d'Herbelot, qui a cru reconnaître dans les anciennes institutions de la Perse, des coutumes qui ressemblent beaucoup à celles de la chevalerie, et qui sembleraient prouver que le mépris des femmes n'est pas, dans l'Orient, aussi général ni aussi ancien qu'on l'admet ordinairement. Cependant il accorde que ce furent les croisades qui développèrent cet esprit chevaleresque. D'abord, un espace de temps assez considérable sépare l'époque de la domination des Arabes espagnols de l'époque de la grande activité des croisades. Le reste de l'Europe se tenait séparé des infidèles. Un autre commentateur de Shakspeare, Tyrwhitt, a réfuté fort amèrement cette opinion de Warburton, ou du moins il ne lui accorde qu'une très-petite partie de la question. C'est surtout la seconde proposition qu'il combat

(1) Commentaires sur le *Love's labour lost* de Shakspeare.

le plus, et il défie qu'on cite un seul lieu en Espagne fameux par un grand exploit chevaleresque, excepté la plaine de *Roncevalles*. Et en effet on ne trouve rien qui autorise à croire que les communications des peuples ignorans de l'Europe avec la brillante dynastie des abassides de Bagdad, des zéirides de Tunis et même des rois arabes de l'Espagne, aient jamais été assez actives pour que ces rapports aient introduit la chevalerie chez les nations chrétiennes. Mais il paraît que chez les nations les plus septentrionales (1) les jeux militaires étaient en honneur comme chez les peuples du Midi, suivant le témoignage de l'*Edda*, composition poétique et religieuse de la nation islandaise, qui paraît remonter au douzième ou treizième siècle. Dans le palais céleste d'Odin, il y avait une place réservée pour les *mono-heroes*, *einherias* (*soli domini*, ou *soli militantes*).

Toutes les théories qu'on a proposées sur l'origine de la chevalerie se rattachent aussi à la discussion d'un point de littérature fort intéressant, celui de la source des *romans*, sur lequel une foule d'opinions ont été émises. Ces ouvrages si remarquables par un mélange confus de galanterie et d'esprit militaire paraissent

(1) On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage curieux de Keysler: *Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ, quibus plurima loca conciliorum et capitularum explanantur, dogmata theologiæ ethnicæ Celtarum, gentiumque septentrionalium, cum moribus et institutis majorum nostrorum, circa idolas, aras, oracula, templa, lucos, sacerdotes, regum electiones, comitia, et monumenta sepulchralia*. 1720.

appartenir principalement aux mœurs modernes, et n'ont certainement qu'un rapport fort éloigné avec les romans tout amoureux que la Grèce produisit au moyen âge, et dont Huet (1) a vainement essayé de faire découler tous les romans modernes, en développant une hypothèse que Bayle semble aussi avoir adoptée (2). L'évêque d'Avranches a beau approuver cette espèce de composition, et assurer qu'il a été écrit des romans par les personnages les plus illustres, tels que des préteurs, des proconsuls, des rhéteurs, des philosophes, des empereurs, des papes, et même des saints, tout cela ne prouve pas que ce genre de littérature, si tant est qu'il mérite ce nom, ait pris naissance en Grèce, d'autant plus qu'il est certain que les premiers romans français sont antérieurs à ceux qu'il cite. On ne peut rien lire de mieux écrit et de plus complet que la belle dissertation de Ginguené sur l'origine des romans (3), où il adopte l'avis que les troubadours et les trovères reçurent leurs inspirations du voisinage de l'Espagne, et qu'ils les répandirent ensuite dans les châteaux de la France et de l'Allemagne.

Dans cette question, où vient se confondre l'influence de la chevalerie, des croisades, du système féodal, sans qu'on sache très-bien laquelle de ces choses est née des autres, chaque auteur semble avoir penché pour l'avis qui donnait la plus grande influence

(1) *De l'Origine des romans.*

(2) *Dictionnaire historique.* Héliodore.

(3) *Histoire littéraire d'Italie*, t. I, c. 5.

à sa patrie. Mallet l'historien (1) prétend trouver l'origine de la chevalerie dans les mœurs des nations scandinaves. Il en appelle aux vestiges qui restent encore de leur poésie ancienne. Deux auteurs anglais, Percy (2) et Pinkerton (3), l'un et l'autre plus recommandables par leur érudition que par la justesse de leur critique, ont adopté cette opinion et l'ont réduite en corps de doctrine. En général, ils exagèrent l'influence des nations gothiques; surtout lorsqu'ils ont recours à l'autorité souvent fort douteuse d'Hérodote, qui rapporte des détails concernant les Scythes, lesquels suivant eux sont parfaitement dans l'esprit des nations chevaleresques. On pourrait soutenir avec tout autant de raison que ces tribus tartares, que le roi des Huns ou *Hiongnoux* traîna du fond de l'Asie en Europe, avaient des idées chevaleresques, parce qu'ils célébrèrent des jeux guerriers autour de sa tombe avant de l'arroser de sang humain. D'un autre côté, Blair, dans l'ouvrage où il examine, s'il est possible de reconnaître quelques traces des usages chevaleresques dans les poésies ossianiques (4), paraît admettre que ce qu'on appelle *chevalerie* ne figure que dans les romans et n'eut jamais qu'une existence idéale.

Une autre opinion très-digne d'attention est celle que M. Stapfer a émise en passant dans un ouvrage (5)

(1) *Histoire du Danemarck.*

(2) *Reliques of ancient poetry.*

(3) *Dissertation on the Goths and Scythians.*

(4) *Critical dissertation on the poems of Ossian.*

(5) *Voyage pittoresque de l'Oberland.* Ruines d'Unsprunnen.

où, avec son érudition habituelle et ses vues philosophiques, on trouve des descriptions brillantes de quelques sites de la Suisse. Ce savant accorde bien que les temps féodaux furent des temps d'oppression, mais il nie qu'on puisse les regarder dans un sens absolu comme des temps d'avilissement et d'esclavage. Suivant lui « ces chevaliers toujours armés pour repousser les agresseurs, et ménagés par les princes, qui ne pouvaient rien faire de grand sans leur coopération, ont incontestablement rallumé dans les ames le feu sacré de la liberté, que la monarchie romaine et la dégradation morale des peuples écrasés par ce colosse avaient éteint parmi les nations civilisées. Nous devons à l'anarchie féodale du moyen âge les premiers germes du système représentatif et l'esprit guerrier des nations germaniques, deux inestimables bienfaits, qui empêcheront à jamais la race humaine de tomber aussi bas et d'être foulée, comme en Asie, par les plus vils esclaves d'un despote sans ame et sans lumières. » En effet, il est impossible de méconnaître l'esprit de résistance de la chevalerie. Dans le chaos des pouvoirs du temps, c'était l'opposition.

Aucun sujet historique n'a plus d'attrait et n'a été plus diversement jugé que la question, fort générale et même un peu vague, de savoir jusqu'à quel point la chevalerie et les croisades ont avancé ou retardé la civilisation des peuples modernes. Le jésuite Maimbourg, en fidèle religieux, ne veut voir dans la chevalerie qu'une suite de la *paix de Dieu* ou *des jours de trève* décrétés par les prélats français et suisses, et con-

firmés par le concile de Clermont (1). Au reste tout ce qu'il en dit est extrêmement incomplet; et son livre, assez précieux pour les faits quoique écrit de la manière la plus aride, est nul quant à la déduction des causes et l'influence générale des événemens. Sous ce dernier point de vue, l'influence, l'action immédiate des croisades et leurs produits ont été parfaitement résumés en quelques lignes dans l'excellent tableau d'un historien moderne (2). M. Ginguené, dans son bel ouvrage sur la littérature italienne, ne pardonne pas aux croisades d'avoir porté à l'empire grec un coup dont il ne se releva jamais (3); considération sur laquelle le professeur Heeren a aussi beaucoup appuyé. M. Michaud, vers la fin de son grand ouvrage (4), analyse les résultats généraux des croisades. Tout bien pesé il reconnaît leurs avantages. On ne peut s'empêcher de remarquer que, dans le même chapitre, il semble regretter que Louis-le-Gros ait affranchi les communes, parce que, suivant cet écrivain, *les deux forces agissantes de la société, la liberté et la royauté, furent mises en présence.* Tout ce qu'il dit de l'origine de la chevalerie est extrêmement superficiel. Cependant on ne peut nier que son ouvrage ne soit le plus vaste recueil de faits, sur l'histoire des croisades, qui ait jamais paru, et un travail aussi complet est toujours estimable. Une

(1) *Histoire des Croisades*, liv. 1.

(2) *Tableau des révolutions de l'Europe*, par M. Koch, vol. I.

(3) *Histoire littéraire d'Italie*, t. I, c. 3.

(4) *Histoire des Croisades*, t. V, l. XVIII.

opinion, qui paraît au premier coup-d'œil d'un grand poids, a été consignée dans un ouvrage très-remarquable par Mailly (1), dont les recherches sur les croisades ne sont pas assez connues, et certainement mériteraient de l'être davantage. Il me paraît supérieur à presque tous les auteurs qui ont traité cette matière. Il admet qu'il existe des traces évidentes de la chevalerie avant la première croisade. Il croit que ce furent les *fiefs* des Carlovingiens qui en donnèrent l'idée, que la religion est venue ensuite la consacrer pour remédier aux désordres, et de plus, qu'elle existait déjà chez quelques nations orientales.

Saint-Palaye, dans ses Recherches sur la chevalerie (2), s'est beaucoup plus attaché à tracer un tableau fidèle et complet des usages et des lois de l'institution qu'à étudier ses sources et son origine. Cependant, il pense qu'il serait difficile d'en trouver des vestiges bien distincts avant le onzième siècle. Boulainvilliers est du même avis, et avoue n'avoir pu reconnaître aucune trace des institutions chevaleresques avant le milieu du onzième siècle, sous le règne agité du premier Henri (3).

(1) *L'esprit des Croisades*, ou *Histoire politique des guerres entreprises par les chrétiens contre les mahométans*. Il est bien fâcheux que cet ouvrage soit resté incomplet. Plusieurs des écrivains qui sont venus après, en ont largement profité, sans beaucoup s'en vanter.

(2) *Mémoires sur l'ancienne chevalerie, considérée comme établissement politique et militaire.*

(3) *Essais sur la noblesse de France, contenant des réflexions sur son origine et son abaissement*, avec cette épigraphe : HEU ! FUIMUS TROES !

Il en attribue assez vaguement l'origine à la résolution que prirent certains *gentilshommes* d'accord avec le clergé, d'essayer d'opposer une digue aux brigandages et au désordre toujours croissant. Est-il vrai qu'en 1025 une assemblée d'évêques réunis à Clermont aient décrété une série de réglemens qui ordonnent, suivant la formule banale, *de défendre lesop primés*, et où l'on peut distinguer au travers des précautions que l'Eglise prenait pour le salut de son pouvoir, un véritable esprit chevaleresque? On a proposé une autre hypothèse qui pourrait peut-être concilier toutes les opinions. Warton (1), dans l'ouvrage où il consigne les résultats de ses longues recherches sur l'histoire des poètes de sa patrie, fait naître les institutions de la chevalerie, d'un côté, des mœurs nouvelles qui résultèrent de l'invasion d'Odin et de ses guerriers, et de l'autre, de l'influence des Arabes qui s'avancèrent jusqu'à la Loire et aux bords du Léman. Son jugement se rapproche de celui qu'a dernièrement émis le professeur Bouterwek, dans un ouvrage où l'on retrouve le genre judicieux et profond de l'école de Goëttingue (2). Partout on reconnaît la même variété dans les jugemens des auteurs. Mais ce contact des Arabes et des Français n'est rien moins que prouvé, et on peut dire qu'entre eux il n'y eut

(1) *History of English Poetry*.

(2) Il pense que l'auteur d'*Amadis de Gaule*, le seul livre sauvé de l'incendie des romans de chevalerie, par Cervantes, a emprunté toutes ses images à la poésie arabe : ce qui fixerait l'origine des romans.

aucun échange de manières. Jean Muller (1) paraît croire que les premiers ordres chevaleresques prirent naissance à Jérusalem après sa conquête par les croisés, et qu'au milieu des ruines de la ville sainte les farouches vainqueurs instituèrent l'ordre des Hospitaliers; mais il semble penser en même temps que les croisades n'ont pas exercé une influence bien favorable sur les progrès de l'esprit dans les derniers siècles du moyen âge.

Le professeur Buhle (2), sur ce dernier point, est d'une opinion contraire. Ce savant écrivain incline à croire que le sentiment poétique réveillé par les croisades contribua beaucoup à hâter le moment de la renaissance des lettres, et que les institutions de la chevalerie furent le résultat du mouvement que ces grandes expéditions religieuses produisirent sur les esprits. M. Tirwhitt, professeur d'histoire à l'université d'Édimbourg, dans l'excellent résumé qu'il a donné de ses leçons (3), conteste absolument les avantages des croisades, mais incline à croire que l'esprit chevaleresque en fut le résultat, sans reconnaître toutefois que cet esprit ait servi la littérature ou la liberté.

Parmi les historiens purement compilateurs, Puffendorf, qui se permet rarement une conjecture sur les causes lointaines des événemens, n'attribue aux croi-

(1) *Histoire universelle*.

(2) *Histoire de la philosophie moderne*.

(3) *Histoire universelle*, 2 vol. in-8°. Ouvrage bien remarquable, à la fois philosophique, complet et élémentaire, très-peu connu en France, et qui sous tous les rapports mériterait de l'être.

sades d'autre bien que celui d'avoir délivré l'Europe d'une foule de turbulens qui allaient se faire tuer en Palestine, et leur reproche surtout d'avoir beaucoup favorisé l'extension du pouvoir papal (1).

Au milieu de ces opinions diverses, remarquons que le professeur Heeren, dans son mémoire sur les croisades couronné par l'Institut de France (2), a démontré jusqu'à l'évidence les immenses avantages que les croisades ont procurés à l'industrie, au commerce, et par suite au développement général de l'esprit. Il a indiqué avec beaucoup de profondeur une grande déduction philosophique qu'il est permis d'en tirer; c'est que ces expéditions, dont les résultats militaires furent absolument nuls, ont produit par une influence toute morale des résultats d'un autre genre, que rien n'a pu effacer, parce qu'ils sont indépendans du sort des armes. Son livre peut être regardé comme le développement d'une maxime, également utile dans l'application et vraie dans le principe, que les chefs des états ne devraient jamais perdre de vue : « *Les forces humaines une fois mises en action ne s'arrêtent pas à volonté; elles s'appliquent à des objets échappés à toute prévoyance.* » Dans le mémoire qui partagea le prix, M. Choiseul d'Aillecourt (3), qui a cependant trop exagéré les avantages des croisades, a mis hors de doute

(1) *Introduction à l'Histoire de l'Univers. — De la France. — Du gouvernement temporel des Papes.*

(2) *Essai sur l'influence des Croisades*, par A.-H.-C. Heeren.

(3) *De l'Influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe.*

leurs résultats bienfaisans sur la race abrutie dont l'Occident était alors peuplé. C'est même l'avantage le plus clair que ces expéditions produisirent. Le tableau rapide et complet que cet ouvrage présente, est surtout intéressant par les recherches que l'auteur a faites, et qu'il rapporte avec un soin scrupuleux qui devrait trouver des imitateurs. On y remarque cependant au milieu de vues philosophiques souvent fort élevées, une tendresse toute particulière pour les armoiries, que l'auteur appelle « l'aiguillon du courage et le soutien de la vertu. » Mais les armoiries des seigneurs croisés n'étaient pas plus le signe de leur vertu, que la croix la garantie de leur piété. Au surplus, cette prédilection pour tout ce qui regarde l'ancienneté d'origine est une faiblesse assez innocente, et contre laquelle il ne faut pas parler bien haut, quand on pense que le grand Montesquieu n'en fut pas exempt, lui qui en esprit philosophique avait fait ses preuves. Il crut sérieusement réfuter l'abbé Duclos, en lui disant que son hypothèse est injurieuse au sang de nos premières familles.

D'après les idées que les historiens se sont faites de la chevalerie, et selon qu'ils ont admis ou qu'ils ont contesté les résultats avantageux de cette institution, ils ont aussi admis ou rejeté l'opinion qui accorde une heureuse influence à ces grandes croisades du moyen âge. Gibbon (1) croit qu'elles ont fait plus de mal que de bien, tout en avouant que ce furent les effets et les

(1) *History of the decay and fall of the roman Empire*, c. 61.

suites des croisades qui portèrent les plus grands coups à la féodalité. Robertson les juge moins sévèrement (1), et leur accorde une très-grande part dans le réveil de l'esprit humain : cependant, par un oubli presque inconcevable de la part d'un écrivain si scrupuleux, Brucker (2) n'en fait aucune mention dans les causes morales du rétablissement de la philosophie. C'est à l'influence des mœurs des Normands et aux idées rapportées des croisades, que Hume, si réservé et judicieux dans ses jugemens, attribue l'origine de la chevalerie, dans ses recherches sur la féodalité et le gouvernement anglo-normand (3). Charles Villers ainsi que Condorcet semblent n'accorder aux croisades que le mérite d'avoir produit une confédération passagère entre les peuples européens (4).

Plusieurs auteurs, en envisageant la chevalerie sous le rapport de sa prétendue influence sur la littérature, lui donnent une importance même sur les classes inférieures qu'elle n'atteignit jamais. M. Schlegel (5) en

(1) *History of Charles the Vth.*

(2) *Institutiones historiæ philosophicæ.*

(3) *Histoire d'Angleterre.* Appendix II.

(4) *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther.*

(5) *Cours de littérature dramatique.* On sait que l'auteur allemand attribue au moyen âge, à ce temps de refonte générale des sociétés, la création d'un nouveau genre de littérature. Suivant lui, la chevalerie fut la conséquence du mélange de l'enthousiasme religieux et de l'esprit héroïque. Tout ceci n'est rien moins que clair. Cependant on aperçoit souvent, dans ce livre remarquable, des éclairs d'éloquence, je dirais même de génie, qui brillent par intervalle au travers des nuages dont l'auteur s'est enveloppé.

Allemagne, et M. Haslytt (1) en Angleterre, deux écrivains fort originaux, ont exagéré au-delà de toutes les bornes raisonnables l'influence des croisades et de la chevalerie, et en général du moyen âge, sur l'esprit des nations, et surtout sur leur génie dramatique; comme si les passions du cœur humain, les moyens que l'art emploie pour exciter la terreur ou faire couler les larmes, ne sont pas de tous les temps, de tous les pays, et comme s'il y avait la moindre différence, quant au fond, entre les héros d'Homère et ceux de Milton, entre les amours de Phèdre et ceux de Chimène, entre les souffrances d'Œdipe et les douleurs du roi Léar.

On peut aussi citer des écrivains étrangers qui ont fait dériver la chevalerie des croisades, et qui nient qu'on puisse en indiquer la moindre trace avant cette époque (2). Les auteurs ecclésiastiques en général n'ont pas admis que les croisades aient eu des résultats heu-

(1) *Lectures on the English poets.* Un des chapitres les plus remarquables de cet ouvrage, qui a de grandes beautés et de grands défauts, c'est celui où l'auteur établit un parallèle entre ce qu'il nomme les quatre grandes sources poétiques, Homère, la Bible, Milton, et le Dante, auquel il attribue la création de la poésie moderne.

(2) Dans cette catégorie, on peut citer l'évêque Hurd (*Letters on Chivalry and Romance*); Gilbert Stuart, dans son *View of Society in Europe;* le docteur Leyden, dans son *Introduction to the complainyt on Scotland*, et l'auteur de l'article *Chivalry*, dans la belle encyclopédie dont la publication est dirigée par le savant docteur Brewster. Adam Smith s'est beaucoup occupé de l'influence des croisades sur le commerce et les arts, qui certainement fut immense.

reux. Est-ce parce qu'ils n'ont pas pu se résoudre à voir même le beau côté d'expéditions qui ont fait couler tant de sang, ou bien est-ce parce qu'ils n'ont pas su s'élever à cette hauteur philosophique qui envisage toutes les parties d'un sujet? (Fleury et Mosheim.) L'auteur d'un ouvrage sur Charlemagne, qui est plutôt un panégyrique qu'une histoire, le professeur Hegewich (1), n'attribue pas à son héros l'institution des coutumes chevaleresques.

Parmi les encyclopédistes, Diderot, dont le coup d'œil historique est en général assez sûr, a complètement méconnu les résultats généraux des croisades (2). Son confrère, M. de Jaucourt (3), attribue vaguement l'origine de la chevalerie aux paladins de Charlemagne, qui ne furent certainement pas ce qu'on a nommé plus tard des chevaliers, et avoue en même temps que les premiers exemples de ces institutions et les premiers auteurs qui en parlent, ne parurent que plus de deux cent cinquante ans après la mort de cet empereur. Tout ceci provient de l'impossibilité de fixer la date précise d'un changement dans les mœurs des peuples, qui ne s'opère que fort lentement. Les uns veulent que la chevalerie ait été la suite immédiate des croisades; les autres prétendent qu'elle fut même antérieure à Charlemagne, puisque Cassiodore en aurait fait mention en parlant des mœurs des Ostrogoths, dès

(1) *Histoire de l'empereur Charlemagne.*

(2) Encyclopédie, art. *Croisades.*

(3) Même ouvrage, art. *Chevalerie* : deux articles faibles, qui déparent un si bel ensemble.

le quatrième siècle. On voit que dans la fixation de l'époque les opinions ne varient que de quatre cents ans.

Un historien philosophe, de nos jours, M. de Ségur, tout en signalant les désordres affreux des croisades, convient cependant qu'elles élevèrent la première digue contre l'anarchie féodale (1).

Enfin, un auteur moderne a avancé une hypothèse qui paraît s'appuyer de preuves très-plausibles (2). Il pose en principe que toutes les anciennes romances sont d'origine française. Il admet qu'elles prirent naissance chez les Celtes du pays de Galles et du Cornwall, et surtout chez les anciens habitans de la Bretagne et de la Normandie. Suivant lui, les Celtes auraient eu des chanteurs destinés à célébrer les exploits des guerriers, bien avant les scaldes du Nord, les bardes de l'Écosse et les ménestrels de la Provence. Ce qui paraîtrait prouver que ces idées se répandirent d'abord de notre province d'Aquitaine, c'est qu'il paraît impossible de trouver en Angleterre des traces de ces institutions avant la conquête de Guillaume de Normandie. Un témoignage de grand poids dans cette discussion, et qui pourrait bien faire admettre que la Bretagne et la Normandie furent le premier théâtre des exploits chevaleresques, et surtout de ce que l'on a nommé « le respect pour les dames, » c'est celui de l'ouvrage de Robert Wace, dont nous avons déjà parlé (3). Dans le long détail qu'il donne des fêtes fa-

(1) *Histoire universelle*, t. IX.

(2) *Monthly Magazine*, 1800.

(3) Georges Ellis. *Specimens of the early English poets.*

buleuses du roi Arthur, il parle incidemment de l'état de la Bretagne. Voici quelques vers de ce passage remarquable :

De bons homes et de richesse,
Et de planté et de largesse,
Et de corteise et d'énor,
Portoist Bretagne, lors la flor,
Sor tous les regnes d'environ,
Et sor tous ceulx que nos savons.
Ja nul chevalier n'i eust
De que quel parage il fust,
Ja peust avoir druerie,
Ne courteise dame a amiee,
Si il n'eust trois fois esté,
De chevalerie prové.
Li chevaliers mieux en valoent,
Et en estor mieulx en fesoent,
Et les dames meillores estoent
Et plus chastement en vivoent.

On voit évidemment qu'au temps où ces poëmes furent écrits, ces institutions florissaient en Bretagne. Mais il paraît difficile d'admettre avec l'historien Warton, que l'impulsion vint d'abord des poètes, et que l'invention des Aventures du roi Arthur, la fabuleuse histoire des preux de Charlemagne, quelques poëmes barbares sur la guerre de Troie et la vie d'Alexandre, aient pu produire un changement aussi complet dans les mœurs, et qui exerça un empire si profond sur les idées de cette époque. Il faut que cet esprit ait été bien puissant, puisque dans la guerre terrible des croisades, le dévot mais généreux Tancrède, qui même sans les beaux vers du Tasse se fût rendu immortel par son

noble caractère, s'opposa presque seul, au milieu du carnage de Jérusalem, à ce qu'on égorgeât les Sarrasins après capitulation, invoquant jusque pour les odieux infidèles la stricte observation des règles et lois de la chevalerie.

Un auteur moderne, dans un ouvrage où il s'est proposé hardiment de faire l'histoire complète de tous les ouvrages d'imagination qui peuvent être rangés dans la classe vague des *romans*, M. Dunlop (1), admet que ce genre de composition, ainsi que les idées chevaleresques qui s'y rattachent, furent l'un des résultats des rapports des peuples européens avec les Arabes, et que l'Orient en est la véritable patrie. Il accorde d'ailleurs que les tournois sont d'invention française. Il fait découler l'usage de la *galanterie* des mêmes idées qui établirent le système féodal. Du reste, il paraît évident que dans les traditions poétiques de ce temps, on conserva pendant une longue suite d'années l'impression de la littérature ancienne, dont le souvenir ne fut même jamais complètement éteint. Et si on réfléchit à l'extrême difficulté de croire à la naissance d'une poésie nouvelle, peut-être l'opinion la plus raisonnable serait d'admettre que les idées que les auteurs grecs et romains avaient laissées subirent l'influence des nouvelles mœurs et d'un sombre esprit religieux, qu'elles furent insensiblement défigurées par ces images bizarres

(1) *The History of fiction: being a critical account of the most celebrated prosaic works of fiction from the ancient greek romances to the present day.*

que l'ignorance ainsi que la vue des climats et de la nature du Nord inventa, mais qu'il est toujours possible de reconnaître, au travers de toutes ces inventions modernes et locales, le génie de la belle littérature. C'est ainsi que pour étudier une médaille, il faut commencer par effacer la rouille des siècles avant de voir reparaître l'empreinte et le style de l'antiquité.

Dans son ouvrage sur les croisades, dont j'ai déjà parlé, M. Michaud, au lieu de discuter la difficulté, se contente de dire, en forme d'assertion, que depuis Charlemagne « il s'était formé une association de *nobles* chevaliers qui parcouraient le monde en cherchant les aventures. » Tout cela rappelle parfaitement la belle théorie de l'origine des idylles et des romances de ces gentils bergers, de ces ménestrels langoureux, qui n'ont jamais existé que dans la fade imagination des inventeurs.

Que pouvons-nous conclure de cette énumération, qu'il eût été très-facile de grossir encore, des hypothèses sur l'origine et la naissance de la chevalerie?

Nous en concluons évidemment que la cause de cet ordre d'idées ne peut être fixée historiquement, et que les historiens ont échoué dans leurs tentatives pour la déterminer. Ils ont échoué, parce qu'ils ont voulu la trouver dans un fait historique donné, dans une situation positive, et elle n'est rien moins que là. La chevalerie est un produit de la théocratie romaine. En effet, le mouvement des croisades vint de quelques prêtres enthousiastes et des papes qui les excitèrent. A l'assemblée de Clermont, lorsqu'un homme éloquent dévoila les

douleurs de la Terre-Sainte, on s'écria de toutes parts *Dieu le veut :* c'était un cri chevaleresque. Aussi, tous les premiers romans sont de cette époque. Cet enthousiasme gagna l'Europe catholique. S'armer pour défendre des pèlerins, élever à la fois la croix et l'épée, prendre la cause de la Palestine si chère aux cœurs religieux, le tout sans aucun motif d'intérêt chez les masses, n'était-ce pas voler au secours du faible; n'était-ce pas chercher des aventures; n'était-ce pas être *chevalier?* Chez les hommes éclairés, la religion ne cesse pas d'appartenir à la raison: mais chez les hommes naïfs et poétiques, au milieu des races à demi-barbares, le culte devient toujours un sentiment, un amour. Lors donc que les chevaliers se croisaient pour la religion, cette cause si belle à leurs yeux, cette cause qui gouvernait toutes leurs actions, qui produisait toutes leurs vertus et tous leurs crimes, cette cause enfin dont ils dépendaient sans cesse, et qu'ils craignaient tant d'offenser, ces chevaliers n'ont-ils point dû rêver la religion sous la forme du respect pour les femmes, et d'un attachement épuré pour la plus belle des créatures. La preuve décisive de tout ceci, c'est que vers l'époque des croisades, et du temps des premiers romans, commence l'habitude inconnue aux siècles antérieurs, de parler aux femmes le langage religieux. Les termes de *culte*, de *sacrifice*, de *divinité*, d'*adoration*, furent appliqués aux sentimens qu'elles faisaient naître, démonstration évidente que la religion avait produit ce genre d'amour. Aussi, il était auguste et épuré; aussi, cette poétique idolâtrie enno-

blissait ses disciples. La théocratie avait éteint la lumière et la vertu. Du milieu de cette théocratie, naquit l'honneur et l'amour religieux, c'est-à-dire la chevalerie.

CHAPITRE IX.

QUELS FURENT LES CARACTÈRES DE LA RENAISSANCE DES LETTRES.

L'ESPRIT humain attendit encore deux siècles après les croisades, avant de se réveiller chez les masses. Ce qui produisit cette longue attente n'est point difficile à découvrir. La théocratie était entrée profondément dans les idées. Les idées s'ébranlèrent; mais les institutions survécurent. Les cloîtres, si bienfaisans dans le plus épais du moyen âge, furent plus tard une des causes principales de la persistance de la barbarie.

Ce serait une grande erreur de croire qu'on ait attendu la renaissance des lettres pour s'élever contre les couvens. Même dans le moyen âge c'était l'abus dominant et celui qu'on dénonçait le plus volontiers. Chose remarquable, ce sont les moines qui ont le plus écrit contre les moines. En parcourant cet informe recueil attribué au vénérable Bède, on voit que,

même dès le temps de Charlemagne, les scandales des ordres monastiques, alors naissans, frappaient les esprits. (*Venerabilis* Bedæ *presbyteri, Anglo-Saxonis viri sua ætate doctis., opera. Coloniæ Agrippinæ*, 1612.) — Abailard, dans l'Histoire de sa vie, nous a laissé un tableau effrayant de l'abbaye de Ruys, dans la Basse-Bretagne, dont il avait été nommé prieur. « *Le lieu était désert*, dit-il, *la langue barbare et les mœurs des moines indomptables* (*turpis atque indomabilis monachorum vita*); *je suis bien persuadé que si j'avais essayé de rétablir la règle, je n'aurais pu y rester vivant.* » (*Abel. Oper.* Ep. I. c. 13.) Dans le siècle qui suivit la découverte de l'imprimerie, sans parler des écrits des réformateurs, les attaques contre les couvens redoublèrent. Cornélius Agrippa dénonçait ces abus avec une hardiesse étonnante dans le plus original de ses ouvrages. (*De vanitate scientiarum*, préf. et §. 61, 62.) Même dans les temps modernes, on n'a jamais attaqué les moines avec plus de force et d'aigreur que ne le fit Ulric de Hutten, à la fois poète, théologien et guerrier. (*Epistolæ obscurorum virorum.*) Le célèbre et vertueux Jordan Bruno, ainsi que Vanini, qui furent brûlés l'un à Rome et l'autre à Toulouse, s'attirèrent la fureur des ecclésiastiques, moins par la hardiesse de leurs idées que par leurs sarcasmes contre l'Église établie et contre les ordres monastiques. Jusqu'au prudent Érasme, les a raillés avec finesse. (*Coll. Fam.* Conv. relig. Virg. mis.) Enfin poètes et philosophes, ce fut une guerre continuelle. Les poètes et les romanciers de tous les pays, le Dante, Pétrarque,

Boccace, Chaucer, Rabelais, se sont distingués dans ce combat général contre les moines. Fra Paolo a fait sur ce point, comme sur une foule d'autres sujets, des concessions surprenantes. (*Traité des Bénéfices*, articles 26, 53.) Enfin, les attaques dirigées avec beaucoup de suite et de succès, par les réformateurs, contre la scolastique péripatéticienne, contre les rêveries de la magie et de l'astrologie, et contre ce singulier mélange de dogmes hébreux, orientaux et platoniciens, appelé *système cabalistique*, a puissament aidé à éclairer l'opinion sur les désordres des moines. C'était parmi eux qu'on rencontrait les plus ardens défenseurs de ces philosophies obscures, si favorables aux vœux des ennemis de tout perfectionnement intellectuel. Bien entendu qu'il n'est pas question ici de ces savantes congrégations qui ont élevé de si beaux monumens littéraires avec tant de patience et de soins, mais qui ont commis de si graves erreurs dans la disposition et le dépouillement des matériaux.

Déjà le Dante, citoyen de Florence, avait composé ces poëmes fameux qui forment le point de départ de la poésie moderne; déjà Pétrarque avait été couronné au Capitole pour avoir chanté Scipion, et le reste de l'Europe était encore en proie aux disputes que la fatale prolixité de la scolastique entretenait avec fureur. Dans les universités allemandes et à Paris, on décernait des récompenses d'argent *au plus subtil*; on pâlissait sur les écrits de Scot; et, en Italie, le laurier académique avait été déposé sur le cercueil de Salutato, en reconnaissance de son zèle à retrouver les

manuscrits de l'ancienne Rome : le poète de Vaucluse voulut mourir dans sa bibliothèque, entouré des grands hommes de l'antiquité et les yeux fixés sur l'Iliade d'Homère; cependant, malgré tous les soins qu'il mit à rassembler les ouvrages de Cicéron, il ne put empêcher qu'un traité tout entier, *de Gloriâ*, ne se perdît sans retour entre les mains d'un dépositaire infidèle. En général, tous les premiers savans qui travaillèrent à réveiller l'esprit humain étaient moines, et ce fut dans les couvens qu'ils puisèrent la connaissance de ce qui restait de l'ancienne littérature. Dans un grand nombre de monastères il existait de fondation un endroit retiré appelé *Scriptorium*, où l'on s'occupait uniquement du soin de recopier les manuscrits que le temps menaçait de détruire. (*Glossaire de* DUCANGE, Voyez *Scriptores* et *Scriptorium*.) Dans quelques ordres monastiques il y avait des frères spécialement voués à ce travail, qu'on nommait *homines religiosos litteratos*. Pendant plusieurs siècles il n'exista de collections littéraires que dans les seuls couvens. Les monastères de la Calabre étaient très-riches en manuscrits anciens. La France, l'Angleterre, l'Allemagne en possédaient un très-grand nombre. Ce fut au fond de l'abbaye de Corwey, sur les bords du Wéser, que les Annales de Tacite traversèrent le moyen âge. L'abbaye de Glastonbury, en Angleterre, renfermait, vers l'année 1248, des manuscrits de Tite-Live, de Salluste, de Lucain, de Claudien et de Virgile. Sous les ruines d'Amalfi, on exhuma ce fameux manuscrit des Pandectes, qui contribua si puissamment à améliorer la législation gros-

siècle du temps. Une foule de savans, parmi lesquels on distingue le Poggio, s'occupèrent à fouiller les monastères de l'Allemagne et de la Suisse. Ce dernier, après plusieurs jours de travail, réussit à déterrer Quintilien, Lucrèce et Vitruve, dans l'abbaye de Saint-Gall, sous une couche épaisse de livres scolastiques. Sous ce rapport, il serait très-possible que, même aujourd'hui, il restât quelque chose à faire; et, suivant l'opinion de voyageurs instruits, plus d'un manuscrit précieux repose en paix dans les couvens de la Sicile et du midi de l'Italie. On connaît les belles découvertes de M. Angelo Mai sur des *codices rescripti* des bibliothèques de Milan et de Rome, du troisième ou quatrième siècle, qui sont en parchemin, et dont les caractères ont été tracés avec une encre métallique. Il serait à désirer que les nouvelles recherches que l'on va entreprendre à cet égard fussent dirigées suivant les indications que la méthode du savant bibliothécaire du Vatican a fournies, et qu'on s'appliquât à suivre ses traces au lieu de donner tant de soins à dérouler ces éternels manuscrits que les laves du Vésuve et le temps ont tellement défigurés, qu'on est obligé d'agir au hasard : la patience la plus infatigable, aidée des ressources de la science, n'a pu réussir à en déchiffrer un seul, dont l'importance ait suffisamment compensé les peines incroyables que les procédés ordinaires exigent.

Pour arriver plus vite à notre but, passons rapidement sur les deux siècles de barbarie qui séparent la fin des croisades de la complète renaissance des lettres.

La littérature, la philosophie, si long-temps sans refuge, accueillie successivement en Irlande, en France, en Italie, en Espagne par les Arabes, et n'ayant pu se fixer nulle part, s'établit enfin dans ces contrées du midi, d'où elle éclaira l'Europe. Le mouvement vint de Florence; l'Italie a donné au monde toute sorte de beaux exemples. Elle répandit partout les idées de Platon, et ses ouvrages, dans tous les temps, ont eu pour premier effet de donner à l'homme une plus haute idée de lui-même.

Animé par l'exemple, on relut de toutes parts les productions de l'antique littérature, qui sortirent des cloîtres et furent rendues à la lumière. Rien de plus intéressant que de se représenter les moines, gardant, au milieu du désordre général et des siècles de l'ignorance, des trésors dont ils ignoraient tout le prix. Ils sauvèrent d'une destruction complète les plus beaux ouvrages de la pensée, et, sans le savoir, ils nourrirent au fond des couvens les élémens de la lumière, qui devait faire naître par la suite la tolérance et l'examen. Il fallait que la philosophie, vivante dans ces précieux restes de l'antiquité, fût bien persécutée en Europe, puisqu'elle eut recours à de tels ministres. Aussi sa première victoire fut d'ouvrir les yeux sur les scandales des moines. Les premiers docteurs qui exposèrent si vivement les désordres de la vie monastique, furent justement ceux qui avaient le plus goûté les écrits des auteurs de la Grèce et de Rome. Ces auteurs ingrats contribuèrent à la ruine des cloîtres; ils renversèrent les murs qui leur avaient donné asile.

En arrivant à cette belle période de l'histoire moderne, où les peuples, se réveillant du sommeil du moyen âge, acquirent si promptement une foule d'idées nouvelles et se réformèrent avec tant de rapidité, remarquons que chez toutes les nations qui ont institué un culte public et exclusif, il y a eu parmi les prêtres tendance uniforme, non à servir l'autel, mais à gouverner en y montant. Retenir les vérités captives, s'en déclarer les seuls gardiens, ne leur permettre de paraître qu'en temps utile, c'est le caractère du sacerdoce chez tous les peuples anciens. Très-généralement les gens simples se sont laissé prendre au piège, parce qu'il leur est fort difficile d'isoler une religion des ministres qui la desservent. Cette dissimulation de la vérité n'a jamais eu lieu que lorsque les prêtres se sont glissés dans le gouvernement et ont réussi à faire corps dans l'état. A l'ambition des gens qui veulent commander, à l'esprit d'intrigue nécessaire pour parvenir, ils joignent l'inviolabilité de leurs fonctions et l'autorité d'un caractère sacré.

Les plus graves altérations s'introduisirent dans l'Église chrétienne dès l'instant où Constantin, se mettant à la tête de la nouvelle religion et la prenant pour un appui, donna le fatal exemple de présider une assemblée spirituelle comme on préside un conseil d'état. La religion, qui craint d'être trop protégée, ce sentiment sublime qui devrait soumettre les hommes et les rois, obtint un rang dans les cours; elle eut sa place sur les marches des trônes. Elle ne gouverna pas le monde; elle servit de moyen à ceux qui le gouvernaient à leur profit.

Ce n'est pas ici le lieu de développer un point d'histoire que tout vient confirmer. Avec le premier empereur chrétien, a commencé l'habitude pour les états qui reçurent le christianisme, de le prendre comme un instrument, comme un levier. Depuis cette époque la politique des princes a pu disposer d'un nouveau ressort. Une alliance monstrueuse a été consommée. L'autorité temporelle et l'autorité spirituelle, ennemies tant que cette dernière resta faible, se rapprochèrent enfin lorsque la lutte devint à peu près égale, et se jurèrent une éternelle amitié. L'union du sacerdoce et du pouvoir se resserra de jour en jour. Les peuples s'étaient d'abord rangés franchement du côté de la liberté d'examen, dont le christianisme paraissait inséparable; mais ils s'aperçurent qu'on les avait joués. Dans les derniers siècles du moyen âge, ils eurent à combattre deux genres de despotisme bien distincts; celui du clergé et celui de l'aristocratie. Il n'était pas encore question des rois. Cependant, sur les ruines de la féodalité et avec ses débris, ceux-ci composèrent lentement leur pouvoir. Ils demandèrent aux prêtres de les légitimer, à charge de revanche. Leur naissance, qui était alors réellement un bienfait, fut bénie et sanctifiée. Le clergé reçut des honneurs. Dès lors, le pouvoir royal accorda la jouissance viagère de la féodale abbaye, et distribua les bénéfices. L'union fut rarement troublée, parce que les deux pouvoirs savaient que la chute de l'un entraînerait celle de l'autre. De nos jours, plus que jamais, ils resteront amis. Nous devons avoir égard à cette alliance dans tout ce qui va suivre, et ne pas nous étonner si nous la retrouvons partout.

Les peuples de l'Europe proclament aujourd'hui qu'ils ont le droit de choisir leur croyance en vertu d'un privilège inhérent à l'esprit humain, et cette vérité, devenue trop commune pour être discutée dans les livres, a pénétré tous les cœurs; ces peuples ont pour antécédens deux grands exemples : le christianisme annoncé à la terre, et la révolution des idées religieuses au seizième siècle. Nous avons dit quelques mots du premier de ces grands événemens; essayons d'indiquer rapidement les résultats, les avantages du second, et de démêler la cause des vives résistances qui lui furent opposées. Examinons si les changemens qu'il entraîna furent assez graves pour que nous dussions craindre de les voir se reproduire. Essayons, au milieu de cette agitation qui règne dans tous les esprits, de faire la part qui convient au temps, aux circonstances, aux habitudes. Et d'abord voyons ce que devint le christianisme lorsque, après s'être introduit dans le vaste empire romain malgré les persécutions du pouvoir et la faiblesse de ses premiers disciples, il fut soumis à l'examen des peuples, dix siècles plus tard, transformé par le temps et les circonstances en un corps de doctrine et de cérémonies tout différent, surchargé de pratiques, d'observances, de pieuses minuties, beaucoup plus puissant, infiniment plus riche, mais bien moins pur, moins éclairé, et moins évangélique.

CHAPITRE X.

DES EFFETS GÉNÉRAUX DE LA RÉFORMATION RELIGIEUSE ; ET DES JÉSUITES.

On est d'accord aujourd'hui sur les avantages de la réformation envisagée comme événement dans l'histoire de la philosophie. Ils se réduisent à avoir tout remis en question. Le travail dans les idées que son influence décida, fit naître des discussions extrêmement vives et qui ne pouvaient être dangereuses que pour l'erreur (1). Qu'on veuille bien songer que dans les derniers temps du moyen âge les hommes n'avaient plus d'annales historiques. Les générations successives bornaient leurs connaissances à l'horizon de la vie, et rien ne favorise plus puissamment l'ignorance, que ce

(1) Je ne dis rien ici de l'influence de la réformation sur les progrès des lumières ; car personne ne la conteste plus aujourd'hui. Remarquons seulement comme un fait curieux, que les trois langues les plus répandues de l'Europe ont reçu leur forme littéraire des mains des réformateurs. La *Bible* traduite par Wiclif, la *Bible* traduite par Luther, l'*Exposition de la foi chrétienne* par Calvin, ont fixé les langues anglaise, allemande et française. Ce fait paraîtra moins étonnant, si l'on observe que les hommes sont naturellement portés à prendre pour modèle, même pour modèle littéraire, les livres religieux qu'ils respcctent le plus. Le même trait distingue presque tous les peuples de l'Orient.

penchant d'une race abrutie, à ne voir que ce qu'elle trouve immédiatement sous ses yeux. Il n'y a que les derniers animaux de la série des êtres vivans, qui passent leur vie entière sur le rocher où leur naissance les a fixés. Pour examiner les systèmes religieux qui dominaient alors, il aurait fallu que les hommes connussent l'histoire, et pour trouver de beaux sentimens et de grands exemples, il aurait fallu qu'ils remontassent presque jusqu'à l'antiquité. Il est vrai que les disputes d'une vaine philosophie s'étaient vivement rallumées, mais on s'occupait des mots et non des choses. Tant qu'on s'est borné à discuter sur les *essences*, les *réalités*, les *catégories*, tant qu'on s'est servi dans ces débats d'une dialectique qui était elle-même une langue fort difficile, il était aussi impossible de convaincre les autres que d'être réfuté soi-même. C'était s'agiter beaucoup pour tourner dans le cercle de la même ignorance. La philosophie était noyée sous un déluge de mots et de non-sens. On appelait Aristote au secours de toutes les absurdités, et ses obscurs ouvrages, mal compris et mal appliqués, devenaient entre les mains des ergoteurs un véritable arsenal, où tous les partis allaient successivement se pourvoir d'argumens.

Mais lorsque des hommes élevés dans la retraite des cloîtres et aguerris aux combats de la scolastique, prirent le rôle périlleux de réformer leurs confrères; lorsque des moines s'avisèrent d'examiner, avec une ardeur qu'ils avaient jusqu'alors consumée dans l'ergotage, les sujets les plus importans, les plus graves, les plus

élevés, on conçoit quelle agitation ils durent produire, et dans quelle carrière immense ils durent lancer les esprits. En disant à leurs contemporains qu'ils avaient le droit d'examiner franchement leur croyance; que le clergé leur en devait rendre compte; qu'il y avait usurpation manifeste dans son pouvoir; que la religion annoncée à leurs ancêtres avait été entièrement altérée : les réformateurs avançaient des propositions claires et définies; ils prenaient position d'une manière hardie et franche (1). Dès lors les discussions devaient se simplifier. Les subtilités n'étaient plus de saison. On commençait à ne plus s'effrayer de ce que l'on ne comprenait pas. Le champ de la dispute était loyalement ouvert, c'était déjà un très-grand point; car, toutes les fois que les ennemis de la vérité acceptent le combat, quand l'arène est libre, nul doute qu'ils ne soient vaincus.

Cet ordre de choses ne pouvait avoir que les plus heureux résultats. Bien moins encore, devons-nous

(1) C'est même un des grands avantages de la réformation, que par son influence, la philosophie cessa d'être enfermée dans les écoles, et comparut devant le genre humain. Il est incontestable, comme l'a très-judicieusement remarqué M. Buchon, « qu'aussi long-temps que les spéculations philosophiques restèrent concentrées dans l'atmosphère des écoles, tous ses sectateurs furent de purs dialecticiens ou de mystiques visionnaires, complètement ignorans du monde réel, dont ils étaient à leur tour ignorés, tandis qu'ils pouvaient, comme chez les anciens, atteindre un but glorieux et utile en s'adressant aux hommes. » (*Histoire abrégée des sciences métaphysiques, morales et politiques*, par Dugald Stewart, Discours préliminaire, p. xxiv.).

nous inquiéter de ce que l'esprit d'examen se glisse dans tous les rangs, et remplit toutes les pensées. Nous n'avons plus à craindre que le pouvoir se mette du côté d'une théorie métaphysique, et se charge de la faire valoir autrement que par des raisons : tout ce que nous trouverons dans ce genre, ce sera seulement, de temps à autre, quelques écrivains solitaires, remarquables par leur fanatisme et la servilité de leur philosophie, qui osent nous citer l'empire de la Providence sur le monde, comme un exemple de gouvernement absolu, et qui trouvent sublimes des despotismes qui largement les défraient de leur admiration pour eux.

Un très-grand bonheur encore pour la marche de la philosophie actuelle, c'est qu'elle dédaigne entièrement les subtilités. Elle n'y répond même pas aujourd'hui. Ce fut la réformation qui en dégoûta dans l'origine. L'esprit de notre temps exige qu'on aborde franchement une discussion. Et pour porter les choses à l'extrême, il n'y aurait absolument rien à craindre pour le salut de la raison, alors même qu'on prendrait soin de renouveler les doctrines d'une société fameuse, l'une des conceptions les plus originales et les plus profondes des ennemis de la vérité, et où l'on reconnaîtrait un grand génie, si le mot pouvait convenir. Arrêtons-nous un instant sur l'esprit et sur les méthodes de cette société. Sans précédent dans l'histoire, elle conçut l'idée hardie d'une assemblage d'êtres ayant pour unique mobile l'intérêt de corps ; pour unique but, la domination en tout et sur tout, et ne s'arrêtant jamais au choix des moyens. Son caractère le plus remarquable,

c'est qu'elle fit abstraction complète de toute idée de morale et de justice. Elle recherchait sans cesse de nouveaux secrets de gouvernement; et cependant ses fautes ont surpassé ses crimes. Organisée contre la liberté et devant vivre de tyrannie, comment s'oublia-t-elle au point de tourner ses poignards contre les rois. Ses membres, justement fiers de leurs belles connaissances, appuyés sur leur autorité sainte, engagés par serment et plus encore par intérêt à une obéissance passive parce qu'elle était raisonnée, présens à toutes les époques de la vie des hommes, instruisant la jeunesse, écrivant pour l'âge mûr, initiés par la confession aux secrets des familles, des particuliers et des rois, étudiant leurs faiblesses pour en tirer parti, étaient à la fois diplomates religieux, moines et hommes du monde, professeurs, commerçans, prédicateurs, guerriers, prêtres, physiciens. Quelle variété d'instrumens et de moyens de gouverner! quel pouvoir! quelle influence! et cependant ils ne voulurent pas s'en tenir là. Tous ces privilèges n'étaient pas assez pour eux. Admirons la profondeur de cette conception; les jésuites rejetant les moyens usés de domination, prirent la chose de plus haut; ils s'attachèrent à vicier les sources de la morale, et, chose inouïe, ils se laissèrent aller à l'audacieux espoir de changer les lois de la conscience. En faut-il d'autres preuves que les livres de leurs casuistes? Ce fut une grande faute; car il eût été aussi raisonnable de prétendre altérer le mouvement des astres. La chose faite, ils voulurent la défendre, et c'est ce qui les a perdus. Malgré toute leur

adresse, leur sang-froid, leurs ruses, leurs violences mêmes, il ne fallut que quelques écrivains qu'ils firent persécuter, aidés, il est vrai, de prêtres leurs rivaux, pour dissiper tout l'enchantement. Enfin la philosophie du dernier siècle les choisit pour première victime; elle les prit pour point de mire; elle dirigea contre eux tous ses traits; elle les emmena captifs après son char et les a livrés à la risée des nations. Une ligue si puissante s'évanouit sans grandeur et mourut en suppliant. Elle n'obtint pas l'honneur d'être persécutée. Aujourd'hui elle ne se présente avec aucun genre d'intérêt, pas même avec l'intérêt naturel qu'inspire ce qui a été très-puissant et ce qui ne l'est plus. Aujourd'hui on ne peut pas dire qu'on plaigne ces hommes; c'est avec un autre sentiment que l'on contemple leur déchéance, et ce sentiment ressemble beaucoup à du mépris. Il faut se hâter de faire une bonne fois l'histoire des jésuites; c'est un des chapitres les plus bizarres de la grande histoire du cœur humain. Il n'est pas généreux d'en dire du mal; car tout le mal en a été dit. Avec nos habitudes modernes, nous finirons insensiblement par ne plus vouloir admettre ce qu'on nous en rapportera. Ajoutons seulement que peut-être faut-il avoir été jésuite pour bien écrire leur histoire. Et ne doutons pas qu'il ne s'en trouve qui consentent à jouer ce dernier tour à leur compagnie.

Tel fut le caractère des inventions qu'on dirigea, non contre la réformation ou les dogmes qu'elle établit, mais contre l'esprit d'examen en général. Nous ne pouvons raisonnablement craindre de les voir rétablir; au

moins sommes-nous sûrs qu'ils ne feraient que paraître, et passer. De plus, il ne sera pas nécessaire, pour acquérir une idée exacte de la situation des esprits sur les sujets religieux, de rentrer dans les controverses et de s'engager de nouveau dans une carrière si heureusement fermée. De nos jours, où l'ardeur des disputes a été remplacée par l'ardeur des pensées, toute tentative pour rallumer un tel incendie devient un véritable attentat contre la paix publique. Lorsque, vers le commencement du seizième siècle, plusieurs ministres de l'église dominante en Europe, avec plus de courage et de bonheur qu'un grand nombre de leurs devanciers qui avaient eu le même dessein, publièrent hautement que le système religieux qu'ils professaient était un système de tyrannie et d'imposture; on conçoit à l'instant que leur premier soin dut être de discuter et d'approfondir tous les points de détail. Ils durent s'attacher à combattre minutieusement la légalité des pouvoirs établis. Il fallut, pour cela, du talent sans doute, mais surtout de l'audace. Un simple religieux ne pouvait dire son avis sans être protégé. Au concile de Constance, le bûcher qui consuma Jean Hus s'élevait à côté de la tribune, et les tours de Wurtzbourg sauvèrent Luther du même sort. Le prêtre vaincu dans la dispute demandait secours au magistrat, dont les argumens étaient des condamnations.

La religion de cette époque était tellement altérée et en même temps si étroitement liée aux gouvernemens, qu'en attaquant ses dogmes, on semblait attaquer les pouvoirs temporels. Les raisonnemens ne devaient pas

être fort difficiles à trouver; car l'histoire était là pour les fournir. Les premières lectures firent naître les premières objections. Un rien devait faire justice de toutes les grossières superstitions amoncelées durant le plus épais du moyen âge. Aussi dans moins d'un siècle après la réformation, espace de temps qui ne fut pas employé tout entier à discuter, mais qui fut absorbé par des guerres presque continuelles, tous les points en litige avaient été arrêtés dans des ouvrages tellement concluans, que bien qu'on puisse les revêtir de ce vernis philosophique sans lequel on n'est pas lu aujourd'hui, on doit cependant renoncer à ajouter quelque chose à leur évidence et à leur poids. A bien plus forte raison, dans le temps où nous vivons, après deux siècles tout entiers de débats et de querelles, la vérité a-t-elle pu se faire jour. Et ce qui simplifie infiniment la question, c'est qu'il existe aujourd'hui une foule de points de l'histoire religieuse de la chrétienté, qu'on ne révoque plus en doute, et qu'il suffit d'indiquer pour obtenir l'assentiment général. Ainsi, la distance immense qui sépare les services pompeux de l'église romaine d'avec le culte des premiers chrétiens; la corruption qui se glissa progressivement dans leurs antiques mœurs; les funestes conséquences de la protection intolérante accordée à l'Église par les premiers empereurs chrétiens, et de la dispute de préséance qui sépara les Églises grecque et latine; le besoin de se légitimer qui porta plusieurs chefs de barbares à faire des concessions de territoire ou de juridiction à un évêque; l'ignorance toujours croissante, favorisant les innovations et les accommode-

mens proposés au paganisme; une longue suite de conciles dirigés par l'intrigue et souvent troublés et dissous par la violence; un manque général d'unité dans les vues, puisque les arrêts spirituels se croisaient et qu'on opposait les papes aux papes : ces papes, se transmettant l'un à l'autre un esprit toujours le même; entourés de ténèbres favorables à leurs vues, soutenus à la fois par la crainte des peuples et l'intérêt des rois, répandant partout une foule de religieux dévoués, déployant de grandes vertus, plus souvent de grands scandales, et surtout ne cédant jamais, pas même à la force; louvoyant avec une adresse admirable; à plusieurs reprises tout prêts de périr et se relevant sans cesse; fondant progressivement une religion qui n'a plus que des rapports éloignés avec l'Évangile : toutes ces propositions sont autant de théorèmes, évidens du temps de la réformation, évidens aujourd'hui, et qui, avec une infinité d'autres faits du même genre, sont contenus dans toutes les histoires ecclésiastiques, sont confirmés par des témoignages certains, et sont à l'abri de toute objection raisonnable.

CHAPITRE XI.

QUEL FUT L'ESPRIT DE LA RÉFORME A SA NAISSANCE.

Essayons de découvrir maintenant quelles lumières notre temps peut retirer de l'étude des événemens religieux qui suivirent la renaissance des lettres. D'abord, il faut examiner la question chrétienne de l'autorité ou de l'examen, non point en se fondant sur les théories ou les confessions, mais sur les faits.

Il n'y a qu'une marche à suivre; il faut lire l'histoire de l'Europe depuis dix siècles. Ainsi, la nouvelle position où les hommes veulent se placer, quant aux idées religieuses, est rendue d'un très-facile accès par une considération bien simple, c'est que la discussion se réduit à des conclusions historiques, à des points de fait, sur lesquels on ne peut plus balancer. Il est permis de chicaner à l'égard d'une opinion spéculative, mais non d'un fait historique. On est d'accord sur les sentimens de morale et de tolérance qui doivent régner, et on est arrivé aussi à rester d'accord sur les faits. C'est un très-grand pas dans les progrès de l'esprit humain. Il en est aujourd'hui des idées religieuses comme des droits des peuples : les principes sur lesquels s'appuie toute religion sont très-bien appréciés; il ne s'agit plus que de les appliquer à la situation

des hommes : la liberté dont ils doivent jouir n'est plus contestée; on dispute seulement sur la forme de gouvernement la plus propre à la garantir. On accorde que le christianisme convient à l'Europe; reste à savoir les formes qu'on lui donnera. Il faudra craindre en France de le revêtir d'une apparence trop sévère; danger qui, pour le dire en passant, n'est pas très à redouter aujourd'hui : il faudra craindre surtout de le priver de sa simplicité primitive, et d'affaiblir sa force en lui accordant de trop grandes faveurs, dont il a su se passer dans des temps bien autrement tristes. Il faudra craindre par-dessus tout, avec notre goût pour les choses nouvelles et exaltées, en rétablissant le christianisme en Europe, de le couvrir d'ornemens étrangers, d'imiter le zèle d'un artiste maladroit, qui, pour embellir une belle statue antique, lui donne une apparence de fraîcheur et d'éclat, et ne nous laisse plus rien voir de la conception primitive et des formes du génie.

Un autre point sur lequel nous devons être rassurés, c'est qu'on ne verra plus l'opinion publique s'égarer dans sa marche et s'embarrasser d'éternelles disputes sur la théologie. Nous ne sommes pas condamnés à rentrer dans cet inextricable labyrinthe. Avec les lumières du dix-neuvième siècle, nous ne verrons pas reparaître les argumentations du seizième. A cet égard, toute crainte est chimérique; et pour le prouver il suffit de jeter un coup d'œil sur les changemens, qui se sont opérés dans les esprits, dans les mœurs et dans la position générale. Vers la fin du moyen âge, la phi-

losophie voulut prendre une marche décidée; c'était une bonne méthode qui lui manquait. Avant même de l'avoir trouvée, on avait déjà commencé de remplacer les opinions scolastiques et leur barbare attirail par des doctrines qui n'étaient pas raisonnables encore, mais qui pouvaient conduire, par la suite, à des vues élevées et vraiment philosophiques. Il ne s'agissait pas alors de choisir des adeptes pour leur apprendre la philosophie, et, comme les peuples dans l'enfance de la civilisation, de faire de la science un secret et un mystère. Il ne s'agissait pas de réunir des disciples dans des jardins académiques, comme les anciens Grecs, et de leur présenter la connaissance de soi-même comme un agréable et frivole délassement. Tous ces peuples divers qui s'étaient partagé l'Occident, opprimés par tant de pouvoirs, fatigués d'une si longue ignorance, voulaient arriver à la lumière par des voies moins détournées. Mais ce n'était rien encore d'imaginer des systèmes plus dignes de l'indépendance de la pensée: on manquait d'instrumens pour les faire connaître. L'imprimerie fut découverte. Un philosophe distingué a dit que *la réformation* en fut la conséquence naturelle (1); on pourrait ajouter *toutes les réformations;* car, sans ce procédé, les connaissances répandues en

(1) *Dugald Stewart*, même ouvrage, p. 43. Lorsqu'on réfléchit aux immenses bienfaits de l'imprimerie, on est moins étonné de l'étonnement qu'elle excita, étonnement qui fut tel, que plusieurs auteurs voulurent y voir un miracle. « Il est indifférent, dit un vieil historien ecclésiastique, que ce soit cet homme-là, ou cet homme-ci, qui l'ait trouvée: sans aucun doute, Dieu lui-même fut

Italie et en Allemagne seraient infailliblement restées stériles. Grace à cette admirable découverte, chaque lecteur peut être juge, non-seulement dans sa propre cause, mais dans celle des autres. Par elle, les intérêts du genre humain, la lutte de toutes les opinions viennent se peindre dans un très-petit espace : c'est un puissant instrument d'optique appliqué à l'œil de l'esprit, qui rapproche les objets, en fait découvrir un très-grand nombre, et permet de les voir plus nettement. Les abus si invétérés qui régnaient alors devaient nécessairement conduire à rechercher leurs causes et leur remède. Les hommes encore livrés à des terreurs superstitieuses s'occupèrent d'abord des intérêts religieux. Tout les y conduisait. La religion, habilement pliée aux besoins de l'aristocratie et du sacerdoce, était le prétexte, le moyen, et la source de presque tous les abus. Jamais on ne lui fit jouer un rôle plus indigne de son ministère. Quelle croyance que celle de la France et de l'Angleterre au dixième siècle! Jetons un regard autour de nous; voyons où ces deux nations en sont aujourd'hui, et alors seulement nous pourrons mesurer la profondeur de l'abîme qui nous sépare de ces temps désastreux. La position de ces peuples diffère encore par un trait essentiel de celle où nous sommes placés aujourd'hui. Dès l'instant qu'ils firent les premiers pas vers la lumière, ils durent ren-

l'ordonnateur et le dispensateur d'icelle, pas autrement qu'il le fut jadis du don des langues, et pour des fins toutes semblables. » (*Ecclesiastical history*, 1684, par John Fox, Tom. I., p. 803.)

contrer une foule de nouveautés qui les engageaient à s'avancer encore. Les étranges découvertes qu'ils firent dès l'abord, les leçons qu'ils reçurent dès le commencement de leur examen, furent autant de motifs qui durent opérer puissamment sur ces hommes, à peine éclairés, qui avaient si utilement employé le temps qui était passé depuis leur réveil. Combien leurs progrès durent être rapides, puisqu'un très-grand nombre d'entre eux proclamèrent sans hésiter, que la croyance qui régnait alors sur toute l'Europe, était évidemment d'institution humaine, et qu'il suffisait de remonter quelques siècles pour voir clairement comment elle s'était introduite, et comment elle avait progressivement remplacé le christianisme. . . . .

On a eu très-grand tort de regarder la *réformation* comme un événement isolé. Un très-grand nombre d'hommes l'avaient commencée bien avant qu'elle n'éclatât. . . . .

Elle était faite dans les esprits long-temps avant d'être commencée. C'était une vaste conspiration en faveur de la liberté d'examen, dont les fils enveloppaient tous les états de l'Europe, mais qui ne pouvait réussir complètement que lorsqu'un des rois la favoriserait. La conspiration se déclara sur une foule de points à la fois, et les conjurés ne s'étaient nullement entendus. Ils travaillèrent séparément. Leurs efforts, bien que dirigés contre le même pouvoir, eurent des résultats tout différents, selon le côté par lequel ils l'attaquaient. Après avoir ébranlé tout ce qui existait, après avoir assigné la date des innovations, il eût été

impossible qu'ils arrivassent à des conclusions uniformes et identiques. De là, des nuances très-nombreuses d'opinion, des différences importantes, des conférences sans résultat et sans accord. Mais au lieu de reprocher avec tant d'amertume à ces réformateurs les sectes qu'ils ont fondées, il eût été plus raisonnable d'admirer au contraire cette bonne foi, cette sincérité profonde avec laquelle chacun d'eux en particulier s'attachait à ses opinions propres. Cette diversité, qu'ils auraient eu si grand intérêt de prévenir, est une preuve sans réplique de la candeur de leur examen. Espérons qu'un jour les mêmes opinions régneront sur toute la terre; mais lorsqu'au seizième siècle quelques hommes bravèrent tous les dangers pour proclamer leurs opinions, il était moralement impossible, que, du milieu des désordres qui distinguent toujours une révolution dans les idées, un ordre parfait et unanime pût naître sur-le-champ. Bossuet, qui fit plus de mal à l'église chrétienne réformée par son éloquence que par ses raisonnemens, a dressé un catalogue un peu surchargé des sectes qu'elle présente; c'était faire le procès au christianisme lui-même, qui, à sa naissance, en offrit un bien plus grand nombre. Est-il croyable que ce grand génie n'ait pas vu, qu'une diversité d'opinions, est le caractère constant, nécessaire, indispensable, d'un examen libre, et que les sectes de l'église réformée étaient de nature à se perpétuer toujours, tandis que celles qui s'élevaient dans l'église romaine étaient aussitôt dispersées par l'intolérance.

Rien n'est plus curieux que de suivre la controverse entre Claude et Bossuet, sous l'empire des idées philosophiques, qui nous animent aujourd'hui. On les voit tous deux se maintenir parfaitement à côté de la question, et ne jamais l'aborder sous son véritable jour. L'évêque attaque le ministre en lui reprochant sans cesse ce qu'il appelle la *variabilité* des doctrines de l'église réformée, et en même temps il ne veut pas convenir qu'il invoque un despotisme absolu sur les opinions : le ministre reproche à l'évêque de ne compter pour rien les droits de la raison, et à son tour, il ne veut pas convenir que c'est la raison et l'évidence seules qui déterminent le réformé dans ses jugemens religieux. Du reste, les raisonnemens du pasteur sont déjà empreints d'un très-beau commencement d'esprit philosophique, dont ceux de son rival n'offrent pas la moindre trace. Le genre de Bossuet était de dominer en tout et sur tout. Il ne voulut pas même se laisser gouverner par le chef de son église; et ce caractère mâle et fier a passé dans ses écrits. Mais il ne faut chercher en lui ni philosophie, ni sensibilité (1).

De nos jours, on est complètement d'accord sur toutes ces importantes questions. Même si les discussions religieuses se rallumaient, nous ne verrions pas reparaître ce nombre immense de sectes. Pourquoi

(1) *Conférence avec* M. CLAUDE, *ministre de Charenton, sur la matière de l'Église, par Jacques-Bénigne* BOSSUET. Paris, 1682 : Sur la conversion de mademoiselle de Duras. *Réponse au livre de* M. DE MEAUX, intitulé, *Conférence avec* M. CLAUDE, *ministre de Charenton, divisée en deux parties*. La Haye, 1683.

donc s'effrayer d'une chose impossible? Notre position est entièrement différente. Nous savons que tout système présenté à l'insatiable activité de l'esprit, commence par prendre des directions très-diverses; mais nous savons aussi que tous ces ruisseaux épars se réuniront après mille circuits, pour ne plus former qu'un seul cours. Il n'y a jamais que les sots ou les esclaves qui restent d'accord. Qu'on enlève une fois à l'homme la liberté de se tromper, il n'a plus aucun mérite à avoir raison. Son caractère est de vouloir toujours avancer, même en traversant des erreurs successives. Mille fois la tyrannie ou l'imposture ont voulu tracer un cercle autour de ses facultés, et mille fois sa noble pensée a brisé toutes les entraves, et a su se faire jour en renversant les obstacles qu'on lui avait si imprudemment opposés. C'est le plus beau trait de son caractère intellectuel. La vérité ne se présente pas à ses yeux d'une manière confuse; il peut, il doit aspirer à la posséder tout entière. Et qu'on ne vienne pas dire que c'est une concession dont on veut bien le gratifier. Il en jouit comme d'un droit, et non pas comme d'un privilège. L'exercice de ses facultés est inviolable, et, dans aucun cas, on ne peut l'octroyer ni le suspendre (1).

(1) Sur cette question, Mirabeau a parfaitement réfuté Montesquieu, dans cet admirable chapitre d'un de ses ouvrages, où il prouve, avec la dernière évidence, que la liberté d'un État ne peut jamais être suspendue, et où il jette un coup d'œil prophétique sur les dangers du gouvernement des assemblées. (*Esprit des Lois*, liv. II, ch. 19; *Des Lettres de cachet*, 1re part. ch. 9.) Porter atteinte à des droits sacrés, est une mesure qu'aucune

La pure contemplation de la vérité est un plaisir, qui peut rester indépendant même au milieu des entreprises de la tyrannie ou du fanatisme : toutes les fois qu'on nous cache une partie de cette auguste image, nous avons le droit de soupçonner qu'on en redoute la lumière, et qu'on tremble de s'y voir exposé.

CHAPITRE XII.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'OPINION D'UN CATHOLIQUE ET D'UN RÉFORMÉ.

Aujourd'hui la dispute ne roule plus sur les points de détail. C'est des principes fondamentaux et essentiels dont il s'agit. L'esprit humain à mesure qu'il s'élève perd de vue les petites inégalités de la carrière. Ainsi nous n'avons plus à nous décider, que sur l'esprit général des croyances religieuses, sur le système *d'autorité*, ou sur le système *de l'examen libre*, en matière de foi. Voyons donc ce qu'un catholique gallican sincère (car les *non-gallicans* sont hors de cause) peut

circonstance ne peut jamais nécessiter ou justifier. Une fois ces droits ravis, il n'y a plus d'ordre social. Il est sans exemple qu'une dictature ait calmé les désordres d'un État. Quels désordres plus affreux que le despotisme !

dire de manière à se faire écouter aujourd'hui. J'en connais un, fort respectable et fort religieux, qui m'a parlé à peu près ainsi, et dont je tâche de reproduire fidèlement, sinon les expressions, du moins les pensées.

« Vous avez voulu savoir suivant quels principes généraux je reste fidèle à la religion de mes pères. Je vais vous les exposer en bien peu de mots pour un objet de cette importance. Mais vous suppléerez facilement à tout ce qui restera sous-entendu. Je n'en dis pas assez pour des personnes fanatiques ou des prêtres soupçonneux du mal; mais je crois en dire assez pour des hommes sincères et des chrétiens. — Le sort des plus belles choses est d'être altérées sur la terre, et Dieu n'a pas voulu abandonner son Evangile à la volonté perverse des hommes. Une institution divine dont l'origine se perd dans les premiers siècles de l'établissement du christianisme, et qui s'appuie sur l'autorité de la sainte parole, fut chargée de Dieu même, de veiller sur son ouvrage, et sur sa bienheureuse révélation. C'est ce que je nomme l'*Eglise*. Des évêques assemblés et nommés par la voix libre du peuple, car la nomination des évêques par les rois est une usurpation, prononcent sur les mystères que la religion nous a annoncés; mystères d'intelligence, puisque Dieu est infiniment supérieur aux hommes; mystère de salut, puisque sans eux le pécheur ne serait point sauvé. L'évêque de Rome, appelé par distinction le pape, est pour moi simplement le premier entre tous les évêques, ses égaux. L'Eglise librement et légitimement assemblée a seule le droit de décider sur les matières du dogme. La

discipline est une affaire de réglement intérieur qui regarde les gouvernemens. Sous ce dernier point de vue le clergé rentre tout-à-fait dans l'Etat. On ne doit pas s'effrayer de ce mot, infaillible; il exprime simplement l'avis de la majorité des évêques : et comme l'Eglise tient ses pouvoirs de Dieu même, et qu'elle s'est élevée sous sa protection, elle a reçu de lui le droit de décréter des articles que les fidèles doivent recevoir avec soumission et avec confiance. L'Eglise, qui s'empresse d'aller au-devant des besoins de ses enfans, leur présente les livres saints dans des versions qu'elle a consacrées. Elle accompagne ces versions de commentaires qu'elle y ajoute elle-même, afin de rendre claires et évidentes, des matières, qui souvent n'y sont pas développées avec l'évidence que le siècle réclame et que l'incrédulité a rendue nécessaire. L'Eglise est amie de la liberté. Ses prêtres vivent loin du monde et dans la solitude du célibat. Elle interdit la persécution. Elle pleure sur les égaremens de quelques fils qu'elle désavoue. Elle déplore leur excès; mais elle ne s'en croit pas entachée. Elle a des mystères nombreux, mais tout n'est-il pas mystère dans l'homme ? Il n'est pas vrai qu'elle interdise l'examen, pourvu qu'il s'accorde avec le respect qui lui est dû. C'est ainsi que l'illustre Pascal approfondissait les preuves de l'existence de Dieu, de même qu'il honorait scrupuleusement la mémoire de ces saints martyrs que l'Eglise a mis sur l'autel. Elle a pensé que l'homme peut honorer sans humiliation ces généreux confesseurs qui par-

tagent la gloire des élus. Je ne parcourrai point ici la série des dogmes auxquels son infaillibilité nous ordonne de croire. Vous les savez tous. Il me suffit de vous avoir dit sur quelles preuves repose l'autorité que je lui reconnais. Je n'ajouterai qu'une seule considération. Voyez les sectes dissidentes, l'opinion des sectaires anglais, allemands et français. Rangés sous mille bannières opposées, divisés en mille sectes belligérantes, ils forment une démagogie spirituelle. L'Eglise catholique, apostolique et non romaine, est au contraire la même et infaillible. Partout identique, elle est une comme la vérité. Les siècles amoncelés autour d'elle attestent son antique origine, et sont le présage de sa longue durée. »

Un partisan de la liberté d'examen en matière de foi doit être admis à répondre. Voici les idées de l'un d'eux.

« Sans me laisser effrayer par ce ton d'autorité, je vais dire pourquoi je professe le christianisme réformé ou le protestantisme. J'adopte une croyance qui me paraît avoir été celle des premiers chrétiens. — Je parlerai sans amertume, et cependant j'aurais bien des motifs de me plaindre. Ce n'est que tout récemment que je suis redevenu Français. Ma famille, il y a moins de cent ans, a dû chercher dans un autre pays le droit de servir Dieu en liberté. Le sacrifice était grand, mais elle n'a pas balancé. Notre temple, si simple et si pur, que le fanatisme avait détruit, fut relevé par des mains hospitalières. Une des choses qui ont adouci les amer-

tumes de la terre de l'exil, c'est que nous y avons retrouvé l'Église de la patrie. Aujourd'hui la trace de ces longs malheurs s'est entièrement effacée; aujourd'hui on peut dire librement ce qu'on pense : c'est ce que je vais faire. — Je m'interdirai la controverse des dogmes. Je veux défendre uniquement la liberté d'examen. Il y aurait bien des choses à dire, et cependant je tâcherai d'être court.

« Vous commencez pas convenir que les institutions envoyées de Dieu même se corrompent presque toujours entre les mains des hommes; voilà justement pourquoi une réformation est devenue nécessaire. L'Évangile avait été donné aux peuples; l'ignorance et la superstition avaient défiguré les dogmes et fait oublier la morale : donc, on a eu le droit de le présenter de nouveau à tous les peuples auxquels il avait été ravi. Une autorité infaillible aurait été chargée, suivant vous, de diriger la raison incertaine des hommes; mais avant de discuter cette proposition, je vous demanderai de m'apprendre quels biens elle a produits, quels maux elle a prévenus. A-t-elle préservé notre espèce du grand naufrage du moyen âge? Alors qu'elle existait dans toute sa force, a-t-elle épargné à l'Europe cette inondation de barbarie et de fanatisme? Bien loin d'être venue au secours des hommes, selon moi, ce fut son influence qui décida et entretint leur long sommeil. Et ce n'est pas ici une vaine assertion. La raison une fois étouffée, tout se dégrade dans l'homme. Si j'admets une fois les droits d'une autorité étrangère sur ma conscience, où est alors la dignité de mon ame?

que devient son penchant naturel et irrésistible pour l'examen? Avec ma raison, qu'on affecte de dédaigner, je perce les voiles qui me séparent de la région où siège l'être INFINI ; je me démontre son existence; je puis juger quels doivent être ses attributs, car je les compare aux sentimens éternels du juste et du beau qui remplissent mon cœur; je rentre en moi-même pour étudier mes propriétés, comme être pensant, et je prononce que la pensée et la matière sont dissemblables; j'embrasse toutes les divisions de la philosophie; j'explore tout l'univers moral, et j'y trouve partout la conviction de mes droits, le sentiment de mes devoirs : et vous voudriez que ma raison, encore toute chargée de ses conquêtes, encore toute fière du noble examen auquel elle s'est livrée, comparût à la barre d'un concile, et se soumît en esclave à la décision de quelques docteurs. Le jour où je consentirais à faire le sacrifice de tout ce qui me distingue dans l'univers, serait le dernier de l'empire que j'ai le droit d'y exercer. Indépendance de ma raison, noble plaisir de trouver la vérité, droits immortels d'une libre conscience, je pourrais consentir à vous perdre! Malgré l'empire que vous exercez sur moi, on me propose de vous immoler ou de vous trahir! c'est un sacrifice auquel je ne puis me résoudre, et Dieu ne l'exige pas. Il a confié l'Évangile de paix et d'égalité à la conscience, à la raison des peuples : c'est là cette autorité infaillible qui fut chargée de le conserver. Il n'en est aucune autre qui soit digne de veiller sur lui. Et la preuve qu'il peut se passer d'un appui despotique, c'est que, je

vous le demande, l'Évangile a-t-il péri dans les pays protestans depuis la réformation?

« Vous me parlez pompeusement d'évêques légitimement assemblés; mais quels sont les conciles que vous regardez comme tels? sont-ce les conciles de Nicée ou de Francfort, de Bâle ou de Constance, de Latran ou de Trente? Est-ce ce dernier? Mais comment se fait-il alors que tant de pays catholiques aient repoussé ses décisions? pourquoi l'Église gallicane les repousse-t-elle encore? Cette autorité infaillible réside-t-elle dans le pape seul, comme quelques-uns le soutiennent, ou dans le concile seul, comme on l'a avancé; ou dans l'union des deux, comme le pense la grande majorité? Dites-moi lequel de ces deux pouvoirs spirituels est inférieur à l'autre; apprenez-moi s'ils sont égaux? Vous me parlez d'une autorité infaillible; mais commencez donc par vous accorder vous-mêmes et par me dire nettement ce que vous entendez par l'*église*. Que si je m'informe de ces difficultés à Rome ou à Paris, à Vienne ou à Madrid, on me donnera des réponses toutes différentes. Je n'ai pas lieu d'en être surpris. Concilier une autorité despotique avec les droits des consciences, est à jamais une entreprise imaginaire. On ne peut définir ce qui repousse toute définition. Ne me parlez donc plus de me soumettre aux décrets d'une autorité infaillible. Vous ne pouvez me dire vous-même en quoi elle consiste, où elle est située, et vous ne pouvez exiger de moi que je me prosterne devant un fantôme. Ces ques-

tions ont été soulevées depuis long-temps. Elles ont troublé le repos des états catholiques. Elles étaient bien faites pour cela. Fixer le lieu et les attributions d'un pouvoir qui ne peut errer; le garantir, je ne dirai pas d'objections, mais des simples réflexions du bon sens : l'entreprise était grande; douze siècles n'ont pas suffi, l'éternité tout entière ne suffirait pas. .. .. ..

« Ainsi, sans que j'aie besoin de me livrer à aucune discussion dogmatique, j'établis que votre Église renferme un principe qui devra nécessairement limiter sa durée : elle empêche l'homme de penser par lui-même, elle enchaîne sa raison; je conclus de là qu'elle n'est point venue de Dieu. Ses ministres redoutent l'empire des connaissances; ils méconnaissent le danger d'avoir l'air de les craindre. C'est en vain qu'on leur dit de toutes parts, qu'une religion, pour gagner des disciples ou pour les conserver aujourd'hui, doit se fonder sur les lumières, de quelque endroit qu'elles aient jailli, et faire son profit de tous les grands travaux de l'intelligence : c'est en vain qu'on leur observe qu'il est temps que la religion se montre à la tête de la marche de l'homme vers la perfection; qu'il est temps que les choses saintes apparaissent au grand jour, et que tous les prêtres devraient disposer leurs temples comme ces peuples de l'Orient, qui faisaient pénétrer les rayons du soleil jusqu'au fond du sanctuaire.

« Remarquez avec moi combien la conduite des apôtres qui répandirent le christianisme sur la terre, fut opposée à ce système d'infaillibilité ! Ils se bornaient

à en indiquer la morale ; parce qu'elle trouve une place préparée d'avance dans tous les cœurs. Mais ils en exposaient les dogmes ; ils allaient au-devant des objections ; ils encourageaient la liberté d'examen. Ce beau surnom d'infaillible leur était inconnu, ainsi que tant d'autres titres qu'on ne trouve pas dans l'Évangile. L'Église, dites-vous, présente aux fidèles les livres saints, puisqu'elle leur permet de lire les versions qu'elle autorise ; mais à quoi cette concession peut-elle leur servir ? D'avance, tous les points sont irrévocablement décidés par elle ; que les fidèles ferment donc les livres saints, puisque la conclusion qu'ils prendront leur est dictée avant qu'ils n'aient examiné ; puisqu'à la fin de leurs recherches l'autorité infaillible s'élève comme un mur d'airain qu'ils ne sauraient franchir. — Votre religion est amie de la liberté ! mais des prêtres, relevant d'un pape seul, peuvent-ils en accepter toutes les conséquences ? L'esprit ultramontain lui est décidément hostile ; il y a dix siècles que les peuples le pensent ; ils le disent hautement aujourd'hui. — L'esprit général de votre Église m'effraie : je frémis en l'étudiant dans l'histoire. — Ses mystères si nombreux rebutent les hommes. Il est très-dangereux de multiplier les mystères sans nécessité. Une religion qui, raisonnable et facile, eût fait des disciples éclairés et pensans, mystérieuse et inabordable, ne fait que des incrédules ou des hypocrites.

« Vous reprochez enfin aux religions qui repoussent le despotisme dans les opinions, de manquer d'unité. Au contraire, elles en présentent beaucoup plus que

l'église infaillible dont elles se sont séparées. Ce fait est de la dernière évidence. D'un côté, vous n'êtes nullement d'accord sur la nature de l'autorité que vous invoquez, et de l'autre, les sectes dissidentes s'entendent parfaitement sur le principe qui doit les diriger. Toutes invoquent l'Évangile. Toutes se soumettent à lui. *Il n'en est pas une seule qui le récuse.* VOILA LEUR UNITÉ. Elles conviennent parfaitement que lui seul est leur juge, leur régulateur ; attendu qu'il contient les livres historiques qui racontent la vie de Jésus-Christ et les instructions authentiques données par ses apôtres aux églises naissantes de Corinthe et de Rome; attendu que la grande antiquité de ces écrits est démontrée par le témoignage des contemporains; attendu qu'il est évident alors que c'est dans ce même Évangile que les doctrines du christianisme doivent être contenues, pures et sans altération, les églises réformées en appellent toujours à lui comme à une autorité qui tranche toutes les questions. Sont-elles en discussion sur un sujet quelconque, sur un sujet historique, sur des points de dogme ou de morale, il ne faut qu'un seul passage, bien positif, bien clair, pour clore les débats. Que si l'Évangile est obscur en quelques parties, mais jamais sur un sujet important, ce n'est pas la faute de ceux qui l'examinent avec candeur et sincérité. Ils ont fait des travaux immenses pour en interpréter le texte. Ils le prennent tel qu'il est; ils mettent en usage, pour le comprendre, toutes les ressources de leur esprit. Que peut-on exiger de plus?

« Ainsi, la religion chrétienne réformée a présenté,

dans les diverses branches qui en sont sorties, toute l'unité que peut offrir une institution divine, lorsqu'elle est jugée par les hommes. Les nuances d'opinion qu'elle nous montre sont une gloire pour elle, puisqu'elles attestent la liberté dont jouissent ses disciples. J'aime bien mieux, pour ma part, des dissidens sincères, s'estimant l'un l'autre parce que tous se sentent convaincus, que des esclaves insoumis, portant avec peine le joug d'une infaillibilité accablante.

« On a disputé sans fin sur l'Être INFINI, sur l'ame humaine, sur la nature extérieure; on a révoqué en doute l'existence de toute matière; on s'est attaché à sonder des questions qui n'intéressent l'homme que de très-loin; et on voudrait qu'on ne discutât pas sur la religion, un des plus grands et des plus pressans de tous les intérêts. Mais, dira-t-on, les vérités géométriques ont été unanimement reçues : sans aucun doute; mais si jamais on s'avisait de les décréter en forme d'articles de foi, et surtout si l'on trouvait moyen d'attacher à leur réception un degré d'intérêt aussi vif que celui qu'inspirent les idées religieuses, aussitôt on verrait les hommes chercher dans leur inépuisable cerveau, et y trouver cent raisons, bonnes ou mauvaises, de résister à leur évidence. Vous ne pouvez donc vouloir que la science de la religion soit privilégiée dans les connaissances humaines. Heureusement elle peut très-bien se passer de votre protection; elle n'a nul besoin de l'indigne faveur que vous daignez lui accorder. Ces idées nous sont chères, à nous, en raison de la peine que nous avons prise à nous les démontrer.

10

Elles ne nous ont pas été imposées de vive force. Leur évidence seule les protège. Aussi, elles n'ont pas tracé dans notre ame de légers sillons que le premier vent contraire ne manquerait pas d'effacer.

« En un mot, la volonté divine exposée dans l'Évangile eût-t-elle été gravée sur la pierre et exposée aux regards de tous les citoyens comme les lois de l'ancienne Rome, elle n'aurait pas étouffé les controverses, les disputes, les discussions. Il est de la nature de la raison humaine d'être agitée : c'est le signe de sa vie. Quelquefois elle semble ébranlée jusque dans ses fondemens; mais les orages qui la soulèvent se calment bientôt, et leur terme est marqué. Au milieu de l'acharnement des controverses, il me semble voir la vérité qui s'élève au-dessus de la mêlée, et qui, pesant dans son immuable balance les droits des combattans, décide seule du sort des questions si vainement agitées par les hommes.

« Cessez donc avec tant de complaisance de reprocher à ma religion, non le manque de l'unité, car elle en a plus que la vôtre, mais le manque d'une prétendue unité oppressive, qui, même, vous a si mal servi. Celle que j'ai adoptée est née avec la raison; elle s'élève ou décline avec elle. Tous les hommes qui ont soumis à une raison sincère, dégagée des préjugés de l'ignorance et du vil empire des passions, la révélation successive, que, dans le cours dessiècles, la terre a reçue du ciel, se sont montrés pénétrés du véritable esprit de la liberté d'examen, et peuvent se ranger parmi ses disciples. Ce furent des disciples de cette religion, ces

hommes primitifs, qui sous le beau ciel de l'Asie, entendirent l'éloquence avec laquelle le tableau de l'univers annonce qu'il est un Dieu; ces patriarches antiques, dont l'Orient et l'Occident prononcent les noms avec respect, et qui ordonnèrent aux tribus d'Israël de briser leurs idoles; ces Grecs, ces Gentils, qui reçurent de la bouche des apôtres la première nouvelle d'un Évangile de paix et d'égalité; enfin ces réformateurs, qui parurent en Europe alors que les nations avaient tout à apprendre, et qui souvent rendirent témoignage, par l'héroïsme de leur mort, à la grandeur de leur mission.

« Vous me parlez de l'antiquité de l'église romaine. Oui, je dois l'avouer : lorsque j'envisage votre Église en grand, dans l'histoire, et non dans les procès-verbaux de l'inquisition ou des conciles, elle se présente à moi sous un aspect qui m'en impose : cette origine qui se perd dans les premiers siècles du christianisme; cette longue dynastie de prêtres-rois, si hardis dans leurs prétentions et si persévérans à les faire valoir; ce culte professé par tant de peuples, ces doctrines admises par tant de grands hommes; tous ces prêtres, tantôt retirés du monde ou siégeant sur les marches des trônes, pauvres volontaires ou prélats orgueilleux; tous ces ordres de moines, école d'intolérance et de servitude: toutes ces pieuses congrégations, jadis l'asile de la science et le refuge du malheur; cette inflexible immobilité dans les usages, dans la langue, dans les mots; cette fragile puissance qui se montre partout dans l'histoire moderne; ce despotisme spirituel exercé par de

faibles vieillards qui ont bouleversé le monde; leur force dans le malheur, leur prévoyance dans le succès, leur souplesse dans les embarras; cette patience que rien ne lasse ni ne décourage, dont l'action semble permanente, parce qu'elle n'est jamais suspendue, qui voit les empires et les générations se succéder, et qui attend, tandis que tout passe; cet esprit indéfinissable de grandeur, d'intrigue et de tyrannie; ces contrastes sans nombre de zèle, de fanatisme, de vertus, de fureurs : tous ces tableaux opposés remplissent mon ame de mille émotions diverses, et avant de m'y laisser réfléchir, on me montre ce vénérable lién qui joint les souvenirs des temps antiques à cette doctrine qui règne aujourd'hui, on me fait voir les églises romaines succédant, dans l'Italie, aux autels du paganisme, la gloire de l'ancienne Rome se mêlant à l'histoire de la Rome moderne, et sous le prétexte de la religion, la ville éternelle conservant un reste de son empire sur le monde. Mais si ma vue semble se troubler lorsque je l'arrête sur ce vaste ensemble, à la voix de l'austère vérité, de l'inflexible justice, toutes les illusions s'évanouissent. On m'a introduit dans un temple majestueux; je regarde autour de moi, j'examine; et me demande si c'est bien le véritable christianisme qu'on y professe. Où est l'admirable simplicité de l'Évangile, son humilité, sa charité expansive, son universelle tolérance? Ce temple est enrichi des productions du génie et des offrandes des grands; en quelques endroits même il est teint du sang des martyrs, mais a-t-il servi de refuge au savoir, à la religion, à la liberté? Il a ré-

sisté au torrent des siècles et des passions humaines; mais quels flots de lumière a-t-il laissé échapper sur le monde? Où sont les vertus auxquelles il a servi d'asile? Quels exemples de vraie pitié, d'évangélique tolérance, irons-nous puiser dans ses parvis? Ses ministres ont-ils marché à la tête de la civilisation humaine, ou n'ont-ils rien négligé pour enchaîner ses progrès? On prétend que les apôtres mêmes en ont posé la première pierre; eh bien, allons-y chercher la trace des leçons qu'ils apportèrent au monde, et l'héritage de leurs antiques vertus! Dégénérée des jours de son innocence, je ne puis reconnaître que cette doctrine ait rien conservé des mœurs de la primitive Église, ni de la grandeur de la capitale des Césars. Je trouve quelque chose de sublime dans cette simple formule « *Senatus populusque romanus*, » quelle orgueilleuse faiblesse dans le « *Sancti sedis gratiâ!* » Les sénateurs de la république, avec tout leur despotisme, avaient un air de grandeur que rien ne peut effacer; et en quoi des cardinaux ressemblent-ils à cette assemblée auguste qui paraissait à l'ambassadeur de l'Épire, l'assemblée des dieux. Des prélats intolérans, couverts de pourpre et d'or, ne me rappellent pas la douceur et l'humilité des premiers chrétiens, pas plus que cette vile populace qui foule aux pieds les débris du Capitole, ne me rappelle un peuple de guerriers et de citoyens. Pourquoi a-t-on couvert les murs du Vatican de ces restes d'inscriptions grossières, ouvrage des premiers chrétiens: est-ce pour faire ressortir le contraste entre la splendeur de ces galeries et le culte dont on a retrouvé les simples

monumens? Mais ce n'est pas l'oubli des formes, que je reprocherais le plus à cette doctrine. Je n'y trouve plus l'esprit de l'Évangile. Qu'a-t-elle mis à la place de cette religion des hommes modestes et humbles de cœur? Par quelle stérile et vaine magnificence a-t-elle prétendu nous faire oublier les leçons de cette haute sagesse, qui nous a dit d'adorer le maître de l'univers, en esprit et en vérité? Où a-t-elle puisé cette ardeur de persécution que rien n'a pu assouvir, et qui fut cause qu'on a commis sous ses auspices le plus grand crime dont notre histoire reste chargée? Enfin, qu'elle me rende compte de l'usage qu'elle a fait de cette religion qui garantit la liberté des peuples, et qui fut annoncée au monde pour que les hommes prissent l'égalité, la justice, pour éternelle base de leurs institutions et de leurs lois? — Je résume mon opinion en disant: Tout système religieux qui met des entraves à la liberté de la pensée, viole les droits de la raison qu'aucun pouvoir ne peut troubler sans sacrilège: toute église qui se dit infaillible et qui a fixé ses principes d'une manière invariable, s'est interdit la faculté d'avancer l'esprit humain; ainsi par ces deux motifs, elle doit rester bien en arrière des rapides progrès et de la marche de la civilisation moderne. Il en sera de cet ancien système, comme d'un édifice ruiné par la main du temps, abandonné de toute créature vivante, livré à une foule d'agens destructeurs, et dont les parties prêtes à se dissoudre, sont protégées d'une ruine totale par leur antiquité même et le respect des vieux souvenirs. »

CHAPITRE XIII.

DE CE QU'ON APPELLE L'UNITÉ CATHOLIQUE.

Non-seulement on peut prouver que *l'unité* est une chose tout-à-fait impraticable, mais encore qu'elle est impossible à obtenir et qu'elle n'a jamais existé. Sous ce rapport, les disputes si vives et si prolongées qui divisèrent l'église gallicane, sont bien dignes d'attention. Les longues querelles des jésuites, l'affaire de la bulle, les chicanes du Formulaire, les convulsions et les miracles, le tout entremêlé d'épisodes très-touchans quelquefois, sur la dispersion des illustres solitaires de Port-Royal, les professeurs de Louvain, la conduite de Baius, les malheurs et le courage d'Arnauld; enfin toutes ces persécutions, qui furent cause que les protestans et les jansénistes se rencontraient exilés en Hollande, tout cela, dans une église unie, présente un spectacle bien extraordinaire. Ces interminables disputes, qui remplissent tant de pages de l'histoire moderne de la France, en elles-mêmes n'excitent plus qu'un très-médiocre intérêt. Depuis qu'on s'est occupé de toutes les parties positives de la philosophie, du droit naturel, et de la religion, on contemple avec une indifférence mêlée de mépris, des

débats si futiles. Cependant, rien de plus curieux que cette bizarre histoire. Comment expliquer aujourd'hui cette fureur d'ergotage, qui fut cause qu'on disputa, s'injuria, s'excommunia pendant plus de deux cents ans, dans une Église prétendue unie, et qui certes ne paraît pas avoir manqué de moyens de se faire obéir; que la ville, la cour, les tribunaux s'en mêlèrent tour à tour sans pouvoir terminer la querelle; que le champ de bataille fut jonché d'une masse de livres, au moins égale à celle qui servit pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie; que les partis suscitèrent, à leur profit, des condamnations judiciaires, des délibérations spirituelles, et jusqu'à des miracles : le tout, pour des propositions obscures, inintelligibles, mystiques, qui ne paraissent se rattacher à aucun des grands principes faits pour intéresser les destinées de l'homme, propositions qu'il est également impossible de convaincre de tort ou de raison, de bien ou de mal, et que personne n'avait jamais lues ni découvertes clairement dans le gros livre, d'où l'on prétendait les avoir tirées. Tout semblait se réunir pour rendre vaines et frivoles les querelles du jansénisme, et pour en dégoûter le public. Cependant, jamais dispute n'excita un intérêt plus vif, plus profond. C'est qu'il est facile de voir que cette contestation, si stérile en apparence, se rattachait indirectement à des points très-importans. Ce n'est pas pour la seule *grâce suffisante* que l'on s'agitait ainsi. Même à l'insu des combattans, des principes plus dignes de la raison s'étaient introduits dans le champ de la dispute. On était loin de se douter alors que le goût

de l'examen finirait par s'y allumer, et qu'à force de contradictions des lourds feuillets de l'*Augustinus* devait s'élancer un esprit d'indépendance et de raison, qu'aucun des partis n'y cherchait.

On a long-temps envisagé ces disputes sous le seul point de vue de leurs ridicules, et il faut convenir que de ce côté, elles ne laissent pas d'être riches. Mais lorsque nous les voyons arriver, par la *grace* et le *libre arbitre*, à renfermer en soi la solution d'une très-grande question, celle de savoir jusqu'à quel point on pouvait examiner les décrets envoyés de Rome, nous apprenons à les considérer sans sourire, et même nous leur accordons un degré d'importance que nous étions d'abord loin de leur attribuer. Il semble, à entendre certains auteurs modernes, qu'une autorité infaillible soit une sorte de panacée universelle, qu'elle puisse calmer tous les débats et concilier toutes les disputes. Ils en reviennent sans cesse sur les avantages d'un pouvoir qui tranche les difficultés en ordonnant qu'on ne s'en occupe pas, qui règle les contestations, dissipe les nuages, gouverne les pensées sous un joug de fer. Mais qu'une telle autorité implique contradiction, qu'elle soit en opposition directe avec la dignité de l'ame humaine, c'est ce qui est clair en théorie; mais il y a plus, une autorité semblable n'a jamais eu, chez aucune nation qui pense, un seul instant de succès, ou même d'existence. C'est cette seconde partie de la question, que l'histoire des débats survenus dans l'église romaine a établie sans réplique; et de bonne foi, en songeant à l'étendue, à la variété, à la chaleur de

ces discussions, dont on ne peut citer un exemple dans les pays protestans, comment peut-on soutenir que l'Église qui en fut troublée, ait eu de l'*unité?* N'oublions pas que ces disputes eurent leurs fanatiques et leurs martyrs. Nul doute, si elles se fussent élevées dans un siècle moins instruit, qu'elles n'eussent fait répandre des flots de sang. C'est beaucoup dire; mais on s'est égorgé pour des choses encore plus frivoles.

Que nous apprend l'histoire de l'église gallicane, et de l'église anglicane avant le seizième siècle? Que nous apprend l'histoire ecclésiastique de l'Empire, de l'Espagne, et de presque tous les petits états de l'Italie? Nous y voyons sans cesse les partis en présence. Les uns soutiennent que les papes peuvent changer les articles de foi *proprio motu;* les autres assurent que l'intervention des conciles est de toute nécessité. Partout ces deux partis en sont venus aux mains. Ceux qui prêchaient la toute-puissance de Rome étaient protégés par Rome, qui a toujours su se concilier une partie du haut clergé par mille moyens, et surtout en distribuant ces chapeaux, qui donnent des chances de succession éventuelle à la tiare. Ceux qui soutenaient les droits des états contre Rome, étaient protégés tout naturellement par le patriotisme de leur théologie. Ces débats absorbèrent une grande partie de l'histoire ecclésiastique. Tout le dernier siècle en fut troublé. Plus on s'y enfonçait, moins on pouvait espérer de les voir finir. Mais aussi, à mesure qu'on s'en occupait davantage, on voyait s'élever, dans le lointain, des questions d'un tout autre genre, auxquelles cette polémique devait con-

duire. Et on eût été très-loin de les avoir terminées ; quand même on fût tombé d'accord sur ce point, que c'est le pape et le concile réunis, qui ont le droit de décréter les dogmes. Après cela, on avait le droit d'examiner, comme le fameux historien du concile de Trente l'a fait, *la composition* du concile. On avait encore le droit de discuter si tel parti avait réussi à introduire ses créatures au concile, si tel prince avait prodigué ses trésors pour corrompre la majorité infaillible. Et alors on se réservait la faculté d'en appeler *au futur concile, légalement assemblé.* Il est évident que cet état de désordre n'a aucune fin possible, parce que plus les hommes seront éclairés, moins ils consentiront à se ranger de l'avis de madame de Sévigné, qui, pour calmer les scrupules de M. de Coulanges, lui disait : « Croyez que quelque manège qu'il y ait au « conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le « pape (1). »

Ce qu'il y a de vraiment curieux dans ces disputes, c'est qu'on ne pouvait se permettre de contester, même légèrement, que l'Eglise fût infaillible ; car alors les tribunaux étaient là pour punir; mais on se rejetait sur cette autre question : Où est cette Eglise infaillible ? De quelle réunion de pouvoirs est-elle formée ? Quels sont ses caractères essentiels ? Ces questions ont été parfaitement posées par un des prélats dont l'église

(1) *Recueil de Lettres choisies.* Madame de Sévigné à M. de Coulanges, ambassadeur à Rome (26 juillet 1691.) Tom. VIII, pag. 84.

gallicane s'honore, dans l'assemblée du clergé de 1682. « *La difficulté*, disait-il, *est de déterminer* A QUI *notre Seigneur a communiqué ce beau trésor de l'infaillibilité* (1). Dans l'incertitude de déterminer, A QUI, on voit qu'il était impossible que la dispute se terminât. Aussi s'est-elle prolongée jusqu'à nos jours. Les débats si violens qui ont éclaté, à propos de miracles, vers le commencement du siècle dernier, et qui se prolongèrent jusqu'à ces grands changemens politiques qui l'ont terminé, furent la suite de ces mêmes querelles. L'assemblée constituante rendait déjà ses immortels décrets, que les convulsionnaires s'agitaient encore. On peut dire que la révolution française, qui a tant effacé de choses, a plutôt interrompu que terminé ces débats. On rencontre encore une foule de vétérans du jansénisme, tout glorieux de leurs anciennes campagnes, et qui sont très-capables de prendre du service, si *l'ultramontanisme* insulte leur retraite.

Si nous avons lieu d'être étonnés, avec l'esprit qui nous anime aujourd'hui, qu'on se soit occupé si longtemps de ces questions de polémique religieuse, cependant il serait injuste de nier que les ecclésiastiques français y déployèrent un esprit d'indépendance très-remarquable. Le clergé catholique de France, si noblement obstiné à préserver ses franchises des usurpations de la cour de Rome, a eu maintes occasions,

(1) *Déclaration du clergé de France, faite dans l'assemblée de* 1682, *sur les libertés de l'église gallicane et l'autorité ecclésiastique.* (Recueil de pièces) Paris, 1817. Rapport par M. Choiseul du Plessis-Praslin.

dans le cours de ces débats, de s'en expliquer avec la plus grande force. Il déploya presque toujours une résistance qui ne fut vaincue ni par les intrigues ni par les menaces. Quoique le clergé français ait malheureusement montré, dans les deux derniers siècles, un esprit de fanatisme qui ne se démentit jamais non plus, et auquel il serait difficile de citer une seule exception, cependant on ne doit pas hésiter à reconnaître qu'il rendit des services très-réels à la liberté d'examen. Sans aucun doute, les évêques les plus respectables de la catholicité, furent les évêques gallicans. La faculté de théologie, également, fit une fort belle défense contre les prétentions ultramontaines. L'université fut aussi l'ennemie constante des jésuites. Mais ce furent surtout les parlemens qui se mirent à la tête de cette lutte opiniâtre. Presque toute la liberté dans les pensées ou dans les écrits qu'on montra en France, malgré la législation, doit être attribuée à la résistance que nos magistrats ont opposée depuis plus de six cents ans, aux prétentions du fanatisme et de la politique ultramontaine. Il n'y a pas, dans toute notre histoire, un exemple de plus belle résistance, que celle qu'ils firent à l'enregistrement du concordat désastreux de Léon X et de Duprat. Avec quelle reconnaissance devons-nous parler de ces assemblées, lorsque nous songeons que dans le cours du seizième siècle, au moment où les progrès rapides de la réformation disposaient Rome, soutenue par les puissances du jour, à prendre des mesures effroyables, ce fut l'énergie des parlemens, sous le règne de François Ier et de ses trois

faibles ou cruels successeurs, qui empêcha l'inquisition et ses bûchers de s'établir parmi nous, et préserva notre patrie de cette période honteuse d'avilissement, d'ignorance, et de barbarie, où l'Espagne, le Portugal et l'Italie, restèrent si long-temps plongés! Quand la France ne devrait à ses parlemens que ce seul service, c'en serait assez pour qu'on eût beaucoup de vénération pour leur mémoire. — Que l'intervention des parlemens, en matière législative, fût irrégulière, et qu'il y eût confusion dans la forme et dans le fond de leurs arrêts législatifs, c'est ce qu'on ne peut contester; mais que, dans la monarchie absolue qui existait alors, il fût très-utile, très-important et très-heureux, que les organes de la justice fissent des remontrances au pouvoir lorsqu'il s'égarait, c'est ce qui est également incontestable. Sans doute, ces cours furent très-jalouses de leurs prérogatives, très-fanatiques, et souvent même très-cruelles; mais dans ces tristes temps où le peuple français n'était aucunement représenté, on doit s'attacher à ce qu'il y avait de moins arbitraire et de moins mauvais. Il faut le dire hautement aujourd'hui, c'est à la courageuse résistance du clergé, et à la vigueur des parlemens, que nous devons tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons été comme nation. La cour eût cru déroger en se souvenant du peuple. Enfin, les débats de ces assemblées n'ont-ils pas donné le signal de la révolution? Malgré la brillante esquisse qu'en a tracée l'auteur de *la Henriade*, l'Histoire des parlemens est encore à faire, et, jointe au récit des convocations si rares des états-

généraux, ce sera la véritable Histoire de France.

De ces violentes disputes, sur le jansénisme, qui déchirèrent le sein de l'église *unie*, on peut déduire une autre conséquence qui mérite d'être remarquée. Elle démontre évidemment qu'il faut, de toute nécessité, qu'un peuple discute sur quelque chose; que si on lui défend de s'occuper du fond de sa religion, il se rejettera sur la forme, et que c'est une entreprise vaine de prétendre interdire les débats. Il n'a jamais existé d'autre *unité* que celle que l'intolérance et la force ont établie pour un instant. Otez la force, et vous n'avez plus d'*unité* en rien.

D'ailleurs il est étonnant et vraiment inconcevable, qu'au milieu de ces débats, si violens et si compliqués, le pouvoir de l'église de Rome n'ait pas davantage souffert. Ce fait prouve combien d'intérêts et d'ambitions se rallient autour d'elle. C'est pitié d'entendre dire que tout cela va finir. Rien de plus durable que ce qui date de si loin, et une chaîne dont le premier anneau estfixé à quinze cents ans de notre époque, ne se désunit pas si facilement. *Tout ce qui branle ne tumbe pas*, a dit Montaigne. On ne peut se faire une trop grande idée de l'empire qu'exerce sur l'homme même le plus éclairé, la puissance de l'habitude et des vieux souvenirs. L'Europe fût-elle bien plus philosophique qu'elle ne l'est aujourd'hui, la dynastie des papes se continuera toujours, sans que cela doive le moins du monde nous inquiéter. M. Hallam, dans son bel ouvrage historique, a fait à ce propos une réflexion également profonde et vraie. Il remarque que tous les grands pou-

voirs que les hommes hardis et persévérans ont exercés sur les autres hommes, que tous les grands prestiges qui fascinent les yeux de la multitude, si jamais ils se dissipent, se dissipent subitement, et tombent du faîte de la puissance au plus bas degré de la faiblesse. Cette observation est parfaitement juste. Mais tel n'a pas été le sort de cette singulière puissance des papes, qui s'est maintenue depuis tant de siècles sur les nations les plus éclairées de la terre. L'empire des papes, considéré depuis ce fougueux Grégoire qui fit faire antichambre à un empereur, jusqu'au doux Pie VII, sollicitant patiemment et enfin obtenant l'établissement de concordats, s'est progressivement affaissé et tend à disparaître, « comme la marche progressive du vieillard vers le tombeau, ou comme la retraite de la mer qui s'éloigne lentement du rivage. » Le décroissement progressif du pouvoir des papes, formera une série infinie dont le dernier terme est bien loin de nous. Remarquons, en résumé, que dans cet état de choses, tout en défendant la liberté d'examen et les croyances qui l'admettent, il ne faut plus attaquer les papes. Craignons de déranger ce retour à l'équilibre intellectuel que la raison seule saura bien accélérer, et adoptons, à leur égard, comme à l'égard de beaucoup d'autres abus, cette sage maxime des économistes, « *laissez faire, laissez passer.* »

Les arrêts du concile de Trente n'ont pas été reçus en France, malgré tous les efforts des papes. On eut la maladresse d'y étendre outre mesure les juridictions cléricales, et dès lors les parlemens furent inflexibles.

1° Les évêques et autres supérieurs ecclésiastiques pourront contraindre le clergé régulier à prêcher l'Évangile, par *la saisie des revenus bénéficiers*. 2° Ils devront procéder contre les prêcheurs d'hérésie, comme *délégués en cela* du saint-siège. (Session V, *Dec. de reformatione*, cap. 1 et 2. Séance du 7 juin 1546.) Ces deux articles, de pure forme, gâtent cette session V, assez sage d'ailleurs. Le parlement de Paris jugea ces clauses contraires au droit du roi et non-recevables dans le royaume. (Séance du 10 mars 1547.) 3° Les évêques accusés de crimes graves (*pro qualitate criminis*), devront comparaître devant le pape et être jugés par lui. (Session XIII, *D. de ref.*, c. 8. Séance du 10 mars 1547.) Nouvelle protestation de nos parlemens. 4° Les évêques, comme délégués du saint-siège, connaîtront (*summariè et extrajudicialiter*) des difficultés qui pourraient s'élever à l'occasion des testamens (Session XII, *De ref.*, c. 6), et pourront suspendre ou interdire les notaires (*etiam apostolicâ, imperiale, aut regiâ auctoritate creati fuerint*, c. 10. 17 septembre 1562). Ces articles sont très-maladroits; on les eût dit inventés tout exprès pour soulever les parlemens et tous les gens de loi : aussi, nouvelles et énergiques protestations. 5° Le pape pourra prononcer dans les accusations contre tous les évêques. (Sess. XXIV, *De ref.*, c. 5. 3 et 4 décembre 1573.) Protestation du cardinal de Lorraine, au nom de la France catholique, devant le concile. 6° Tous les gouvernemens seront tenus de mettre à exécution les constitutions papales relatives aux ecclésiastiques. (Session XXV, c. 20.) :

Protestations et réserves des parlemens de France à l'occasion de cet article évidemment contraire aux libertés de l'église gallicane. Ces dispositions, et un grand nombre d'autres du même genre, mais moins importantes, ont trouvé dans nos parlemens des ennemis inflexibles. Fra Paolo est d'avis que ce concile, loin d'avoir guéri les plaies de l'Église, les a confirmées. « Évidente leçon, nous dit l'intègre théologien de Venise, de nous résigner, nous et nos pensées, à la conduite de Dieu, et de ne point nous fier à la conduite des hommes. » C'est aussi l'avis du savant M. Liagno. (*Répertoire de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, t. I, p. 368.) S'il est incontestable cependant que ce concile n'a pas écrasé l'hérésie (et ce ne fut pas faute d'anathèmes), il faut convenir qu'il a réformé l'église romaine sous une foule de rapports. On ne peut s'empêcher de remarquer d'ailleurs combien il faut que les papes aient déployé de génie pour mener ce concile à leur gré, pendant vingt ans, malgré les intérêts et les amours-propres opposés des cours d'Allemagne, d'Espagne et de France. C'est un beau fait de diplomatie religieuse, et, sans contredit, le chef-d'œuvre de la politique italienne.

CHAPITRE XIV.

DES SOCIÉTÉS BIBLIQUES, ET DES DÉFAUTS DE CES INSTITUTIONS.

Quelles sont les conséquences qui semblent devoir être déduites des réflexions qui précèdent ? Elles consistent simplement en ceci : c'est que les peuples en sont arrivés au point de fixer leurs opinions religieuses. La marche de la civilisation les a conduits à reconnaître que la religion et la philosophie sont alliées entre elles et dérivent l'une de l'autre. De toutes parts les peuples manifestent de nouveaux besoins politiques. Tous les hommes sensés doivent réunir leurs efforts pour faire en sorte que l'immense intervalle qui sépare le temps des concessions de celui des droits, les coutumes des institutions, l'égalité du privilège, soit franchi sans trouble ni secousse. De toutes parts aussi les peuples demandent à professer une religion raisonnable ; et tous les amis de la dignité humaine doivent s'unir pour satisfaire à un si noble désir. Ils doivent se réunir pour empêcher les hommes qui avancent rapidement, de quitter la ligne droite pour se jeter dans un détour. Ils doivent leur aplanir les difficultés, afin qu'il leur soit permis d'arriver à une croyance éclairée et pure, sans,

au préalable, avoir passé par l'impiété, ni langui dans le scepticisme.

Les principes de l'Évangile, éprouvés tant de fois, ont résisté à toutes les expériences. L'esprit de notre temps a reconnu qu'ils étaient éminemment propres, non-seulement à garantir la liberté civile, mais à lui servir de fondement. Il a placé les droits de l'homme et sa religion sur le même autel, afin qu'ils puissent recevoir ensemble les hommages de tous les êtres pensans. Les religions catholique-gallicane et chrétienne réformée sont fondées sur la même base. Les hommes vertueux et patriotes professant ces religions ; et, grace au ciel, le nombre en est grand, sont tous d'accord sur l'importance de répandre parmi les nations le recueil de ces principes ennemis de tous les arbitraires, cet Évangile enfin qui peut assurer la dignité et le bonheur des individus comme des peuples. Ils savent tous qu'à une époque humiliante pour notre race, la monotonie d'oppression qu'exerçait l'empire romain fut rompue par son influence; ils savent que mille révolutions se succédèrent, que l'espèce humaine parut même s'assoupir; mais ils savent aussi que le feu sacré avait été envoyé du ciel même, et que, dans la longue série des siècles, il s'est toujours conservé dans le cœur de quelques grands hommes. Il leur a été transmis; ils en sont dépositaires; c'est à eux à le répandre, en lui laissant le soin d'éclairer et d'affranchir le monde. Ainsi, les sociétés de la Bible, si heureusement fondées de nos jours dans presque toutes les contrées de l'Europe, méritent d'être encouragées

par tous les hommes qui ne veulent pas rester étrangers aux biens et aux progrès de la religion.

Ici je suis forcé de m'éloigner, sous un point de vue important, des opinions qui ont constamment présidé à l'établissement des statuts et des réglemens fondamentaux des sociétés *Bibliques*. Loin d'admirer cette précaution, à laquelle elles attachent tant d'importance, de ne jamais ajouter aux livres saints des commentaires et des réflexions de nature quelconque, je suis persuadé que, dans un très-grand nombre de contrées, mais spécialement en France, les travaux de nos sociétés sont frappés de stérilité par cette condition même. Il est d'abord un fait incontestable qu'on ne doit jamais perdre de vue, c'est qu'au sein de notre patrie, l'état des opinions sur les livres fondamentaux du christianisme, se présente sous un tout autre aspect que dans l'Allemagne ou l'Angleterre. Chez ces dernières nations, on médite les écritures saintes avec un zèle toujours nouveau. On s'en exprime avec le respect qu'inspire naturellement ce qui fut l'objet d'un culte héréditaire. En France, il n'en est rien. La Bible ne s'y présente pas entourée de souvenirs qui disposent à la méditer sérieusement. C'est absolument un livre nouveau. Il faut accoutumer le public aux vérités qu'elle renferme, déterminer des esprits volages à commencer une lecture qui demande de l'attention, leur faire venir l'idée de l'entreprendre et leur donner la patience de l'achever. Et, sous ce rapport, tout est à faire. Le texte sacré, en général, est presque inconnu en France. Tout ce qu'on sait populairement de l'Evan-

gile, se borne à quelques citations perfidement extraites, à quelques passages malicieusement commentés. On a même contre lui une prévention assez forte, déplorable résultat du ridicule qui lui a été imposé. Jamais livre n'y prêta moins : mais le ridicule, qui corrode tout, est mortel pour les choses saintes. On n'a pas non plus des idées justes sur le genre et le mérite de la poésie de la Bible, qui lui assignerait un rang si élevé parmi les ouvrages d'imagination, si des titres d'une bien autre valeur ne la recommandaient au respect des hommes. Il faut donc commencer par détruire toutes ces impressions défavorables, qui neutralisent certainement la très-grande partie du bien que sa lecture peut produire. Tant qu'elles ne seront pas effacées, l'Evangile pourra bien avoir, aux yeux du public en France, un certain mérite de morale, mais n'aura pour lui aucun de ces caractères d'antiquité et de grandeur qui attachent et qui charment les gens pieux. Sans doute il est triste de reconnaître que de tels obstacles existent; mais l'expérience nous les révèle à chaque pas : ce sont les difficultés de la carrière; voyons comment on peut les surmonter. La marche à suivre est clairement indiquée. Il ne faut jamais présenter les écritures saintes au public sans les accompagner d'un résumé concis et clair des preuves historiques sur lesquelles leur authenticité est établie. Il faut mettre à la tête de chacun des livres qui les composent, le tableau des témoignages qui attestent son antiquité; il faut expliquer comment il est venu non altéré jusqu'à nous, et comment il a résisté

aux ravages du temps, à la négligence des copistes et à l'inquiète activité du fanatisme. Il faut exposer les motifs si puissans qui firent adopter le christianisme à sa naissance, et qui subjuguèrent même ses ennemis. Tout ceci peut être fait de la manière la plus simple, la plus claire et la plus évidente en même temps. La grande affaire pour la France, cette ardente nation qui porte si loin les idées dont elle s'empare, c'est d'avoir l'occasion d'apprendre, par une série de témoignages contemporains aux premiers siècles de l'Eglise, qu'il n'est pas dans la littérature ou dans l'histoire ancienne, un seul ouvrage dont l'authenticité puisse être plus victorieusement établie que celle de l'Evangile. Voilà surtout la chose importante; et jusque-là n'attendons pas de grands succès de nos sociétés Bibliques. Le second point est d'expliquer pourquoi les nations ont accueilli l'Evangile avec empressement il y a quinze siècles, et pour quelles raisons elles doivent s'empresser de l'accueillir encore aujourd'hui. Sans ces préambules faciles et indispensables, les livres saints seront pour la France simplement des livres ordinaires, excepté qu'on les lira avec un esprit de légèreté qui sera entièrement contre eux.

Et surtout qu'on ne vienne pas objecter que les diverses branches des religions chrétiennes réformées qui ont montré un accord si touchant, en se réunissant pour travailler unanimement à répandre les livres sacrés, ne pourraient se réunir dans l'exécution d'un dessein qui rentre si naturellement dans l'esprit de la réformation. Ont-elles donc oublié les principes qui leur ont

donné naissance ? Il s'agit ici simplement de rédiger un ensemble de témoignages historiques. Sont-elles divisées au point de ne pouvoir s'entendre sur des faits qui sautent aux yeux ? Je conçois parfaitement qu'on refuse de joindre à l'Evangile le tableau complet des dogmes qui découlent du texte de l'Ecriture. Cette précaution est très-sage. Il serait dangereux de s'en écarter. Il faut laisser aux fidèles le soin de les y trouver eux-mêmes. Il faut qu'ils aient élevé de leurs propres mains l'édifice de leur croyance, pour que les fondemens en soient inébranlables. Rien ne pourra plus les détacher d'une religion qu'ils se seront démontré eux-mêmes, dans la sincérité de leur cœur, être déduite de l'Evangile. Mais il est incontestable que c'est faire une œuvre incomplète et stérile, que de s'obstiner à ne pas donner avec chaque exemplaire des livres saints, un abrégé des témoignages historiques qui attestent son authenticité. Non, certainement, les disciples des doctrines de la réformation sont loin d'être tellement séparés de vues et d'intention, qu'ils ne se puissent accorder dans le dessein si simple de dresser une table de faits, et même d'indiquer quelques-uns des motifs qui décidèrent les réformateurs à briser le joug d'une Eglise qui n'était pas évangélique.

Il est absolument inexact de prétendre que les académies de Genève, de Montauban et de Strasbourg ne pourraient s'entendre pour rédiger des introductions aux éditions que nous publions en France, afin de les mettre ainsi en harmonie avec l'esprit et le vœu de la nation. Comment a-t-on jamais eu l'idée de lui pré-

senter des livres nouveaux pour elle, sans daigner lui apprendre sur quels témoignages repose la confiance qu'on lui demande d'y ajouter? Une religion raisonnée est la seule qui lui convienne, et la seule dont elle se contentera. En s'écartant de cette ligne, on n'en obtiendra rien, pas même un seul moment d'attention.

Enpressons-nous donc de subvenir à ce besoin, très-heureux et très-respectable, qu'on éprouve depuis quelque temps, en France, de ne rien croire qu'après de bonnes raisons. Hâtons-nous de faire voir que l'Evangile repose, quant à son authenticité, sur des témoignages irrécusables, et livrons franchement ces témoignages à la raison, et même à la critique des hommes. Traitons l'opinion publique avec assez d'égards pour lui exposer les motifs de la foi que nous désirons qu'elle ait en lui. Ayons confiance en cet instinct admirable qui entraîne l'esprit vers la vérité. Il y a trois cents ans, nous avons sommé l'Eglise romaine de se déduire de l'Evangile; elle a refusé de nous répondre autrement que par des anathèmes ou des supplices, et nous avons secoué la poussière de nos pieds, et nous nous sommes éloignés d'elle à jamais. N'hésitons pas encore maintenant de mettre à jour les bases de notre foi. Nous avons refusé de croire avant qu'on nous ait donné des preuves; soyons assurés que les hommes à qui nous offrons nos Bibles en demanderont aussi. Loin d'espérer de leur part une déférence aveugle, ne l'acceptons pas, quand même ils seraient tentés de nous l'accorder; nous ne voulons pas là demander, en notre qualité d'hommes raisonnables; nous la repoussons

surtout en notre qualité de protestans. Quel beau spectacle pour ceux qui aiment la religion, à cause des biens sans nombre qu'elle opère, de voir les livres sur lesquels elle est fondée, adoptés avec persuasion, parce qu'ils seront examinés avec franchise et sincérité. Remplis de l'espérance que chaque jour elle se répandra davantage, et convaincus que la libre discussion pourra seule la propager, nous exposerons avec simplicité les évidences historiques du christianisme, et nous ne négligerons aucune occasion de développer davantage le goût examinateur de notre siècle. C'est un désir qui s'est allumé trop lentement pour que nous ne devions pas craindre qu'il ne s'éteigne. Trop heureux de vivre dans un temps où les facultés intellectuelles sont plus généralement, et même plus librement exercées, nous nous efforcerons ainsi de leur fournir un aliment de plus, et d'ouvrir devant elles une fertile et longue carrière. Nous nous réjouirons de nous voir entourés d'êtres qui pensent et qui réfléchissent : nous les estimerons assez pour les juger dignes d'examiner dans leur cœur les motifs de leur croyance ; et ainsi en honorant les autres, nous nous honorerons nous-mêmes.

En résumé, nous ne manquerons pas d'accompagner chacun de nos livres saints d'une introduction historique, dont la manière et le style sera simple, clair et précis. Alors, et seulement alors, ces livres seront reçus avec un juste respect par un public qui saura dans quelle vénérable antiquité ils furent composés. Ils seront lus avec attention, parce qu'on verra sur quels titres et sur quels témoignages leur authen-

ticité repose. Ils seront médités avec fruit, parce qu'on apprendra dans quelles circonstances leurs sublimes leçons furent prêchées pour la première fois. Ils deviendront l'objet d'un respect raisonné et de l'admiration de tous les bons citoyens. Ils seront la source inépuisable de beaux et de grands sentimens. Attendons-nous qu'ils excitent alors bien plus vivement les clameurs de tous les partisans de l'ignorance populaire, et jamais ils n'auront été plus près de triompher. Que s'ils avaient à lutter contre des ministres qui se disent créés par eux et qui les couvrent d'un voile; qui se hâtent de les invoquer quand ils se croient en péril, et refusent cependant de les offrir aux regards de tous les hommes; qui ne peuvent régner que là où la raison est éteinte; dont les tristes principes, rejetés par un très-grand nombre d'entre eux-mêmes, sont arides pour le cœur, utiles à l'hypocrisie, incompatibles avec l'indépendance, et chers au despotisme : s'il existait un tel système, alors l'influence de ces livres sacrés, qui renversa des barrières bien autrement puissantes, réfutera tous leurs sophismes, déjouera toutes leurs entreprises sans violence ni sans troubles, démolira lentement et pièce à pièce le vieil édifice, l'ébranlera dans sa base, le livrera à sa faiblesse, et infailliblement le temps arrivera où on ira le chercher dans les traditions et les vieux livres; car il aura disparu de dessus la surface de la terre. Que si l'Évangile, au contraire, est appelé au secours de ces croyances long-temps menacées, non dans leurs raisonnemens, mais dans leur existence

même; de ces croyances qui jouissent tout nouvellement du repos et de la liberté; qui, silencieuses dans leur marche et calmes dans leurs conquêtes, s'adressent au cœur de l'homme, y font pénétrer des leçons de vertu, de sagesse et d'immortalité; qui attendent en paix leur triomphe de ces principes éternels qui gouvernent le monde moral; de ces croyances, enfin, pour lesquelles tant de grands hommes ont écrit, ont vécu, ont souffert : surtout si les livres saints étaient appelés au secours de cette religion, dont les malheurs ne pourront jamais être assez pleurés, de cette religion, qui, instituée par le Ciel pour donner à l'Europe de si belles leçons, après le long sommeil du moyen âge, ne s'est jamais montrée indigne de ce noble ministère; alors, les disciples, la foule des amis non déclarés de cette croyance, peuvent se dispenser de la protéger, et même de travailler à l'étendre; ils peuvent s'en reposer sur l'influence de l'Évangile, sur les progrès du temps, sur l'action lente, mais nécessaire, mais irrésistible, de ces principes qui brillent dans tous les cœurs et qu'on n'y éteindra pas. Ils peuvent être certains que le genre humain se rapprochera d'une religion raisonnable et libre, parce qu'il est écrit dans les décrets de Dieu comme dans le cœur de ses créatures, que, même après de longs écarts, les hommes finissent toujours par revenir à la justice et par se rallier à la liberté. La puissance des rois peut être abaissée, et l'histoire est remplie de leurs infortunes. La force des armées peut s'évanouir comme un souffle. Les efforts du patriotisme peuvent rester stériles, faute de

moyens ou de vertus. Les ouvrages des arts, et même les productions de la philosophie et de la sagesse, peuvent être perdus pour la postérité. Mais ce qui ne saurait périr tant que notre planète sera encore habitée, ce sont les lois du monde moral, immuables comme celles qui font lever le soleil; ces lois, hors desquelles l'homme est dans un état forcé, et dans le cercle desquelles toutes les tendances possibles le feront infailliblement rentrer un jour. Que peuvent alors les persécutions? Où aboutissent les violences? La raison aura toujours raison. La vérité sera toujours vraie. Disperser des sociétés, troubler des familles, et même fermer des temples, c'est toujours se donner de l'odieux en pure perte; car le monde est assez vaste pour fournir place à tous ceux qui sont résolus de penser à leur manière. Punissez les hommes à cause de leurs opinions, et vous les y attachez plus fortement. Admirable résistance du cœur humain; il se roidit contre les coups du fanatisme; et jamais la raison ne se montre plus fière et plus intraitable, que lorsqu'on essaie si vainement de l'étouffer. A-t-on vu les protestans de France, dans ces jours de deuil et de sang, où ils étaient horriblement tourmentés par l'intolérance, abandonner leur religion? Lorsqu'on renversait les pierres du vaste temple de la ville, lorsqu'on arrachait le chaume du modeste oratoire, l'ornement du hameau, que faisaient-ils tous ces chrétiens exilés de leurs églises? allaient-ils se faire payer le vil salaire de l'apostasie? Ils allaient célébrer leur culte dans l'épaisseur des bois et dans le creux des vallées. Bien loin

d'imiter tous ces courtisans qui ont résigné leur foi pour grossir la suite du maître dans les galeries de Versailles, les braves paysans des Cévennes n'ont jamais été si protestans que dans les jours de la persécution. La retraite la plus sauvage s'embellissait à leurs yeux, s'ils pouvaient y trouver leurs ministres, comme eux persécutés, et comme eux inébranlables, avec leur simple religion et le Dieu qu'avaient servi leurs pères: et le malheur des temps où ils la pratiquaient, l'aspect des déserts où ils venaient la célébrer, la leur rendaient, cette religion, plus auguste et plus chère. Oui, la vérité est immortelle. Qu'on renverse les édifices qui lui sont consacrés, elle revient au milieu de leurs débris. Qu'on traîne au supplice ceux qui ne veulent obéir qu'à leur conscience, l'inflexible vérité vient s'asseoir sur les tombeaux de ceux qui sont morts pour la défendre.

CHAPITRE XV.

QUELLE EST LA SITUATION DE NOTRE SOCIÉTÉ ACTUELLE.

Essayons maintenant de déterminer, non point la philosophie spéciale qui règne en France, mais l'idée dominante qui gouverne à la fois et la religion et la métaphysique de notre temps.

Je n'ai pas l'intention d'indiquer successivement les

principes qui ont servi de base aux opinions religieuses chez tous les peuples. Ce serait un grand ouvrage que d'exposer l'influence qu'elles ont exercée sur l'homme, et en même temps, les modifications qu'il leur a fait subir, d'après sa position, son caractère, ses goûts et ses mœurs; mais en nous bornant à choisir dans ce vaste cadre les traits qui nous intéressent spécialement, essayons de découvrir où en est la France à cet égard, et quelle est sa situation générale, quant à ses opinions de philosophie religieuse. Il est impossible de nier que les nations ne soient arrivées maintenant à une époque décisive de leur histoire; c'est un point, et le seul peut-être, sur lequel tous les partis soient bien d'accord. La tournure des esprits présente ce caractère constant: c'est qu'aujourd'hui les hommes veulent appliquer les théories, après avoir passé surtout le dernier siècle à les établir. Ils ont assez raisonné; ils veulent conclure. Ils ont consumé un temps immense à débattre toutes les opinions; ils sont parvenus à s'entendre sur tous les points importans; enfin il y a inondation de lumières, et ils veulent s'en servir pour marcher droit.

Aussitôt que la nuit du moyen âge se fut dissipée, les produits de la littérature et des arts occupèrent exclusivement l'Europe. Ce fut un malheur; car si le vrai de l'imagination charme le cœur de l'homme, c'est le vrai de la philosophie qui lui montre ses devoirs et le prix de ses vertus. En un mot, on dirait que les nations modernes, comme les peuples anciens, ont eu du génie avant d'avoir de la raison. Mais à la fin du moyen

âge, il fallut presque tout recommencer sur de nouveaux frais, et les arts se montrèrent à la tête du mouvement de l'esprit humain. L'imagination des hommes, si long-temps obscurcie, s'est élancée subitement presque jusqu'aux limites de son règne. Tout à coup elle a jeté le plus vif éclat, et bientôt après son flambeau s'est presque éteint. Leur raison éprouva des phases toutes contraires. Elle ne s'est pas avancée bien rapidement; mais ses progrès furent bien plus assurés et plus fermes; nous pouvons être certains qu'elle ne doit pas reculer, et alors nous ne regretterons pas qu'elle ait paru si tard. L'influence qu'elle exerce sur le temps actuel est admirable. Aujourd'hui, il ne peut exister de systèmes, ni dans les sciences morales, ni dans les sciences physiques. On les rejette dès qu'ils sont présentés. Dans la philosophie rationnelle surtout, cette belle partie de nos connaissances, les choses se sont beaucoup simplifiées. Il faut que la métaphysique se fasse comprendre, parce que les hommes de nos jours, à qui elle s'adresse, ne se paient ni de mots, ni de subtilités; entre leurs mains, les traditions de l'école se sont heureusement perdues. Non que maintenant on ait la folie de négliger les leçons des temps anciens; très-loin de là; on étudie l'histoire; on pèse les mérites des produits d'une philosophie passée; on recherche avidement les traces de tolérance et de liberté que des grands hommes y ont laissées malgré leur siècle; et on sait faire, à qui de droit, la part du fanatisme et de l'esprit d'exclusion dont elle abonde. Aussi les sciences morales ont-elles pris une nouvelle

direction; les édifices habités naguère par la ténébreuse scolastique sont ouverts aujourd'hui aux leçons de la sagesse et d'une tolérante raison. On a renouvelé l'air de la Sorbonne.

Parmi nous les arts ont également changé de face. Brisant la glace de l'usage et de l'étiquette, un nouveau système de peinture est allé puiser dans l'antiquité ses inspirations et ses modèles. Ressemble-t-il en rien à ce dont le génie des arts s'était contenté en France? Qu'on veuille bien comparer les froides allégories qui décorent Versailles, avec les ouvrages de notre école moderne, et on découvrira à l'instant la différence des régimes qui les ont produits: on verra que les artistes qui ont fondé notre nouvelle école, remettant les arts à leur place, qui est d'instruire les hommes en touchant leur cœur et de lier d'une manière indissoluble le beau et le juste, doivent toute leur gloire aux leçons que donnèrent leurs pinceaux tant qu'ils ne devinrent point serviles. S'ils refusent encore de couvrir d'un voile les formes des héros de la Grèce, dont ils nous retracent l'histoire, c'est qu'ils savent bien que leurs ouvrages ne seront point livrés à la critique des courtisans, ni aux sarcasmes d'une cour licencieuse, mais seront jugés par des règles nouvelles et une race d'hommes libres.

Cette ardeur pour le vrai et le positif, qui consume tous les esprits, bien qu'elle ait dirigé avec un brillant succès les progrès des sciences, n'a pas eu une heureuse influence sur le développement du génie poétique. Si c'est un reproche nous l'acceptons volontiers.

Je dirai même que c'est parce que l'on raisonne trop nettement aujourd'hui, qu'on ne peut produire aucune de ces conceptions originales de l'imagination, auxquelles l'art de faire des vers est entièrement subordonné. D'ailleurs la vraie poésie doit avoir un caractère national; et où sont les parties de notre histoire faites pour inspirer une imagination créatrice? En général l'histoire moderne n'est pas poétique, surtout celle de la France, où le peuple ne se montre presque pas. Dans le siècle brillant de notre littérature, la nation ne donnait signe de vie que lorsqu'il fallait payer ou se battre. Quelques beaux esprits suivant la cour étaient les gardiens officiels du bon goût, et l'air des cours est funeste au génie; aussi les ouvrages les plus remarquables que notre littérature possède, furent composés pendant la disgrace de leurs auteurs. Presque tous les hommes qui ont écrit à l'ombre du pouvoir ont été gênés de sa protection. On a beau faire, la nature humaine ne s'avilit pas volontiers, et c'est elle qui interdit de cumuler les qualités de poète et de courtisan.

Dans l'état de la philosophie religieuse nous pourrons mieux reconnaître encore les traces que l'esprit de notre temps a laissées. Par quel phénomène est-on parvenu à s'entendre si parfaitement sur tant de points si vivement et si longuement débattus? Dans une arène naguère si agitée, règne le silence et la paix. Quelle magie a glacé la langue de nos sophistes? La théologie scolastique a-t-elle eu le sort de la chevalerie? est-ce le ridicule qui en a fait justice? Comment la science

morale a-t-elle pris cet aspect sévère? par la marche naturelle de l'esprit humain. Et comment ne pas croire à notre tendance vers la perfection, quand on observe où nous en étions vers la fin du moyen âge, et où nous en sommes aujourd'hui? Qu'on me cite en effet une seule école, une seule secte dominante? La philosophie semble n'exister nulle part; mais ses vrais principes règnent dans tous les cœurs. Après la renaissance des lettres, le premier mouvement des hommes fut un mouvement de surprise; ils s'étonnèrent de tout ce qu'ils avaient devant les yeux; et cependant leur génie captif soupirait après la liberté. Le seul point dont ils fussent bien certains, c'est que leurs religions et leurs prêtres s'opposaient à ce mouvement. Chose bien digne de remarque! le culte d'une grande partie de l'Europe défendait les lumières, et ses ministres, entraînés par le torrent, ont contribué à les rallumer; il commandait l'intolérance, et les peuples ont désobéi. Les progrès ont été tellement rapides, sous une foule de rapports, qu'un écrivain qui conteste de nos jours le principe de la tolérance universelle, par exemple, fait une grande sensation, et, en reculant d'un siècle, nous trouvons qu'un homme qui avait alors la hardiesse de le proclamer, était remarqué comme un prodige. Nous devons ces heureux changemens à une réunion de causes assez délicates. Une des plus évidentes, c'est l'influence d'une foule de génies supérieurs, qui ont éclairé presque tout le cours du dix-huitième siècle. On est arrivé à être d'accord sur tous les points importans. Systèmes religieux compatibles avec la li-

berté et l'indépendance nationale, avec les principes de la tolérance et les devoirs des citoyens, avec ces sentimens innés de justice sans lesquels rien ne peut durer; cultes également protégés; prêtres se renfermant dans le spirituel de leurs charges : ce sont aujourd'hui des conditions sur la nécessité desquelles il n'est plus permis de discuter. Quelques grands hommes, qui semblent envoyés du ciel pour instruire la terre, ont proclamé une foule de vérités auxquelles le public avait librement accès. Leurs maximes ont été recueillies et appliquées. Le moment est venu enfin où les peuples modernes ont fait sortir les principes des livres et des traités, comme autrefois la Grèce les fit sortir des lycées et des académies pour animer ses citoyens. Si les anciens peuples divinisaient toutes les passions et semblaient dresser des autels souvent au crime comme à la vertu, combien de fois ne les vit-on pas laisser au fond du sanctuaire les statues de marbre et de bronze, et s'emparer des sentimens dont elles étaient l'image; combien de fois ne les vit-on pas, dans des momens de péril, oublier dans leurs systèmes de théologie la partie matérielle ou poétique, pour ne prendre que la partie morale, cette vertu adorée sous tant de noms différens, mais qui produit des effets identiques partout où elle est invoquée? On dirait que l'homme a devant lui un chemin tracé où il s'engage dans tous les temps. Les nations modernes ont suivi la même marche. Elles se sont élevées au-dessus des pratiques et des cérémonies; elles ont brisé le joug de l'habitude et de ces coutumes qu'une longue véné-

tion consacrait. Elles n'ont pas reçu les antiques traditions sans les examiner; elles n'ont redouté aucun travail, ni aucun effort; elles ont appris que la vérité dédommage des sacrifices qu'on fait pour elle, et il n'est pas de malheurs qu'elles n'aient bravés pour l'atteindre.

Enfin, l'on n'a rien conservé de la vieille philosophie; les noms, les sectes ont disparu; mais on est tout disposé à croire ce qui est vrai; on est tout prêt à recevoir ce qui est juste. Les hommes de notre temps sont impatiens de se fixer; ils voudraient croire: ils appellent de tous leurs vœux une religion éclairée, raisonnable et libre; la terre est toute préparée pour qu'elle y prenne racine et s'y élève. En France, on a essayé de tout; d'un fanatisme cruel, d'une élégante incrédulité, d'un farouche athéisme, et, de toutes parts, on en revient au besoin général et profond d'une doctrine simple et pure, qui puisse garantir tous les droits et consacrer tous les devoirs. De tous côtés on se demande, où peut se trouver cette doctrine, ce système consolant? Qu'on le montre une fois, et il suffira de lui seul pour le recommander. Il ne sera pas nécessaire d'appuyer sa réception; on l'acceptera comme un besoin; on l'implore comme une grace. Que d'espérances il doit réaliser! que d'erreurs et de doutes il va détruire! C'est à lui à rétablir le calme dans des esprits agités par tant de secousses, occupés tour à tour par les opinions les plus incertaines, troublés par les objections les plus désespérantes; c'est à lui de réfuter cette demi-philosophie qui excite l'esprit loin de le contenter,

et l'entraîne dans les voies les plus obscures, sans secours, sans consolations et sans guide; c'est lui qui dressera nos autels domestiques, qui mettra la religion dans nos mœurs, dans nos lois, dans notre littérature, dans nos pensées. Quel est le grand homme qui doit appuyer de son éloquence ce système nouveau? Où est le sage qui jettera sur lui tout l'éclat de ses vertus? Verrons-nous un philosophe parcourir la terre, pour le répandre parmi les hommes, et, ainsi que Platon, visiter une foule de contrées pour apprendre et pour enseigner la sagesse? Ce ne serait pas la première fois que des peuples, qui se croyaient les plus éclairés de la terre, auraient reçu des leçons nouvelles. Au milieu de l'élégante Athènes, encore dans les jours de sa splendeur, un modeste apôtre de l'Évangile étonna l'aréopage de sa simple éloquence, et vint annoncer à la Grèce, qui avait eu de si grands maîtres et de si grandes écoles, une morale ignorée et un *Dieu inconnu*.

CHAPITRE XVI.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE NOTRE PHILOSOPHIE.

Après avoir essayé de déterminer les besoins des esprits de notre époque, voyons si dans la philosophie

dont nous avons hérité, il y a de quoi satisfaire leurs vœux. La position, suivant nous, fâcheuse, où se trouvent populairement les esprits, vient de ce que le dégoût de la métaphysique, et la haine de la théocratie romaine, a indisposé les hommes contre tous les principes qui peuvent mener à l'abstrait absolu, ou à une adoration quelconque. Sous ce point de vue, la philosophie de la dernière moitié du dix-huitième siècle, a causé de très-grands biens, et a produit de très-grands maux.

Il est bien remarquable que plusieurs philosophes aient ébranlé toute certitude dans leurs théories, à force de vouloir suivre la plus rigoureuse méthode de procéder. Sans paraître eux-mêmes soupçonner les dangers de leur marche, ils se jetaient tête baissée dans les ténèbres où Hume le sceptique abandonne tous ceux qui le prennent pour guide. Ces philosophes, cependant, refusaient de porter jusqu'à la dernière extrémité les conséquences de leurs idées systématiques. Sous ce rapport, leurs travaux les plus curieux sont leurs recherches sur la loi morale, dont l'examen forme, sans contredit, l'une des parties les plus positives et les plus intéressantes de la science. Contraints par les faits et en dépit d'eux-mêmes d'admettre un sentiment primitif de bien et de mal, ils arrivaient par un chemin tout différent à se rencontrer avec les moralistes écossais, et finissaient par admettre les conclusions de Wollaston, de Ferguson, de Price, et surtout de Samuel Clarke, qui a si nettement déterminé les bases de la morale. Condillac porta la philosophie lockienne à

cette extrémité que Newton semblait craindre. Le point le plus dangereux de ses principes, c'est qu'il faisait découler le sens moral, qu'il prenait d'ailleurs comme un fait, uniquement de la certitude de l'existence d'un être infini. Et dans le temps où il écrivait, l'empire de la religion était fortement ébranlé; plus que jamais il était important d'insister sur ce principe, que *l'idée de justice* est beaucoup fortifiée par *l'idée de Dieu*, mais qu'elle résulte de la nature même de l'homme. Au surplus, Condillac rendit de grands services à la science pratique, en faisant voir l'absurdité inouïe des idées du grand Descartes sur la constitution des animaux, idées que Buffon reproduisit et embrouilla davantage. Il est curieux de mettre en regard les opinions d'Helvétius et de D'Holbach, entre lesquels nulle comparaison ne peut être établie quant au fond, mais seulement sous le point de vue que tous deux ne donnaient pour base à la morale que *l'intérêt de l'individu*. L'auteur du livre *De l'Esprit*, établissait le sens moral sur l'idée de l'utile, et il fallait qu'il prît ce parti pour mettre son système moral d'accord avec sa théorie générale et ses vues de gouvernement. D'Holbach prenait aussi le sens moral comme un résultat d'observations extérieures ayant pour but l'intérêt de l'individu, et il l'admettait pour pouvoir mieux attaquer le sentiment religieux qu'il voulait détruire, et qu'il fallait bien remplacer par quelque chose : d'ailleurs tous deux disaient également, comme les métaphysiciens de nos jours, que *penser*, *connaître*, *réfléchir*, c'est sentir et toujours *sentir*; chose bien digne de remarque, en ce qu'elle dé-

montre combien les meilleurs esprits se laissent aveugler. Jamais homme ne fut plus profondément moral, plus ami de la liberté qu'Helvétius, et cependant de sa théorie on peut faire découler tous les genres du machiavélisme. C'est avec elle surtout qu'on peut fabriquer de ces systèmes serviles à l'usage des tyrans contre les esclaves, tellement qu'il est permis de dire de ce philosophe qu'il a passé sa vie à pratiquer la vertu et à prêcher l'égoïsme. D'Holbach fut plus conséquent; il voulait à tout prix immoler le système théologique alors exclusif en France, et il prit le parti de l'ensevelir sous les débris de tout sentiment religieux et même de toute raison philosophique. C'était mettre le feu au château pour détruire la chapelle. Au surplus, sa théorie, non plus que celle de l'élégant et aimable d'Argens, de la Metterie, et de Maupertuis, n'exerça pas une grande influence sur la nation. Mais il n'en fut pas ainsi des écrits de Diderot et de son illustre collaborateur, d'Alembert. S'il est facile de connaître que les systèmes précédens sont restreints et incomplets, si des conséquences funestes peuvent s'en déduire; certainement, contre l'intention de leurs auteurs, telle ne sera plus l'impression que produira l'examen calme et impartial des théories des fondateurs de l'Encyclopédie. Incontestablement les recherches de d'Alembert apprirent aux esprits si désireux de savoir, à ne point sortir des véritables limites de la philosophie. C'est à lui surtout que nous devons que la science ne s'est point perdue dans un idéalisme sans bornes; état désolant, puisque tout devient vague et mal prononcé, et qu'il

est impossible, tant qu'on y reste, d'avoir nettement ou raison ou tort. Cet homme extraordinaire, l'un des plus illustres que la France ait produits, lui, dont la haute intelligence embrassait tous les genres et fut supérieure dans tous, avait trop de génie pour ne pas apercevoir les fondemens de toute métaphysique et la base de toute morale. Qui ne serait étonné de la profondeur, de la clarté, et en même temps de la modestie de ses vues ? Son style a quelque chose de pur et de majestueux qui plaît à l'esprit et qui subjugue. En le lisant, on comprend cette belle allégorie des anciens, qui, joignant l'idée de la force à l'idée du vrai philosophique, couvraient d'une armure de fer la déesse de la sagesse. La manière de d'Alembert a quelque chose d'antique, et on remarquerait ce caractère bien plus vivement, s'il avait vécu dans des siècles reculés, et si le temps avait donné à ses écrits cette teinte de vétusté qu'il jette sur les ouvrages qu'il ne détruit pas. Il posa les vrais principes de la morale, et loin de lui faire un reproche d'avoir trop restreint le domaine de la science, n'oublions pas qu'en métaphysique presque toujours on gagne en clarté ce qu'on perd en étendue. Nul philosophe n'a été plus calomnié que Diderot, et cependant jamais homme n'a défendu la morale philosophique avec plus de force et d'élégance. (*Essai sur le mérite.*) Cela peut servir à nous montrer combien nous devons nous tenir en garde contre les calomnies obligées de certaines gens. Diderot admet dans toute son étendue le salutaire et éternel principe de la loi morale. Rien de plus élevé, de plus pur, de plus moral

que ses idées sur le devoir, sur l'équité primitive, sur l'éducation. Ce fut peut-être lui, qui, de tous les philosophes, sut le plus délicatement analyser les devoirs et dévoiler aux hommes l'action de ces sentimens de justice qui se manifestent toujours à l'aspect du mal. Cette analyse devient évidente quand elle est confirmée par tout ce que le lecteur éprouve, et c'est elle qui donne un charme inexprimable aux ouvrages de ce genre. Pourquoi donc un homme aussi distingué et aussi ami de la vertu a-t-il été si étrangement calomnié? C'est que dans son immodéré désir de renverser un système essentiellement intolérant alors, il s'est laissé entraîner trop loin, a prêté le flanc à des attaques, et par ses mordantes diatribes est devenu l'épouvantail des petits esprits. Sans doute, rien ne peut excuser quelques écrits de sa jeunesse, mais une foule de gens parlent de Diderot en frémissant; et, s'ils avaient assez de résolution pour ouvrir ses ouvrages sérieux, ils seraient étonnés d'y trouver les pensées d'un estimable et vertueux philosophe. Il me paraît hors de doute que ses idées ainsi que celles de d'Alembert, sont bien moins dangereuses que le Condillacisme. Enfin il serait facile de voir, si on se donnait la peine d'analyser les idées des philosophes sur la morale, et de consulter l'histoire, que si l'on n'admet pas que la morale est primitive et instinctive dans l'ame humaine, non-seulement on prive les devoirs et la liberté de toute base, mais encore on est à chaque pas complètement contredit par les faits. Cette vérité est vieille, Socrate et Platon l'ont proclamée. Serait-ce à cause de son

âge que les philosophes du dernier siècle l'ont rejetée? Sans doute il faut examiner scrupuleusement le legs énorme que les siècles nous transmettent. Mettons de l'exactitude et même de la minutie dans le triage. Séparons avec soin les principes éternellement purs et salutaires, des préjugés honteux et serviles; famille monstrueuse qui a tant pullulé. Mais ne répudions pas, à cause de leur vieillesse, des principes qui ne sauraient vieillir; et soyons bien persuadés qu'en fait de préceptes de morale, de liberté, de droit, il n'y a rien de nouveau sous le ciel. Lorsqu'on envisage d'un même coup d'œil les principaux systèmes de philosophie et qu'on s'applique à comparer les écrits du même genre composés à des époques très-distantes, on est frappé du grand nombre d'idées identiques qui traînent dans les livres depuis 2000 ans. Dans les temps modernes, comme dans les temps anciens, les auteurs même les plus originaux ont répété ce qu'avaient dit leurs devanciers. Quelle analogie entre les idées sur l'éducation de Locke, de Rousseau, de Basedow, et de Buffon! Voltaire a reproduit en cent endroits les principes de Locke, et de Sydney sur la tolérance; et tous les philosophes ont répété les argumens de Berkeley contre l'athéisme. Montesquieu s'est évidemment beaucoup servi de Jean Bodin. Pascal et Rousseau étaient nourris de la lecture de la Boétie, de Charron, de Montaigne, que le premier a même copié. Les réflexions si éloquentes de l'auteur de l'Émile sur le mal moral, semblent n'être que la traduction du fameux passage de Claudien (*In Ruf.* lib. I.) et d'un magnifique

chœur de Sénèque. (*Hyp.* act. III.) En général, les penseurs vraiment originaux sont beaucoup plus rares qu'on ne pense généralement. Il faut parcourir bien des livres avant de rencontrer une pensée absolument nouvelle. Il est fort heureux même qu'il en soit ainsi. Les principes de la morale, du droit, de la liberté, de l'égalité sont en très-petit nombre, et ceux mêmes qui les violent ne peuvent jamais être admis à dire qu'ils ne les connaissent pas.

Je ne ferai point suivre ces réflexions générales, des conséquences qui en découlent naturellement. Ce qui peut s'en déduire s'offre de soi-même. Cependant, répétons encore une fois, que puisque la pente bien décidée des esprits les entraîne aujourd'hui à l'examen de tous leurs intérêts, nous ne devons aucunement nous inquiéter des suites de ce mouvement. Tant qu'on n'aura pas détruit jusqu'à la dernière presse à imprimer, on ne pourra ni tromper, ni endormir l'esprit humain. La lecture est maintenant un besoin plutôt qu'un goût; l'habitude de raisonner en est la conséquence; les principes de la raison sur lesquels cet examen doit s'appuyer, sont parfaitement clairs, et aussi très-généralement connus. C'est là le trait le plus heureux de notre temps, et celui qui donne le plus à espérer. Mais pour les personnes qui ne s'obstinent pas à voir les choses plus brillantes qu'elles ne le sont en effet, n'y a-t-il absolument rien dans l'esprit général de notre siècle qui puisse motiver quelque inquiétude? Sans doute, l'esprit humain ne s'est jamais élancé plus rapidement qu'aujourd'hui dans la carrière

où son activité l'entraîne; mais que pourrait-il produire de durable et de beau, s'il manquait quelque chose d'essentiel aux opinions qui doivent diriger sa course; quelque chose dont l'absence tarirait la source des grandes pensées, paralyserait toutes les forces intellectuelles, et viendrait envelopper comme d'un voile funèbre tout le fruit de nos efforts, de nos travaux et de notre patriotisme?

Le caractère essentiel de notre temps, c'est qu'aujourd'hui le goût des démonstrations est devenu général. Mais malheureusement, à force de trouver le matériel positif dans les sciences, on l'a cherché là, où par sa nature même il ne saurait exister. On voudrait avoir dans des genres absolument opposés, des preuves expérimentales. On se fâche de ne pouvoir tout peser et tout mesurer. Et comme la connaissance de l'ame humaine, tout ce qu'il nous est permis de découvrir de son essence, de ses lois, de ses procédés, de son action enfin, échappe complètement à ces moyens matériels, il en résulte qu'on relègue ces recherches parmi les connaissances inférieures, et qu'on dédaigne l'étude de faits admirables, sur lesquels reposent à la fois nos droits et nos destinées. Quel inconcevable aveuglement! nous touchons à la fin de la carrière; nous avons avancé à travers mille obstacles; nous avons hérité de l'exemple d'une foule de grands hommes, et c'est alors que nous abandonnons les plus belles idées que leurs travaux nous aient transmises. Au milieu de la lumière nouvelle qui l'entoure, pourquoi faut-il que l'homme semble rechercher la nuit?

pourquoi refuse-t-il de reconnaître la distance infinie qui sépare la pensée et la matière? et son génie, qui tend à se confondre avec elle, est-il fatigué de l'empire qu'il exerce sur le monde, et de son rang dans l'échelle des êtres?

Afin de se rendre compte de cette situation singulière, il faut remarquer que la génération actuelle, traînant encore après soi quelques débris des liens qu'elle vient de rompre, et craignant sans cesse de voir renaître les entraves qui ont si long-temps arrêté l'esprit humain, veut épuiser et résoudre toutes les questions. En métaphysique, en morale, en religion, en politique, partout elle veut approfondir. Malheur aux opinions qu'un sévère examen ne confirme pas; elles sont abandonnées sans retour. Ce fait est très-simple et s'explique facilement. Il est le résultat nécessaire de la marche progressive de l'esprit humain. Aujourd'hui les hommes sont remplis d'enthousiasme pour une foule de principes qui sont loin d'être nouveaux, mais qui avaient été toujours soustraits à leur examen, et ils exigent de la philosophie qu'elle établisse et confirme avec la dernière rigueur les sentimens dont leur ame est pénétrée. Le moindre nuage les effraie. Ils veulent à tout prix rendre la théorie de l'esprit humain élémentaire et facile. Comme les études de métaphysique ont obtenu de grands honneurs et des priviléges exclusifs dans des siècles qu'on tremble de voir reparaître, on confond sans cesse la philosophie rationnelle dont tant de grands hommes ont fait leur étude et ont pris pour règle de leur conduite, avec la

vaine et stérile science des écoles. Que d'esprits de notre temps ne peuvent entendre parler de métaphysique, parce qu'ils lui reprochent une obscurité qui naît du faux jour sous lequel on l'envisage ! Un grand nombre, errant de système en système, invoquent le repos à tout prix; d'autres ne veulent croire à rien, parce qu'ils ne peuvent comprendre tout; ils sacrifient ce qu'ils savent, parce que leur science n'est pas universelle; ils se conduisent comme ce philosophe qui se jeta dans la mer, de chagrin de ne pouvoir en expliquer tous les mouvemens. Tant qu'une théologie armée pouvait imposer ses systèmes et assigner toute philosophie devant elle, on conçoit les sceptiques ainsi que ceux qui se trouvaient fort aise de ne croire à rien. Mais aujourd'hui, la pensée étant libre, la retraite n'est plus pardonnable, et, comme les citoyens d'une ancienne république grecque, les hommes pensans sont tenus à prendre un parti.

Cet esprit sévère de démonstration qui règne généralement, n'a pas été improvisé d'hier. Il est facile d'en assigner la source, et surtout de l'apercevoir se dessinant dans presque tous les ouvrages qui ont paru depuis cent ans. A part quelques grandes exceptions (car le génie en est toujours une), on chercherait en vain un goût analogue dans les temps antérieurs au dix-huitième siècle. Avant cette époque, dans les discussions auxquelles on s'était livré, les questions positives s'évanouissaient dans l'appareil des débats, où elles étaient étouffées sous le poids des controverses. Cependant les sujets religieux, dont on s'était si fort

occupé en France au seizième siècle, n'auraient pas tardé à engager le combat sur les principes même où elles aboutissent, si les rois, affermissant leur autorité de la diminution de pouvoir de l'aristocratie, n'eussent réussi à comprimer une foule de philosophes réformateurs, qui avaient assez de génie pour trouver la vérité, et assez de courage pour la défendre. En France, le règne de Louis XIV vint consolider cet ouvrage pour quelque temps. Les grands hommes qui font la gloire de cette époque s'attachèrent surtout à fixer l'harmonie et la pureté du style. En général, dans leurs ouvrages, le fond des pensées fut sacrifié à la forme. Le français de Montaigne, dépouillé de ses tournures naïves et de ses expressions populaires, devenu pour ainsi dire le dialecte poli de la cour plutôt que la langue de la nation, sembla perdre, avec la force et l'énergie de ses formes, le droit de dire les vérités sans ménagement et sans flatterie. Mais tout ceci ne pouvait durer toujours. Au commencement du dix-huitième siècle, Louis XIV recueillit de son pouvoir absolu les fruits les plus amers. Les hommes sont tellement faits, que ce qu'ils pardonnent le plus difficilement à leurs maîtres, c'est des impertinences, et celui qui avait dit sérieusement, *l'État, c'est moi*, mourut seul, et ses restes furent insultés. Comment n'aurait-il pas été le précurseur de grands changemens, le spectacle de la fin d'un prince, qui, après avoir changé en muets courtisans tous les chefs de la féodalité, après avoir forcé le clergé et la noblesse à venir se reconnaître sur le théâtre de Versailles, finit sa carrière par

immoler la France aux traitans, aux femmes et aux prêtres, et effaça lui-même de ses mains débiles le vernis de grandeur, qui tant bien que mal avait servi à déguiser une tyrannie pure et simple. Pendant ce temps-là, la liberté d'examen bannie de toutes les grandes questions, était allée jeter son feu dans les querelles du jansénisme. Le moment approchait où elle pourrait s'exercer sur des sujets plus dignes de l'occuper. Les scandales, et plus encore l'indifférence du régent, favorisaient le goût des choses sérieuses chez un peuple accoutumé à la lecture, et qui commençait déjà à être bien plus avancé que ses institutions. La machine du gouvernement ne marchait plus qu'en vertu de la vitesse acquise; et tandis que des esprits superficiels avaient la simplicité de croire inébranlables des systèmes de politique rouillés, les philosophes commencèrent à prévoir des événemens qui se tramaient de temps immémorial, et qui étaient la suite nécessaire du développement des sociétés modernes.

Ce fut alors que les philosophes, cédant au goût de leur temps, se laissèrent entraîner à l'espoir de répandre une lumière sans ombre sur une foule de sujets, que pendant très-long-temps il avait été défendu d'aborder. D'un autre côté, les hommes étaient devenus plus exigeans. On était dégoûté du latin des écoles (1), et les métaphysiciens ne purent espérer d'être

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici combien il est heureux pour les progrès des lumières, que le bon goût ait aboli cette pédante habitude de tout écrire en latin. Sans parler des avantages immenses qui en sont résultés pour la propagation des

lus qu'autant qu'ils écriraient bien. Pascal, et surtout Bayle, avaient accoutumé les Français aux charmes du langage, même en métaphysique, et le style fut un des élémens de leur célébrité. Descartes n'avait pas pris cette précaution, et ce ne fut pas une des moindres causes de la décadence de sa philosophie. Des difficultés réelles hérissaient l'abord des doctrines de Leibnitz et de son école, et pour plus d'une raison, on ne se sentait pas le courage de les examiner de trop près. Ainsi, les philosophes qui ont signalé cette époque si instructive de notre histoire, n'avaient de précédens qu'ils voulussent accepter, que les idées de Locke, dont la grande simplicité avait quelque chose de bien plus séduisant que la sécheresse toute scolastique de Gassendi et le mysticisme de Mallebranche. Partant de ce point, les écrivains du dix-septième siècle n'eurent plus qu'un seul désir; celui d'introduire l'exactitude et une rigoureuse analyse dans toutes les branches de la philosophie. Ils firent illusion à leurs nombreux lecteurs après avoir été séduits eux-mêmes. Ils eurent l'espoir de fonder toute la philosophie ra-

sciences, pour la connaissance de la philosophie, pour le perfectionnement de la littérature nationale, je dirai seulement que ce mauvais latin était un reste de l'ancienne conquête de l'Occident par les Romains; que, sous ce rapport, rien n'est changé depuis Tacite, et qu'en adoptant l'usage de leurs langues propres, les peuples ont détruit la marque la plus ancienne et la plus invétérée de leur servitude. D'ailleurs, qu'on donne à un peuple la libre discussion de ses droits, qu'on dresse une tribune au milieu de lui, il faut alors qu'il parle sa langue et qu'il devienne éloquent, sous peine d'être esclave.

tionnelle sur l'expérience; ils attribuèrent toutes nos connaissances au monde extérieur; et, malheureusement, ils négligèrent de poser, sous formes d'axiomes, les qualités fondamentales et les facultés premières de l'esprit humain. Ils pensèrent que cela présenterait des difficultés, et ils trouvèrent moins pénible de les nier que de les vaincre. Dans leur crainte de se briser contre l'écueil, ils feignirent qu'il ne s'en trouvait aucun sur la route. Ils éludèrent le problème et crurent l'avoir résolu. Ils se laissèrent éblouir par la beauté des conséquences pratiques qui découlaient de leurs systèmes; et remarquons en passant que c'est un caractère bien remarquable et bien instructif de l'ame humaine, ce *pouvoir* qui l'oblige, en quelque sorte, à déduire de principes tout opposés, des conclusions uniformes quant à ce qui regarde les droits et les devoirs, la justice et la vertu. Du reste, il est bien singulier que ces philosophes n'aient pas vu, que pour avoir négligé, dès l'origine, d'asseoir leur philosophie sur des bases solides, ils seraient toujours exposés à s'avancer sur un terrain glissant et miné de toutes parts. En donnant une extension démesurée aux idées que Locke a développées dans un inconcevable chapitre de son immortel ouvrage (1), ils ne prévoyaient pas

(1) *Essai philos. concernant l'entendement humain*: liv. I. c. 2. Il paraît d'ailleurs que, même du vivant de l'illustre auteur, ces principes avaient excité quelque inquiétude. Newton lui en écrivit une lettre assez vive, en 1693, dont il lui fait des excuses ensuite: « *Ce serait pour moi une grande faveur de votre part*, dit Locke dans sa réponse, *si vous vouliez m'indiquer les endroits*

qu'ils seraient entraînés à des conséquences vraiment dangereuses, et contre lesquelles la connaissance des axiomes moraux de l'école écossaise serait un antidote impuissant.

Il est bien remarquable que cette nation, qui s'était contentée pendant trois siècles de l'obscure philosophie, dite d'Aristote, accommodée aux besoins de la théologie du jour, ait voulu pénétrer tous les mystères de la science, et même ait pris de l'humeur parce qu'elle ne pouvait épuiser la coupe d'un seul trait. On peut suivre la marche de l'esprit public dans les systèmes de Condillac, d'Helvétius, de d'Alembert et de ses successeurs jusqu'à Cabanis; on peut voir leur philosophie, avançant toujours par la méthode des sciences physiques et s'appliquant sans cesse à tout déduire de l'expérience, chercher en vain des points de ralliement dans l'incertitude des connaissances humaines, et renfermer en soi tous les germes du scepticisme et

qui ont donné lieu à cette censure, afin que m'expliquant plus clairement, j'évite d'être mal compris par les autres, ou involontairement d'apporter le moindre préjudice à la vérité ou à la vertu. » Plus tard, on fit dire à Locke ce qu'il n'avait jamais dit; et par un singulier hasard dans les phases de la philosophie, cet homme qu'on peut se représenter comme l'idée réalisée de la justice et de la morale, se trouva constitué le chef d'une école, qui n'établissant la morale que sur l'expérience et les connaissances acquises, livrait cette immuable faculté à toutes les vicissitudes du caractère et à tous les hasards de l'éducation. On fabriqua un système funeste avec les beaux matériaux qu'il avait fournis. Il me semble voir ces hommes grossiers qui construisent des maisons informes avec les marbres défigurés du Parthenon.

même d'une foule de théories dangereuses qui se développent aujourd'hui. Et pour ne citer qu'un seul exemple, comment le vertueux, le sage Helvétius ne vit-il pas qu'en asservissant tout au joug de l'*utile*, il posait des principes qui, entre des mains intéressées, pourraient dégénérer en un système de politique effroyable. Les encyclopédistes répandirent l'esprit général de la philosophie de leur temps sur le monument qu'ils eurent la gloire d'élever. Ce magnifique édifice était admirable dans ses détails, mais les bases de la vraie philosophie n'y avaient pas été posées, et on s'y égarait sans cesse. Enfin, il faut en convenir, l'esprit du temps, à force de tout éclaircir, avait ébranlé les bases de toute connaissance, lesquelles résident dans les lois primitives et essentielles de la pensée. L'influence d'un seul homme vint suspendre le cours du torrent. Son inépuisable sensibilité, sa brûlante éloquence, la nouveauté de ses paradoxes, ses fautes mêmes, qui le rapprochaient de ses lecteurs comme pour rendre à l'humanité ce génie planant au-dessus d'elle, tout contribua à lui donner prise sur son siècle, et tandis que d'autres s'appliquaient à rechercher péniblement l'origine des facultés et la source des devoirs, il s'appliquait à donner des leçons pratiques, à répandre l'horreur de l'inégalité et de l'oppression, et à rallumer, dans des cœurs flétris ou découragés, le saint enthousiasme de la vertu. Le service éminent qu'il rendit à la philosophie fut neutralisé presque complètement par l'influence d'un illustre rival, qui, par des canaux différens, répandit, avec plus d'esprit,

des connaissances plus superficielles, et par cela même plus accessibles et plus avidement goûtées. — Voilà quelques-uns des torts des philosophes français du dix-huitième siècle; ils tiennent tous à l'esprit du temps. Mais qui oserait dire les biens qu'ils ont produits? L'imagination la plus féconde peut-elle se représenter la somme de bonheur, de lumières, de liberté, de morale, que leurs théories ont réalisée dans le monde, et les immenses avantages qu'elles réservent à l'avenir? Jamais ils n'ont laissé passer une occasion de défendre la tolérance, l'égalité, et la raison. Ne prononçons leurs noms qu'avec respect. Il n'est pas étonnant qu'on réimprime aujourd'hui leurs ouvrages : leurs principes sont de tous les temps. Ces philosophes furent ce qu'ils devaient être. Ils remplirent admirablement le rôle qui leur avait été assigné. Leur manière toute brillante de grâces et d'esprit atteignit des abus invétérés, et renversa des vieilleries, dont une guerre plus sérieuse eût peut-être retardé la chute. Les lumières qu'ils répandirent persistent encore aujourd'hui que le sol est jonché des débris des institutions qui s'écroulèrent par leur influence. Après eux, nous n'avons plus à démolir, nous avons seulement à déblayer; et tout ce qui reste à faire, c'est de travailler sans relâche à substituer à leur philosophie incomplète des principes plus certains, parce qu'ils dériveront de la nature intime de la pensée, et plus utiles, parce qu'ils fourniront aux devoirs une base à jamais inébranlable.

CHAPITRE XVII.

DE L'INFLUENCE DU SPIRITUALISME.

Après avoir essayé de déterminer notre position philosophique, nous y avons reconnu des traces évidentes d'opinion matérialiste ou industrielle. Essayons de fixer maintenant l'influence spéciale de ces idées.

C'est un très-grand bienfait que des systèmes, essentiellement intolérans, aient été renversés par les philosophes français. Mais il est triste d'observer que les études qui ont pour but d'examiner et d'établir *l'immatérialité* de l'être pensant aient trouvé parmi eux de nombreux détracteurs. De plus, on a faussement prétendu que ce mépris était surtout propagé par ceux qui cultivent les sciences physiques, et dont la vie tout entière est consacrée à l'étude de la nature et de ses admirables lois. Alors des hommes légers et vains ont imité l'exemple de leurs maîtres. Des opinions négatives ont gagné des disciples, et le matérialisme s'est introduit. Remarquons d'abord l'inconséquence des esprits. Ils répètent sans cesse que nous vivons dans le temps le plus éclairé, et c'est alors qu'ils s'efforcent de répandre des opinions qui ont toujours distingué les temps d'oppression et de malheurs, des opinions

nées de l'égoïsme et de la corruption des mœurs, qui relâchent tous les liens sociaux, et qui ont été introduites en France surtout par l'immorale aristocratie de l'ancien régime. Pourquoi ces systèmes, appuis naturels de la tyrannie, reparaissent-ils, quand de toutes parts on réclame, on veut l'indépendance? Il faut le dire hautement, une telle philosophie compromet tous nos droits. Admettez une fois que la conscience et l'idée du bien *se forment par l'éducation*, et à l'instant la morale comme la liberté deviennent des choses accidentelles et vagues, le gouvernement se réduit à une affaire d'utilité ou d'intérêt, les principes dépendent du caprice du plus fort, et dans ce désordre général, les peuples subissant en masse les conséquences d'une philosophie également dangereuse pour l'homme et la société, sans règle pour leurs devoirs, sans garantie pour leurs droits, retombent dans la condition des troupeaux. Avec tout cela, sans doute, vous formerez de beaux courtisans; des seigneurs prêts à tourner à tous les vents de cour, et qui n'auront d'immuable que leur éternel dévouement pour ceux qui restent maîtres; mais, je le demande, comment avec de telles idées formerez-vous des patriotes aussi ardens à réclamer la liberté que disposés à tous les sacrifices pour la soutenir, des patriotes qui verront l'immortelle rester pure au milieu des désordres qui remplissent son histoire, et qui tiendront ferme quand tout semble s'avilir autour d'eux?

Il ne faut pas le cacher aujourd'hui; la méthode de démonstration universelle, admirable, et féconde tant

qu'on l'applique aux sciences physiques, n'a plus besoin d'être mise en usage d'une manière si rigoureuse et si didactique dans les théories de gouvernement, de religion, et de tout ce qui a rapport aux sentimens internes de l'ame humaine. Notre esprit a des lois primitives, antérieures à toute expérience et à toute éducation, des lois évidentes et irrésistibles dans leur action, qui se refroidissent au contraire quand on essaie de rechercher sèchement pourquoi elles nous font agir et comment elles nous déterminent. De ces recherches, il naît souvent des doutes qui influent sur notre conduite, à moins que notre sens moral soit tellement vif, qu'il ne redoute rien du vague de sa théorie. Mais fort peu d'hommes ont le caractère sublime de ce guerrier romain, qui, avant de se percer de son épée, s'écria : « *Vertu, tu n'es qu'un nom*, » et qui cependant eut le courage de mourir pour elle. Les conséquences purement intellectuelles du goût démonstratif pourraient bien n'être pas défavorables aux progrès de la philosophie rationnelle; mais est-il certain que les conséquences qui en résulteront pour la philosophie morale ne seront pas funestes? Si cette méthode rigoureuse tend à favoriser l'avancement de l'esprit humain, on éprouve le besoin de se rassurer contre d'autres influences. Est-il vrai qu'on peut déjà remarquer que les esprits sont ornés, et que les cœurs restent froids? Que nous importe d'entendre tous les jours raisonner les devoirs et faire la théorie des droits? Que nous importe que la morale prenne l'air d'une science exacte, si cette apparente exactitude n'a rien qui oblige à la

pratiquer? A force d'analyser les procédés intellectuels, à force de chercher dans les idées acquises par l'expérience la source de tout, qui sait si l'on ne privera pas la conscience de la force dont elle a besoin pour gouverner les passions? Sans doute, on peut étudier ses lois, mais à quelque conséquence qu'on arrive, il faut jurer de leur obéir. Affaiblir cette impulsion qui vient du fond de la pensée et que le cœur ne méconnut jamais, c'est ravir aux hommes la source de ces vertus qui naissent par inspiration et dont le premier mouvement est toujours grand et généreux.

Le goût de la démonstration deviendra funeste dès l'instant qu'on l'étendra outre mesure. Nous ne devons point souffrir qu'il nous entraîne dans une marche qui consiste à suivre une méthode géométrique, pour acquérir la certitude d'une foule de vérités qui n'ont pas besoin de preuves, attendu qu'elles se montrent partout dans l'exercice de notre pensée. La nature intellectuelle a aussi ses lois; pourquoi craindre de les accepter comme telles? Il est permis de dire que c'est un principe très-faux et même dangereux, de croire qu'on peut apprendre la morale, le goût, le génie (1). Toutes ces choses ont des règles qui peuvent s'acqué-

(1) On peut dire hardiment, en règle générale, que des ouvrages didactiques sur le goût, la morale, le génie, ne servent qu'à ceux qui possèdent déjà ce qu'ils veulent apprendre; suivant la belle image de d'Alembert, l'une des plus originales et des plus exactes qu'on ait jamais trouvées, c'est comme un télescope, « *qui n'aide que ceux qui voient.* » (*Discours préliminaire de* l'Encyclopédie.)

rir, mais, jamais et dans aucun temps, on ne peut enseigner leurs principes mêmes. Ceux qui foulent aux pieds la justice sont bien coupables, car ils en portent les lois gravées au fond du cœur; mais ceux qui ne les connaissent pas, sont bien à plaindre sans doute, car ils ne les apprendront jamais. Aujourd'hui on ne paraît pas assez réfléchir aux suites qui devront résulter de la négligence d'assurer avant tout les bases de la philosophie. Avec les goûts qui règnent maintenant, au milieu de l'ardeur de connaître et d'examiner qui s'est emparée des esprits, celui qui ne peut se démontrer d'après sa seule raison, qu'il a le droit d'être libre, et qu'en tout temps, en tous lieux, il peut dire hautement qu'il a ce droit; celui qui ne peut se démontrer qu'il existe un être infini, qui relèvera un jour la tête courbée par l'oppression et tient sa justice en réserve pour les tyrans de ce monde; celui qui ne parviendra pas à se rendre certain de l'immortalité de l'ame, des attributs de ce grand être qui lui a permis de penser, et de sa nature éternellement juste et vraie, dont il a déposé une étincelle en notre cœur, celui-là commencera par être le plus malheureux et sera exposé à devenir le plus méchant de tous les hommes. Que si un jour toutes ces convictions lui étaient enlevées, où trouverait-il dans le monde de l'espérance et un abri? Quel abîme assez profond pour ensevelir sa misère! Aurait-il le courage de se consoler jamais du spectacle du mal triomphant, et quel Dieu protecteur pourrait l'empêcher de se livrer à un désespoir affreux, quand il voit l'opprimé périr

sans retour, et la mort imprimer ses livides couleurs sur les traits de l'homme juste et du patriote? En vain quelques philosophes, dont l'imprudence est vraiment coupable, nous parlent de vérité et de philosophie, en même temps qu'ils ébranlent tout ce que notre nature a de plus cher et de plus sacré. Non, ce n'est pas la pure et douce vérité qu'ils nous présentent, mais des lueurs funèbres auxquelles nous ne devons pas marcher. A quoi servent les tentatives qu'on a faites à cet égard? Pense-t-on réussir à rendre les hommes volontairement malheureux? Qui peut espérer d'éteindre dans nos cœurs des sentimens dont tout nous montre l'empire, dont tout nous fait sentir le besoin, dont tout nous révèle l'existence, la force, la dignité? L'ami de la vérité, modeste, mais inébranlable, ne redoute nullement les argumens ni la controverse; il sent très-bien qu'après toutes les disputes du monde, il sera encore lui-même, et qu'il sortira de la lice absolument le même qu'il y était entré. Le sens intime qu'il possède triomphera sans peine des subtilités des rhéteurs; il n'est disposé à leur abandonner ni son admiration pour ce qui est beau, ni son respect pour ce qui est juste, ni sa sensibilité pour le malheur, ni son enthousiasme pour la liberté, ni l'attente d'un immortel avenir digne de la grandeur de son ame et des justes espérances de la vertu. — Propageons, affermissons ces doctrines tutélaires, et détournons les yeux de tout ce qui pourrait tendre à les ébranler. Reconnaissons que ces admirables principes de justice et de morale ont leur source au dedans de nous et non au dehors, et

qu'il faut les admettre avec d'autant plus de joie et de gloire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de nous-même. Qu'on nous laisse jouir en paix de ces convictions, si belles, si nécessaires. Demandons à la vraie philosophie ses lumières, et soyons persuadés qu'elle y joindra des consolations et des espérances. Qu'on nous accable d'argumens et de paradoxes, il est possible que les subtilités nous embarrassent, que la phrase nous manque, et nous aurons l'air convaincus; mais il n'en sera rien : si notre raison ne répond pas à ce que nous attendions d'elle, notre cœur n'abandonnera pas des principes dont il se sent pénétré; et si jamais nous sommes réduits à ne pouvoir les défendre, au moins nous saurons tout braver plutôt que de les trahir.

Il est permis d'espérer aujourd'hui que des idées vraiment dignes de la hauteur de l'intelligence de l'homme, remplaceront tous les systèmes qui pourraient tendre à la rabaisser. A mesure qu'on avancera davantage, on verra plus clairement quelles sont leurs conséquences; on reconnaîtra que c'est d'elles que notre avenir dépend. Dès que l'homme a été convaincu de la grandeur de son ame, ses droits se sont affermis par cette conviction même, et le sentiment de la dignité de sa nature fut toujours pour lui un puissant motif de la faire respecter. Voilà pourquoi les opinions matérielles ne furent point les opinions des peuples libres. Laissons aux professeurs de l'arbitraire et du droit divin, aux métaphysiciens de la féodalité, des systèmes qui leur sont chers, parce qu'ils savent qu'ils

en ont besoin. Ces écrivains courtisans qui font partie du matériel de la tyrannie, auteurs entretenus par tous les pouvoirs ; ces prêtres qui répandent des doctrines exclusives de la tolérance; surtout cette singulière classe de vieillards dont nous sommes obsédés aujourd'hui, « *qui ne savent pas être vieux*, » et qui, loin de conseiller et d'encourager le jeune âge, lui reprochent son ardeur et osent lui faire un crime de son enthousiasme pour la liberté; tous ces hommes voudraient le matérialisme, mais un matérialisme élégant, spirituel, et avant tout complaisant et servile. Élevés à cette école, les ennemis de nos droits savent ce qu'elle peut produire. C'est déjà les vaincre à demi, de leur ravir ces moyens de comprimer l'intelligence, de les priver de ces systèmes, leurs amis, leurs alliés naturels. Que les partisans de l'obscurantisme adoptent, s'ils veulent, ces tristes théories! qu'ils tarissent la source des grandes actions que la pensée de son immortalité peut inspirer à l'homme! C'est à eux à souhaiter de finir pour toujours après avoir accompli leur inutile carrière! Si leur ame survivait, comment ne garderait-elle pas la trace de l'indigne rôle qu'elle a rempli? Quels souvenirs pourrait-elle emporter dans un autre état d'existence? Lui reste-t-il un sentiment qu'ils n'aient pas flétri? Permis à de tels hommes de sacrifier toute la grandeur de leur nature : nous, nous tâcherons de conserver la nôtre. — Par de telles préférences, nous serons avertis combien l'on espère de l'empire de ces doctrines funestes. Voilà déjà de fortes présomptions contre elles.

Et pour achever de nous décider, outre les lumières

qu'une saine philosophie nous présente, nous consulterons l'histoire maintenant que le goût du jour est entièrement historique, et nous lui demanderons de nous apprendre quelle fut, sur ces grands sujets, l'opinion des hommes les plus patriotes et des plus libres nations? Nous jugerons de la valeur des théories rationnelles, surtout d'après l'influence qu'elles ont exercée sur les peuples. C'est alors que nous verrons l'expérience confirmer la théorie; c'est alors que nous verrons des faits démontrer cette idée consolante, que toutes les grandes pensées sont étroitement liées dans l'ame humaine, et qu'il n'y a rien de plus religieux et de plus immatériel que le patriotisme. C'est à l'histoire d'un peuple qu'on peut toujours reconnaître si les citoyens qui le composent croient avoir une ame qui ne périra pas. Lorsque le plus sage des anciens philosophes, lorsque Platon rassemblait ses disciples dans les jardins de l'Académie pour les entretenir d'immortalité, quels monumens offrait-il à leurs regards? les autels des dieux protecteurs de la Grèce et les tombeaux des guerriers qui étaient morts à Marathon en défendant la patrie. Quelle autre leçon générale nous donne l'histoire, si ce n'est qu'elle nous apprend que l'impiété et le despotisme ont régné en même temps et sont la conséquence l'un de l'autre. Et, pour n'en citer qu'un seul et mémorable exemple, dès l'instant que l'ancienne Rome vit périr sa liberté, aussitôt elle abandonna son culte, tout grossier qu'il était, pour adopter un matérialisme bien plus grossier encore. Comment auraient-ils conservé quelques traces d'une religion républicaine, ces hommes qui venaient de per-

dre tout ce qui fait la vraie gloire d'une nation? Sans doute les dieux de la ville éternelle avaient conservé leurs autels au Capitole; mais leur culte devint l'objet d'un juste mépris, dès qu'ils eurent repoussé les vœux des derniers Romains. Le peuple se vengea, en méprisant un culte qui n'était plus rien pour lui, et il trouva plus facile d'accuser ses dieux mêmes de la corruption de ses mœurs et de son empressement pour la servitude. Mais, dans ce triste tableau, il est un fait auquel il faut s'arrêter, parce qu'il console dans ce naufrage de tous les devoirs. Les grands hommes qui se sacrifièrent pour la chose publique, ne prirent cette résolution qu'après avoir bien examiné la nature de leur pensée. S'engageant presque seuls dans une lutte aussi périlleuse, avant d'y entrer, ils demandèrent à la philosophie de les rassurer sur l'immortalité de leur ame. Jamais la philosophie ne remplit un plus noble ministère, le patriotisme lui demanda conseil (1). Ce furent les écrits de Platon, de celui qui avait recueilli les paroles de Socrate mourant, qui fortifièrent le sage d'Utique dans le dessein de se délivrer de la vie, avant de résigner le titre de citoyen. Brutus les méditait aussi, ces leçons de la sagesse, lorsqu'en présence d'Octave, il se disposait à le combattre; lorsque, dans la nuit qui précéda la journée de Philippes, il se sentait agité de ces pressentimens secrets qui naissent de l'incertitude du sort; s'il est vrai qu'il crut voir dans son

(1) Plutarque. V. *Brut.* § II. Cicéron, *Quest. Academ.* liv. I, ad *T. V.* c. 3. 12.

sommeil un être mystérieux, lui annonçant que ses efforts étaient vains et que la liberté allait finir, Platon lui apprit alors que sa grande ame qui avait conçu le noble dessein de la sauver, n'avait rien de commun avec la terre, et que, délivrée de toute tyrannie, elle trouverait toujours une patrie dans le ciel.

Il serait facile de multiplier ces exemples, que l'histoire a souvent reproduits. Mais je voudrais pouvoir indiquer ce qui me paraît la meilleure marche à suivre pour arrêter le cours de ces opinions matérielles que la philosophie condamne, et que les plus illustres patriotes n'ont pas professées. Cependant, il est plus que temps de me résumer et de clore ces réflexions éparses. Je dirai donc seulement que pour combattre avec succès des idées qui n'ont été adoptées aujourd'hui que par dégoût ou par légèreté, il faut absolument se servir des raisonnemens de cette philosophie que notre siècle est disposé à entendre. On ne saurait le répéter trop souvent; ce n'est pas avec une théologie sévère qu'on pourra vaincre le matérialisme en France. Il faut qu'on nous présente des doctrines claires et évidentes, une religion facile et compréhensible. Il faut qu'on nous fasse sentir la dignité de la raison humaine. Il faut qu'on nous démontre que les systèmes matérialistes n'ont pas d'appui dans la nature de notre ame, et n'ont pas d'exemples dans l'histoire des peuples libres. Il faut qu'on nous redise cette grande vérité, que les opinions du matérialisme sont la dernière et la plus triste conséquence de l'empire de ces religions intolérantes et absurdes, qui révoltent également le cœur et

la raison. Que par une analyse évidente et simple, on nous expose les propriétés de l'ame humaine; qu'on s'efforce de tracer nettement la ligne qui sépare nos connaissances acquises et expérimentales d'avec les caractères et les lois de l'être pensant, caractères et lois qu'il apporte avec lui, et qui sont les facultés du vrai, du juste et du beau, principes dont la nature intime ne peut être assignée, mais dont l'existence est incontestable, principes qui ne s'apprennent, ni ne se perfectionnent, et qui sont les propriétés de l'être pensant, comme la pesanteur est la propriété de la matière (1). Qu'on dispose dans un seul tableau en regard les propriétés bien reconnues, bien expérimentées de la matière, et les propriétés claires et évidentes de la pensée, et qu'on demande à tout homme impartial s'il n'y a point incompatibilité entre *l'imagination* et *l'étendue*, entre *le sens moral* et *la pesanteur*. Qu'on déduise aussitôt de cet examen que ces deux classes

(1) Peut-être n'est-ce pas trop s'avancer de soutenir qu'il est possible de faire un livre de métaphysique de la plus grande clarté. Il me semble que les lois de la pensée humaine, qui fixent les droits, les devoirs, les hautes espérances de l'homme, doivent être aussi faciles à exposer qu'à entendre. Jamais je ne croirai, pour ma part, que nous soyons condamnés à demeurer toujours dans une nuit profonde, sur des sujets qui nous intéressent de si près et sous tant de rapports. Un tableau élémentaire et complet de la philosophie rationnelle serait une chose bien importante en France, et peut-être bien plus facile à rédiger qu'on ne le pense généralement. Les philosophes distingués que nous possédons aujourd'hui, qui négligent ce travail, ne doivent-ils pas craindre qu'une plume fort peu exercée ne vienne indiscrètement l'entreprendre?

d'êtres sont absolument dissemblables, et qu'ils sont retenus en présence l'un de l'autre par un lien mystérieux, qu'on nomme *la sensibilité, la vie*. Tout cela est d'une évidence intuitive à laquelle personne ne peut résister. En suivant cette voie, on arrivera à faire voir que toutes les grandes vérités sont claires et parfaitement accessibles. Honneur à qui vengera la philosophie rationnelle du reproche d'obscur, qu'elle a trop long-temps mérité ! Le domaine du positif est assez vaste pour que l'ame humaine puisse y exercer sa sublime énergie. Restons convaincus que de toutes les vérités qu'il nous est important de savoir, il n'en est aucune qui soit triste ou difficile à connaître.

Mais ce ne sera pas assez encore de nous montrer les lois de la pensée, il faudra encore qu'on nous fasse voir toute sa force, toute son énergie et tout son courage. Et s'il faut des exemples, qu'on nous montre les plus grands hommes s'élevant au-dessus des événemens, et prouvant par leur conduite que l'ame est indépendante, par sa nature, des revers et de la fortune.

Il est un phénomène constant dans les annales du monde, c'est que les beaux caractères n'y sont pas récompensés, et surtout les plus difficiles vertus, les vertus politiques, presque jamais n'y obtiennent leur prix. Et cependant nous aimons à contempler cette fatalité de l'histoire. Elle nous montre que le patriotisme s'est toujours confié à l'équitable avenir. Ce fait semble prendre des couleurs plus vives quand on l'envisage dans l'antiquité, où les caractères sont plus décidés, et où, les vertus comme les crimes, tout prend un

aspect plus prononcé et plus ferme. Que d'exemples on pourrait citer de grandeur, d'infortune et de courage : Aristide, banni à cause de son intégrité; Miltiade, accusé pour ses services mêmes; le vainqueur de Carthage, exilé par le peuple romain; l'orateur salué du nom de père de la patrie, ensanglantant la tribune; Lucain, expiant par la mort la hardiesse de sa muse républicaine; Sénèque, près d'expirer, consolant ses amis; Thraséas, faisant de son sang une libation aux dieux libérateurs; Boèce, dans l'attente du supplice, écrivant les Consolations de la philosophie! Dans tous les temps, l'ame humaine ne s'est pas laissé abattre par le malheur, et toujours les leçons d'une doctrine immatérielle ont consolé les grands hommes persécutés. Ne soyons donc pas étonnés que le spectacle de la vertu luttant contre la fortune nous fournisse le plus sublime, le plus consolant tableau sur lequel nous puissions arrêter nos regards. Et ce n'est pas seulement des injustices de leurs contemporains, que les hommes les plus illustres ont triomphé; presque toujours aussi ils ont eu à lutter contre la douleur et de cruelles maladies. Qui a donné à l'homme sa plus belle conquête? qui lui a dévoilé le système du monde? C'est Kepler, pauvre et cherchant un asile; c'est Pascal, dévoré de douleur et de misanthropie; c'est Newton, en proie aux plus vives souffrances, qui, en nous faisant embrasser, par des lois certaines, le passé, le présent et l'avenir de l'univers, ont réalisé en nous une bien faible image de cette intelligence suprême qui voit tout en même temps. Ces chétifs êtres d'un jour réussi-

rent à montrer quel est l'arrangement des mondes; et, suivant la belle expression de Pline, ils léguèrent le ciel à la postérité (1). Mais ce ne sont pas uniquement ces beaux travaux qui doivent nous remplir d'un juste orgueil. Nous devons toujours avoir le courage de revenir sur les obstacles et les calamités, qui se sont amoncelés devant le génie sans l'arrêter dans sa marche. C'est alors que nous découvrirons avec étonnement dans l'histoire des hommes les plus célèbres, que souvent, vers la fin de leurs jours, leurs yeux se sont fermés à la lumière, et leur ame n'en fut pas abattue. La perte de la vue semble être l'infirmité ordinaire du génie. Quel respect ne devons-nous pas avoir pour ce malheur! La misère et la vieillesse d'Homère ne l'empêchaient pas de redire devant la Grèce ces leçons de philosophie et de vertu, qu'il sut embellir des plus admirables fictions. Quelle liste de grands hommes on pourrait dérouler ici! Michel-Ange portait avec transport ses mains défaillantes sur les contours de l'antique sculpture qu'il ne pouvait plus contempler. Le Tasse prisonnier dans un hôpital, Galilée sous la garde des prêtres, Colomb gémissant dans les fers, sans doute surent braver les persécutions de la jalousie et du fanatisme; mais c'est Milton qui nous montre ce degré de grandeur dont nul n'approcha jamais. Après une longue carrière de génie et de malheurs, fidèle à ses principes, inflexible dans ses opinions de liberté, inac-

(1) *Cœlò in hereditate cunctis relicto.* PLINE, *Hist. nat.* lib. II, cap. 26.

cessible à la crainte comme à la corruption, dédaignant toute flatterie, ennemi constant de tout esclavage, attaqué, noirci, calomnié, Milton aveugle, remercie le ciel de l'avoir plongé dans une obscurité salutaire qui ne lui laissera voir que l'image de Dieu (1); il se réjouit d'être entouré de ténèbres qui laisseront

(1) Si on lisait davantage les écrits politiques de Milton, on aurait cité plus souvent ce sublime passage : « Sim ergo debilissimus, dummodo, in illâ debilitate, immortalis ille et melior vigor eo se efficaciùs exerat; dummodo in meis tenebris divini vultûs lumen eo clariùs eluceat..... sanè haud ultimâ dei curâ cæci sumus, qui nos, quominus quidquam aliud præter ipsum cernere valemus, eo clementius atque benignius respicere dignatur. Væ, qui illudit nos! Væ, qui lædit! Nos ab injuriis hominum non modo incolumes, sed penè sacros divina lex reddidit, divinus favor. Nec tam hebetudine oculorum, quàm *cœlestium alarum umbrâ*, Deus has nobis fecisse tenebras videtur. » (JOANNIS MILTONI, *Defensio secunda pro populo anglicano.*) « Que je sois donc très-faible, pourvu que, dans ma faiblesse, une meilleure et immortelle force se montre d'autant plus efficacement; pourvu que, dans mes ténèbres, la lumière de l'esprit divin brille d'autant plus vivement; *c'est par un soin particulier de Dieu que nous sommes devenus aveugles, lui qui nous jugeant dignes de ne rien voir, excepté lui-même, nous a traités avec d'autant plus de clémence et de bonté*. Malheur à qui nous insulte! Malheur à qui nous blesse! Une loi et faveur divine, non-seulement nous a préservés des injures des hommes, mais nous a rendus sacrés à leurs yeux, et Dieu ne nous a point entourés de ces ténèbres par la perte de la vue, mais plutôt par *l'ombre des ailes célestes.* » Remarquons ici que la froide critique pourra dire que ce passage n'est qu'un long néologisme; mais sans doute ceux qui savent sentir le vrai sublime et le vrai beau, ne pourront se défendre, en le lisant, d'un sentiment indéfinissable d'admiration, de tristesse, et de religieux respect pour le génie.

sa pensée plus active et plus libre; et ce monde qui se dérobe à ses regards, il le retrouve au dedans de lui. Quel spectacle de voir ce grand homme, loin de se laisser abattre par un affreux malheur, n'y trouver qu'un motif de plus pour rentrer en lui-même et pour s'élever davantage par sa propre contemplation! — Voilà ce dont l'ame humaine est capable. Tels sont ses caractères et son génie! Quelque chose de la gloire de ces grands hommes rejaillit sur nous. Leurs travaux, leurs productions, leurs découvertes, leurs hautes qualités sont notre propriété commune. Recevons de leurs mains les preuves de notre immortelle origine et nos titres de noblesse. Tous ces hommes sont nos frères : oui, nous sommes d'un même sang, d'une même patrie. — Reconnaissons alors à quoi nous pouvons prétendre. Sachons nous apprécier, et apprenons à sentir toute notre dignité d'homme.

CHAPITRE XVIII.

QUE LA DOCTRINE GÉNÉRALE DU PROTESTANTISME CONVIENT SEULE A NOTRE TEMPS.

Après avoir considéré la position du christianisme aux époques principales de son développement, nous

sommes arrivées à examiner la situation spéciale des idées de notre pays en matière religieuse. Afin de nous livrer à cette recherche avec quelque méthode, nous avons essayé de montrer que les opinions philosophiques de nos jours sont le résultat naturel des antécédens scientifiques ou politiques du pays. Enfin, nous avons tenté de caractériser la doctrine du dix-huitième siècle dans ses principes et dans ses résultats. Mais, en tout ceci, on ne voit pas encore de religion positive. Il nous reste maintenant à indiquer sous quelles formes nous concevons possible un système religieux pouvant convenir à notre temps.

Aux yeux d'un observateur impartial et recueilli, qui contemple comme un simple spectateur, indifférent même, la vaste et influente société française, cette société offre aujourd'hui un caractère que nul ne peut nier, un grand mouvement, une profonde agitation, une fluctuation prolongée et intime. Cette situation, qu'elle soit, suivant les uns, rétrograde ou funeste, suivant les autres, progressive et utile, n'en est pas moins un fait qui presse tous les partis, qui est bien ou mal expliqué par tous, et qui n'est contesté par aucun. Si, de cette vue, qui domine notre pays, on descend aux détails du mouvement qui le travaille, on voit de plus en plus que ce mouvement, d'ailleurs très-général, se montre surtout sous une forme spéciale, saillante, qui éblouit et étonne.

Cette forme spéciale et favorite, c'est la question de l'industrie, le vaste développement des richesses commerciales, la naissance de rapides fortunes la créa-

tion plus lente et plus sûre de capitaux industriels, et par suite l'aisance de tous ceux qui savent trouver un travail productif.

Mais cette agitation extérieure et productive de notre société actuelle, agitation qui tend à donner au commerce le sceptre de la civilisation moderne, doit avoir, comme toutes les vastes agitations morales de notre espèce, des causes profondes et intimes. que le ministère du philosophe et surtout du philosophe religieux, est de découvrir et de signaler. Les arts, les sciences, l'industrie, la littérature même, non moins que la philosophie, et cette théologie tant dédaignée de nos jours et que je nie devoir être effacée des doctrines positives, toutes ces choses enfin, ont une cause qui les excite, qui les nourrit, qui les soutient, et qui les sauve. Le mouvement qui remue maintenant notre société, n'est pas, comme celui des vagues de la mer, un mouvement de surface, au-dessous duquel règne un repos fort peu en rapport avec le trouble et le fracas de l'extérieur. Au contraire, sa cause ne peut qu'être interne et profonde. Cette cause doit être personnelle à chacun de nous, car nous n'avons pu la détruire et arrêter le mouvement, d'aucune de ces deux manières, ni par les efforts de ceux qui voulaient l'éteindre, ni par les sottises de ceux qui voulaient le dénaturer, ni par les craintes des pouvoirs, ni par les folies des gouvernés. Tout ce mouvement de nos jours, soit qu'il se montre en forme de sciences, ou d'arts, ou de littérature, ou d'industrie; tout ce mouvement émane et ne peut qu'émaner du fond même de l'ame

humaine, ce foyer nécessaire de tout ce que l'homme fait, cette source, cachée mais puissante, de nos passions, de nos croyances, de nos doctrines, et de nos œuvres.

Si notre siècle a marché, si les idées ont eu la victoire, la cause n'en existe ni en telle mesure, ni en telle autre, ni en tel écrit, ni en tel autre écrit, ni en celui-ci, ni en celui-là, mais en tout le monde : monarques, sujets, prêtres, professeurs, soldats, commerçans, tous nous avons été portés par un mouvement général, dont nous avons raisonné en y cédant. En tout temps, la société humaine, sans qu'on puisse souvent trouver dans les causes secondes la raison de ses idées, de ses défaites, de ses positions, ou de ses victoires, la société a presque toujours ressemblé à ces vaisseaux de Colomb, qui s'avançaient, tantôt vite, tantôt lentement, vers des plages non découvertes encore; tantôt assaillis par d'affreuses tempêtes, tantôt consolés par une brise ou quelques rayons. Mais si notre ame, peut-être, n'a pas été maîtresse d'arrêter le mouvement et d'arriver au calme complet, phénomène excessivement rare et déplorable, encore est-il que notre ame a été libre de donner une certaine direction, et de gouverner où son énergie la guidait. Il faut donc, en nous, en notre esprit, en ses besoins, venir étudier les causes de notre temps, et lire le dix-neuvième siècle dans les replis de notre cœur. Autre part, il est nul, il est introuvable; tous, nous figurons pour quelque chose dans sa marche, et tous, sans nous en douter, amis ou ennemis, nous en grossissons le cours.

Si donc, nous livrant en nous-mêmes à l'examen des causes, nous redescendons, avec sincérité et avec confiance, dans l'ame qui renferme la cause de tout, nous allons trouver chez les hommes d'aujourd'hui un caractère de fond, une position intellectuelle, qui pourrait bien, je pense, nous expliquer notre état, et surtout nous donner la clef des mystères religieux de notre époque.

Il est évident, d'abord, que l'ancien régime français a déposé dans nos usages, dans nos coutumes, dans nos caractères, des traditions, des souvenirs, un extérieur social enfin, qui n'a pas disparu et ne saurait disparaître; mais il n'est pas moins incontestable que la vieille société française, ridiculisée dans ses salons mêmes, réfutée par des penseurs, enfin attaquée et dissoute de mille sortes par la révolution, n'a laissé déposées profondément dans les ames, ni doctrines, ni convictions, ni foi durable d'aucun genre. La France actuelle a recueilli quelques faits et des habitudes, mais des dogmes de l'ancien temps, aucun. Bien plus, ce que l'on a nommé la philosophie du dix-huitième siècle, quoiqu'il n'y ait presque rien là qui, à mon sens, mérite ce nom, cette philosophie, produit immédiat et enfant de l'ancien régime, et qui en fut le fruit naturel, cette philosophie même n'a pas survécu aux jours étranges qui l'avaient fait accepter, au défaut de tout autre, plus féconde, plus forte et plus nationale. Bien plus, entre les mains de Voltaire, cette arme frivole et incomplète, une fois victorieuse, une fois arrivée à l'état heureux qu'une sage résignation aux besoins de l'époque nous a assuré; cette arme, utile

alors, maintenant se rouille abandonnée, comme les anciennes lances dans nos arsenaux modernes. Bonne pour détruire, elle a été reconnue incapable d'édifier. Excellente et formidable pour l'attaque, elle est avouée aujourd'hui totalement impuissante pour avancer nos destinées et procurer notre bonheur. Rousseau, Diderot et Voltaire ont été restitués aux bibliothèques; ils sont redevenus lecture; ils touchent, ils amusent, ils intéressent; mais comme moyen d'agir, comme bannière, comme chefs, comme croyance, leur influence expire et s'éteint comme une lampe sans aliment. Ils sont restés, ils resteront littérateurs, écrivains, hommes de lettres, et, mieux que cela, hommes de génie; mais, comme réformateurs, comme philosophes, comme maîtres, le siècle les a rejetés; leur règne n'est plus.

Voici donc que le genre humain, en France, s'est dépouillé des doctrines, ses favoris de cinquante ans, ses idoles, tant adorées autrefois dans les ruelles, dans les académies. Le voici qui détrône ces dieux des salons, cette philosophie de boudoir, cette gaieté en fait de religion, de salut et d'infini, et comme science pratique, ces déclamations d'égalité farouche, contradictoire, impossible, cette doctrine de l'état de nature, bonne pour les sauvages, et qui nous y réduirait. Le voici donc qui répudie les alliés de sa conquête, alliés dont il ne peut nier les services, mais dont il ne sait que faire après le combat. Alors, ce dédain une fois déclaré, le néant des sophismes découvert, la frivolité des théories reconnue, et surtout l'impossibilité de

leur application à l'expérience clairement démontrée, voici donc que l'ame humaine, en France, s'est trouvée souffrante, froissée, et vide de croyances, de convictions, de ressources, de toutes consolations et de tous encouragemens intérieurs. Dès lors, le besoin religieux, faute de forme précise, faute de révélation arrêtée, faute de croyance acceptable, s'est élancé aride, vague, vaporeux, immense, au milieu de notre société moderne. Il se lève, il s'écoule en théocratie mystique, en romantisme obscur, en vers mélancoliques et sombres. Les uns nous guident, ténébreux mystagogues, sous les voûtes d'Eleusis et dans les sépulcres égyptiens, ou dans les temples de l'Inde; les autres dévoilent à nos regards le tableau d'une nature triste et sauvage, nous entraînent à leurs rêveries, sur les bords des torrens et des lacs, et leur muse chrétienne et mystique dépose sa lyre sur les tombeaux. Chez les faibles, ce besoin se montre en pratiques, en dévotions, en usages qu'on suit sans les croire; chez les forts, il se montre en systèmes, en théories, en formes religieuses, en besoins intellectuels et irrésistibles d'un temple, d'un prêtre et d'un Dieu. Mais, de tous côtés et partout, l'ame, veuve de ses croyances, aspire à en posséder; elle en demande à tout. Chez les uns, la monarchie est un Dieu; chez les autres, c'est la république. Chez les forts comme chez les faibles, on cherche, dans les restes de l'état ancien, les restes des doctrines religieuses, les débris des sanctuaires, pour les reconstruire suivant une nouvelle ordonnance, sur un nouveau plan, avec plus de grandiose,

avec plus d'espace, avec plus de lumière. Aujourd'hui, le besoin religieux, en France, ne se montre pas moins dans les attaques qu'on lui fait subir que dans l'indiscret appui qu'on lui accorde; il se montre dans son vague, le mysticisme; dans son dédain, l'incrédulité; dans son excès ignorant, la superstition; dans son excès tyrannique, l'intolérance. La France, sans guide, sans boussole pour ses croyances, s'avance assidûment vers un avenir que chacun soupçonne et désire; mais on ne voit point pour ce peuple, errant dans un désert, ce guide céleste, cette colonne de feu qui versait sa lueur consolante sur Israël égaré. Et, au milieu de ce désordre qu'on peut appeler beau et instructif, de ce désordre majestueux comme une tempête, j'estime que le plus grand des rôles est réservé au protestantisme : il doit suppléer au besoin de positif; il doit régulariser la croyance; il doit rassembler les ames perdues dans les ruines; il doit écarter les nuages et faire descendre sur l'ordre social consterné, troublé, dissous et incertain, les rayons de l'Évangile, qu'il annonce venir de Dieu même. Il se proclame comme ayant puissance de salut, de régénération, de lumières, de liberté. Il s'annonce comme pouvant constituer heureusement l'homme sur la terre, comme pouvant lui dévoiler son sort, ses devoirs, et lui répondre de son avenir immortel; il s'annonce comme dispensateur des bienfaits d'un monde civilisé, et comme possesseur, possesseur faible, indigne, mais enfin comme possesseur des secrets de l'infini et de la révélation des cieux.

Si tel est le rôle que Dieu a confié aujourd'hui au protestantisme, si la sagesse éternelle dont, nous, êtres rampant sur la poussière, nous, êtres impuissans, atteints de doutes, de découragemens, d'erreurs, d'infirmités, nous pouvons cependant devenir les instrumens durables, invincibles, quand elle le permet; si la sagesse éternelle verse aujourd'hui sur notre race son esprit de lumière, sous la forme du besoin de réformation, cependant la raison humaine nous appartient encore; nous sommes encore maîtres de nos actions, et Dieu, dans ses décrets sur nous, ne peut éteindre le flambeau que lui-même alluma. Nous devons donc soigneusement regarder en nous-mêmes et regarder autour de nous, pour voir quelles formes régulières, utiles, influentes, légales, nos efforts doivent prendre et suivre, notre charge une fois constatée, notre mission une fois reconnue.

La situation de notre société une fois fixée, le ministère du protestantisme une fois reconnu : il faut maintenant voir, non plus où nous en sommes, mais ce que nous devons faire, et à quels principes de conduite nous devons nous conformer désormais.

A mes yeux, la grande majorité des améliorations de notre temps, des progrès de notre siècle, des besoins de notre époque, est profondément atteinte et évidemment compliquée de protestantisme. Qu'est-ce donc que cette doctrine respectable au moins par ses malheurs, si long-temps poursuivie, si long-temps méconnue, cette doctrine dont, peut-être, ses premiers maîtres n'entrevirent point l'immense efficacité, et où

je crois découvrir tant de causes, tant de germes, tant de moyens de salut. Peut-elle améliorer et comme bénir ce monde, peut-elle déchirer le voile sceptique, que le doute de l'ame a jeté sur toutes les vérités; peut-elle satisfaire aux besoins, aux inquiétudes du jour ?

D'abord, demandons-nous si la raison humaine seule est suffisante pour changer, non point uniquement les formes extérieures sociales, car ceci est l'affaire de la force, et par conséquent toujours possible et ordinairement funeste, mais si la raison seule est suffisante pour calmer, éclairer, régénérer, satisfaire l'ame, le cœur, la conscience. Ici la force est impuissante, l'autorité recule ou est repoussée. Ici il faut croire, et il faut croire avec conviction. De plus, il s'agit de savoir, en jetant un vaste regard sur toute la philosophie, entre les deux extrêmes de la théorie antique de Platon et de la théorie récente de Kant, si l'intelligence humaine, convaincue, tranquille, s'est reposée, s'est assise parfaitement calme, parfaitement fixée sur ses croyances, ses devoirs, ses droits et ses attentes. Il faut savoir, en contemplant les deux points extrêmes de cette série immense, en résumant les travaux des siècles barbares ou laborieux qui séparent le moment où la philosophie du *Timée* et du *Phædron*, divisée, interprétée, distraite, éparpillée sur le genre humain, est venue en quelque sorte reprendre son spiritualisme dans l'école de la raison pure, accomplissant ainsi un cercle nécessaire; il faut voir, dis-je, si tant de travaux ont été cause que le mystère est levé, que les

problèmes sont résolus, que les systèmes sont faits, et que le genre humain a désormais de quoi marcher avec sûreté, avec conviction, avec confiance, avec espoir, avec lumière.

Je ne le pense pas. L'ame humaine sait un petit nombre de choses très-bien, et elle en ignore complètement un très-grand nombre. Des forces inconnues dorment au dedans d'elle, qui ne se réveilleront jamais dans ce monde, et qui attendent l'autre. L'ame est une claire étincelle dans une nuit orageuse. L'ame est un point positif entouré d'abîmes.

Ainsi, le protestantisme, comme je le conçois, proclame d'abord l'insuffisance de la philosophie. Il pose donc en premier principe, que la philosophie, science souveraine de toute l'humanité, science des sciences, reine et législatrice, ne peut point tout faire, tout accomplir, tout assurer, tout apaiser. Il reconnaît largement son empire, son influence, sa légitimité. Il la cultive, il la protège, il la consolide, il l'augmente; son esprit la renouvelle, ses grands hommes l'ont rétablie en Europe. *Et augebitur scientia*, est la pensée du protestantisme. Mais il admet aussi qu'il est une partie de notre domaine, partie essentielle, capitale, où la raison unique ne peut lever les doutes, répondre aux objections, vivre seule et tranquille. A l'aspect des révolutions sanglantes que nous avons traversées, la créature timide, le citoyen découragé, nie que le repos soit possible et la liberté praticable. A l'aspect des tombeaux, à l'aspect du mal, l'ame recule d'effroi et se sent glacée d'épouvante. Il faut maintenant se de-

mander si DIEU a eu ou non pitié des hommes troublés, et si le grand Être a consenti à leur faire voir nettement, à leur révéler des *choses invisibles*, à désarmer la mort de son aiguillon et le mal de sa puissance.

Le protestantisme admet donc d'abord, comme comblant un abîme, comme indispensable, comme implorée par les besoins de l'ame, l'*existence d'une révélation*. Ainsi le protestantisme n'est point une forme de la philosophie; il est plus qu'elle; il inspecte et complète la philosophie elle-même.

Il prouve cette révélation, qui est pour lui l'ÉVANGILE, par les faits merveilleux de sa propagation, de son avènement, de sa doctrine, de son influence, de ses lois, de ses suites, de ses bienfaits. Il puise dans cet évangile des convictions dogmatiques.

Mais il va plus loin. Rejetant toute oppression sur la conscience, et toute prétention de despotisme sacerdotal, il pose aussi en principe, que même ici, c'est-à-dire dans la révélation, la raison ne perd pas ses droits; il admet que la raison, bonne et forte en tout, a droit encore ici de juger, de peser, d'examiner, de discuter, de rejeter même cette révélation; et à l'instant il s'aperçoit avec joie, et sans surprise, que si la raison prend possession de l'Évangile, l'Évangile à son tour gouverne la raison, que si l'Évangile éclaire et console la raison, la raison à son tour affermit et accepte l'Évangile; il reconnaît que plus ce code de lumière, de salut, de liberté, d'immortalité, de vertu, est jugé, examiné, discuté, contesté, plus ses devoirs

deviennent pressans, plus ses doctrines se consolident, plus ses obligations se fortifient, plus son amour saisit ses disciples. Enfin il reconnaît que la condition indispensable, naturelle, nécessaire, pour que l'action de l'Évangile soit puissance, liberté, vertu, lumière, c'est que cette même action soit appuyée, fondée sur la conviction, ou sur la raison individuelle qui l'a reçue. Le protestantisme aussitôt érige la raison individuelle en souveraine de l'individu; il fait voir que son exercice sincère, humble, actif, éclairé, est l'unique et seul moyen de faire adopter et surtout de faire suivre la révélation divine. Le protestantisme rejette donc l'*autorité* comme imaginaire, contrariant la nature de l'esprit, comme oppressive, enchaînant sa liberté, comme inutile, ne détruisant pas les sectes, comme funeste, arrêtant le perfectionnement, comme orgueilleuse, donnant droit de décret, comme dangereuse, prétendant asservir tout ce qui n'est pas elle, à son infaillibilité téméraire, intolérante et impossible.

Fort de l'examen qu'il appelle, qu'il accepte, qu'il encourage, qu'il ordonne à ses disciples; fort de la conviction individuelle, que ses disciples puisent dans l'Évangile, qu'il leur présente sans voile, sans mystère, et nu comme il descendit du ciel, le PROTESTANTISME, sans église pompeuse, sans sacerdoce-roi, sans propriétés monacales, sans milice dévouée, sans hiérarchie souveraine, sans célibat exclusif, le protestantisme abandonne à la sainte et pure conviction individuelle le soin, la charge, le devoir de réformer les abus, d'éclairer l'espèce, de répandre les lumières,

d'affranchir l'individu, et de marcher là où il domine à une réforme intime et complète, en tout où il y a des ténèbres, de l'ignorance, de l'oppression et des vices. Le protestantisme, dans ses moyens extérieurs, semble n'avoir rien : ni couronne, ni poésie, ni armée, ni grandeur ; mais il a tout sans exception, parce qu'il a pour armes et pour couronne, *l'Évangile et la raison.*

Aussi, il se montre comme une colonne imposante des temples anciens, qui ont résisté au passé et qui braveront l'avenir, et l'on croit voir de loin les races futures saluer son front majestueux tout couvert de vertus, de cicatrices, et de victoires.

Si le protestantisme périssait, ce serait un signe que l'Évangile de Dieu ne peut résister à la raison. Ce serait un signe que l'Évangile aurait péri ; mais il est un fait incontestablement établi par l'histoire, c'est que la raison a toujours pour résultat général de fortifier l'Évangile, que les nations protestantes ont marché à la liberté par la foi, et que leur liberté a consolidé, raffermi, sauvé chez elles la foi, qui s'est éteinte tout à l'entour.

Si l'autorité régnait exclusive, et étendait sur les nations asservies son ancien joug de plomb et de fer, si surtout elle démontrait sa légalité, ce serait une preuve que l'Évangile est en dehors de la raison, que la révélation doit être imposée, et qu'elle renonce à être crue. Avec l'autorité, il n'y a pas d'Évangile possible. L'autorité est la mort de toute conviction et de toute croyance.

L'unité est une invention philosophique, un mot, un vain projet, qui ne peut exister jamais dans une société d'êtres libres, et qui est toujours dangereuse, despotique, quand elle est imposée. L'orgueil, la folie, la soif, la fureur de l'*unité* a été long-temps le prétexte des plus effroyables intolérances, et la principale cause de la barbarie chez toutes les nations. Le despotisme, le fanatisme, la tyrannie, l'exclusion, l'arbitraire, sont des espèces d'*unité*, ou des formes de l'*unité*, ou surtout des moyens de l'*unité*. L'unité a contre elle tout ce que la raison humaine peut concevoir de plus énergique. Elle est absurde, elle est funeste, elle est impossible. — Voilà donc en peu de mots, et dans le sens le plus général, comment je conçois la DOCTRINE DU PROTESTANTISME, doctrine, comme on le voit, qui est loin d'être celle d'un parti, d'une couleur, d'une église, d'une secte. Elle comprend réellement tout ce qui intéresse l'homme; elle est chargée de tout le présent et de tout l'avenir de l'humanité.

Mais tout ceci n'est pas assez; il faut en déduire quelques connaissances utiles, applicables au temps présent. Faisons maintenant voir, et en aussi peu de mots, les applications de tout ceci à notre espèce, à notre époque, à notre nation, à nos besoins du jour, à l'année qui s'ouvre et qui déjà s'enfuit. Ceci revient à fixer quelles sont les occupations, les pratiques, qui résultent des doctrines religieuses et philosophiques que nous venons d'établir, ou, en d'autres termes, les *devoirs* que tout protestant doit accomplir autant qu'il le peut. Je vais dire en deux lignes ce qu'un *protestant*

conséquent doit faire. Le protestantisme érige en principe la sainteté de l'Évangile et la nécessité en tout de l'*examen*. Mais l'examen ne peut se fonder que sur les lumières. Donc tout *protestant conséquent* doit, dans sa sphère, sans relâche, sans découragement, veiller autant qu'il le peut à la généralité, à la qualité, à la popularité de l'éducation dans toutes les classes, y compris surtout la classe ouvrière trop négligée. Il doit partout, s'il le peut, fonder, conseiller, soutenir, les écoles des enfans, les institutions de la jeunesse, les bonnes écoles théologiques, et en général tous les établissemens d'instruction. En particulier, en France aujourd'hui, les écoles d'enseignement mutuel doivent surtout être favorisées.

Ayant une fois travaillé pour les lumières qui préparent à recevoir l'Évangile, un *protestant conséquent* doit secourir les entreprises propres à développer, exposer, et défendre le protestantisme; il doit s'inscrire, s'il le peut, dans les rangs des membres des sociétés bibliques, des missions et des traités, ou petites brochures destinées à répandre les doctrines chrétiennes.

Comme il trouve dans l'Évangile la doctrine de la charité et du support pour tous les hommes, comme il y trouve aussi cette belle maxime, que Jésus-Christ invite à son festin, les riches et les pauvres, les grands et les petits, un *protestant conséquent* doit travailler pour la cause générale de la liberté et du bonheur de l'espèce humaine. Il doit défendre dans tous les pays, réclamer, solliciter, fonder les droits dont chacun de nous est l'immuable possesseur, et que rien dans ce

monde, nulle puissance n'a le droit de nous ravir. Il doit s'élever en toute occasion, contre l'égoïsme politique, et la désertion de son poste. Il doit prêcher non pas *la tolérance*, ce n'est pas assez, mais l'égalité parfaite de toute opinion religieuse, philosophique, politique ou pratique, qui ne sera pas reconnue immédiatement incompatible avec l'ordre et les mœurs. Il doit, s'occupant des grands abus de l'état social européen, travailler sans cesse à la *réforme du système des prisons*, qui est la clef de la morale publique, et en général, à une plus juste répartition des *peines*, à une administration plus paternelle de la justice, et *la question de la peine de mort* doit beaucoup fixer son attention. Il doit poursuivre de toutes les manières légales l'extirpation de l'épouvantable *esclavage*, noir, blanc, ou cuivré, et surtout flétrir l'homicide trafiquant de chair humaine.

Il est inutile de dire que veillant à l'application du précepte de la charité, il doit secourir les entreprises bienfaisantes, les associations de prévoyance, les hôpitaux. Il doit, en toute occasion, prêcher les avantages du travail, comme unique source d'aisance. Il doit donner, suivant ses moyens, spécialement à ceux qui ont souffert pour les principes. Il doit réfuter tous les préjugés existans, tels que l'esprit militaire, les dangers de l'instruction, et autres thèses de la barbarie. Il doit se garder, surtout aujourd'hui, d'une certaine promptitude, d'une certaine intolérance de jugement, contre le sacerdoce.

En général, un *protestant conséquent* doit travail-

situent l'essence de notre foi, et qui appartiennent à toutes les églises protestantes sans exception. Cette dernière recherche nous mènera à constituer le christianisme dans son sens le plus élevé, et à faire voir que le protestantisme nous montre une *véritable et stricte unité*.

Notre dessein se compose de deux parties; dans la première, je crois pouvoir démontrer qu'il y a *unité* parmi nous, quant à la manière dont nous admettons *la révélation*; et dans la seconde, qu'il y a aussi *unité* parfaite parmi nous, quant aux *dogmes*.

D'abord, *tous les protestans admettent une révélation divine*. Qu'est-ce qu'*une révélation?* C'est évidemment *une série d'événemens et d'instructions*, qui sortent du cours ordinaire des choses, et par lesquels il a plu à la Divinité d'éclairer l'homme, sa raison et sa conduite.

La raison humaine est donc insuffisante pour éclairer l'homme d'une manière *complète* et *absolue* sur tous ses devoirs et sur toutes ses croyances. Voilà un premier principe admis par toutes nos églises. La raison est admirable et sublime dans toute la carrière qu'elle *peut* parcourir; mais nous maintenons qu'il est un point où elle s'arrête et où son flambeau ne brille plus assez vivement pour qu'il nous serve de guide exclusif. Pour démontrer ce point de départ, je n'indiquerai qu'une seule considération. Qu'on examine, si, à aucune époque de l'histoire, les peuples se sont contentés de leur simple raison. Toujours, et dans tous les temps, ils se sont jetés dans la théologie, ont cru à une révélation quelconque, et lui ont demandé, avec l'ac-

cent de la douleur, de les rassurer sur leurs devoirs actuels et sur leur avenir. Le vœu universel d'une religion me paraît démontrer sans réplique l'incompétence de la raison, réduite à elle seule. Que le sacerdoce ait abusé de ceci, qu'il ait trouvé des êtres religieux et qu'il les ait changés en esclaves, ce n'est pas là la question : la seule question, à cette heure, c'est de déterminer, si, à toutes les époques, la raison des masses, en se jetant dans les révélations, n'a pas toujours proclamé par cela seule sa faiblesse et ses besoins : or, nul fait n'est plus indubitable; l'histoire tout entière en est l'irrécusable témoin.

Ensuite, qu'on examine, si, dans les systèmes généraux de philosophie qui ont paru aux diverses époques, il y a assez de lumière et d'évidence pour animer les hommes d'une conviction entière sur leurs devoirs et leur avenir. Que peut-on faire populairement de Platon, de l'école d'Alexandrie, d'Aristote (scolastique ou non scolastique), de Descartes, de Condillac et de Kant? L'humanité trouvera-t-elle dans leurs principes de quoi marcher avec force et avec confiance vers un avenir d'immortalité certaine? C'est ce que nous ne pensons pas.

Les protestans reconnaissent donc d'abord la nécessité d'une révélation : ils reconnaissent ensuite que *la révélation chrétienne* est une révélation véritablement venue de Dieu. Je vais maintenant énoncer les motifs qui les y ont décidés, en avertissant que c'est d'après l'un de ces motifs, d'après plusieurs, ou d'après tous, que toutes les églises protestantes ont admis la révélation divine du christianisme.

I. La doctrine dogmatique et morale contenue dans l'Évangile est parfaitement originale, et ne ressemble *dans son ensemble* à aucune autre doctrine qui ait paru sur la terre.

II. Cette doctrine convient à toutes les positions, à tous les âges, à toutes les situations de la vie, à tous les temps; elle n'a rien qui ne soit éminemment favorable à la civilisation et à la liberté des peuples.

III. L'Évangile est *authentique*, comme livre, parce que nous démontrons par le fait qu'une foule d'écrivains, à partir du premier siècle, ont fait des citations très-nombreuses de ses diverses parties.

IV. L'Évangile est *authentique*, parce que nous pouvons fournir à l'appui plusieurs listes de ses livres canoniques dressées par des écrivains des second, troisième et quatrième siècles de notre ère.

V. L'Évangile est *authentique*, parce que nous possédons divers manuscrits d'une antiquité non disputée, tels que la version syriaque, la version latine (italique), et la version grecque alexandrine, qui datent des second, troisième et sixième siècles, et dont l'accord est presque parfait.

VI. L'Évangile est *authentique*, parce que son style même, son grec hébraïque, le classe d'une manière nette, le distingue des écrits des Pères et des écrits classiques; parce qu'il ne présente nuls anachronismes, et surtout parce que les divers renseignemens qu'il nous offre incidemment concernant les usages des Romains, des Grecs ou des Juifs, et concernant leur histoire, se trouvent confirmés de la manière la plus

rigoureuse par les écrits nationaux de ces divers peuples.

VII. L'Évangile est *authentique*, quant à son texte, attendu qu'en comparant, 1° les versions les plus antiques, 2° les manuscrits très-nombreux qui nous restent, 3° les citations multipliées des Pères, on trouve des matériaux suffisans pour constituer le texte, et pour déduire de leurs rapports ce fait, que les manuscrits, versions et citations, ne diffèrent entre eux que dans des limites extrêmement restreintes, beaucoup trop restreintes pour admettre qu'il ait subi des modifications, même un peu importantes, depuis l'antiquité.

VIII. L'Évangile est *vrai*, attendu que ce qui y est rapporté est attesté par quatre historiens dignes de foi, véridiques, naïfs, désintéressés et simples, dont deux furent *apôtres*, et deux *compagnons d'apôtres*, attendu qu'il y a harmonie entre leurs récits, et harmonie complète entre la partie historique (les évangiles) et la partie *épistolique* (les épîtres), de sorte que l'ensemble forme un système lié dans toutes ses parties.

IX. L'Évangile est *divin*, soit parce que ses dogmes sont *clairs*, *célestes* et *élevés*, soit parce que sa morale est *unique* et *sublime*, et que nul mortel n'en a jamais approché; soit parce qu'il y a rapport intime entre les faits de l'Ancien Testament et les faits du Nouveau; soit parce que les miracles et prophéties qui y ont rapport paraissent suffisamment attestés; soit parce que sa propagation est elle-même un miracle; soit parce

que sa naissance, son influence et sa durée ne peuvent être expliquées par des causes humaines; soit parce que, dans tous les siècles, une foule de martyrs sont morts en témoignage de sa divinité; soit parce qu'il confirme d'une manière éclatante toutes les notions les plus épurées de la raison sur Dieu; soit parce qu'il proclame comme base nécessaire et fondamentale le dogme consolant de l'immortalité de l'ame, de la validité du repentir pour expier des fautes, d'une Providence, d'un jugement; soit parce qu'il fournit des moyens de salut, ou de se rendre pur et acceptable aux yeux de Dieu; soit parce qu'il réforme le cœur, anime la créature d'abnégation, et la dispose à tous les sacrifices pour plaire à la source éternelle du bien; soit parce qu'il proclame ce monde un lieu d'épreuve et un passage pour arriver à l'éternité; soit enfin parce qu'il est la religion de la masse, des petits et des humbles de cœur, qu'il brise les distinctions, et qu'il traite toute la famille humaine comme appelée au même titre à la demeure éternelle de la justice et du bonheur.

Voilà ce que je conçois être l'esquisse fort rapide et très-succincte des considérations générales sur lesquelles toutes nos églises protestantes appuient leur croyance à l'Évangile. Il reste maintenant à y joindre une remarque fort importante et sur laquelle il faut parfaitement s'entendre afin d'arriver à la véritable unité du protestantisme; c'est que toutes nos églises et toutes les nuances d'opinions qu'elles nous offrent relativement à la manière dont elles se démontrent

l'Evangile, disparaissent devant le fait, que TOUTES reconnaissent pleinement *la divinité de la révélation et de l'Évangile comme son produit.* La considération décisive que j'ai indiquée plus haut est celle-ci : qu'il ne faut pas chercher querelle aux sociétés religieuses, qui s'attachent spécialement à l'une des preuves nombreuses que nous venons d'énumérer, plutôt qu'à une autre. Ce que toutes s'accordent à reconnaître, c'est que l'Évangile est divin, qu'il est la bonne nouvelle, et qu'il donne le salut ou le moyen d'être agréable à DIEU et d'être sauvé; ce que DIEU a voulu, c'est que sa révélation parût assez prouvée pour que chacun la reçût comme *divine* : qu'importe alors le genre de preuves qu'on reçoive, pourvu qu'on en reçoive. DIEU ne nous a aucunement fixé les raisons d'après lesquelles nous devons croire à l'Évangile; sa miséricorde sur le monde est remplie, pourvu que nous y croyions. Soit donc que telle société protestante base sa foi à la divinité de la révélation plus spécialement sur le caractère dogmatique de l'Évangile, telle autre sur le caractère moral, telle autre sur le caractère réformateur et changeant les cœurs, telle autre enfin sur toutes ces considérations réunies, je dis que le nécessaire, et même la seule chose essentielle, c'est d'arriver à la conviction de sa divinité. Voilà ce que DIEU a voulu et l'œuvre magnifique de sa providence. Je dis alors, que, sans rejeter ni blâmer aucun chemin par lequel les raisons individuelles arrivent à croire que l'Évangile est divin, il y a *unité parfaite* entre elles, dès que toutes y arrivent.

Lors donc que je vois, soit en Allemagne, soit en Angleterre, soit aux États-Unis, soit en France, que tous les protestans arrivent à croire que la révélation effectuée par Jésus-Christ est divine, je dis que tous ces hommes-là indistinctement sont nos frères, et que tous ils ont droit à ce que nous leur tendions la main d'association. Que le Christianisme soit accepté comme *dogme*, comme *religiosité*, comme *sentiment*, comme *sociabilité*, comme *civilisation*, comme *leçon*, comme *affranchissement*, comme *miracle*, pourvu qu'il soit accepté comme *divin*, le dessein de Dieu se trouve accompli : chacun de nous pourra s'attacher de prédilection à l'une de ces manières par lesquelles la révélation parle à son intelligence; chacun de nous pourra prouver sa *manière* et *combattre* celle des autres; mais nul n'a le droit de prétendre que l'une quelconque de ces voies ne puisse aboutir à la conclusion de la divinité de l'Évangile.

Nous sommes tous *évangéliques:* donc déjà nous sommes UN. Voilà du pur christianisme et de la vraie tolérance; voilà, de plus, la grande unité de l'Église chrétienne, non point cette unité mesquine et violente, qui trace un cercle d'airain et quelquefois de feu autour d'une conviction individuelle et qui damne orgueilleusement tout ce qui s'en écarte même un peu, mais la vraie unité de lumières et de charité, qui accepte la révélation sous les divers points de vue suivant lesquels Dieu a voulu qu'elle se fît entendre des hommes. Ce n'est qu'un bien insolent orgueil qui puisse pousser des hommes à se dire à eux-mêmes : « Je

crois à l'Évangile, d'après tels motifs, et je vous défends d'y croire d'après tels autres; il a plu à DIEU de permettre que je fusse convaincu par tels argumens, et je nie que, par d'autres argumens, il puisse vous convertir; DIEU m'a touché de telle manière, mais je lui conteste le pouvoir de vous toucher de telle autre; partagez toutes mes convictions, ou vous êtes un pécheur corrompu; adoptez les mêmes preuves que moi, ou vous êtes un impie; croyez tout ce que je crois, ou vous n'êtes plus mon frère, et je vous déclare damné! » N'est-il pas évident que ce langage est celui d'un fanatique ou d'un insensé? Quelle témérité de poser une conviction isolée comme le seul canal pour parvenir à DIEU!

Je crois avoir accompli ainsi la première partie de ma tâche, en faisant voir l'erreur de beaucoup de gens, qui veulent obstinément que tout ce qui les a frappés frappe tous les autres au même degré, et les entraîne aux mêmes convictions. Ces gens-là s'arrêtent, et se disputent en chemin; les sectes se croisent et se heurtent; la plupart fulminent contre les voisins, et toutes ne s'aperçoivent pas qu'au milieu de leurs discordes, DIEU accomplit sa volonté, puisqu'elles s'accordent à recevoir ses *décrets divins*, et que toutes s'y reposent. Notre croyance à la divinité de la révélation est universelle; les motifs d'après lesquels nous l'acceptons varient; cela devait être, cela est tout naturel; mais la conclusion est constante et générale. Seulement, ayons le plus grand soin à ne pas nous fâcher contre notre frère, qui use du droit incontestable

et sacré de choisir, dans les preuves, celle qui lui convient le mieux. Il existe donc entre nous tous cette première *unité* très-réelle, et très-profonde. Passant ensuite à la seconde partie de ma tâche, je vais aller plus loin; et je soutiens qu'il y a entre protestans *unité parfaite* de croyances dogmatiques; je soutiens que nous recevons tous les mêmes dogmes, et je m'engage à le prouver. Mais avant d'arriver à la preuve, qui paraît fort difficile, et qui l'est très-peu, je dois poser quelques principes préliminaires, dont il faut avant tout se pénétrer, et qui me paraissent de la plus entière et de la plus stricte évidence :

1° Qui dit révélation dit langage de Dieu, leçon, instruction divine. Or, est-il possible que Dieu ait parlé avec obscurité? Est-il possible que cette parole envoyée pour chasser les ténèbres, soit ténèbres? Est-il croyable un seul instant que Dieu n'ait pas su *se faire entendre* aux hommes? Est-il possible, en un mot, que la révélation ne soit pas *claire?* Non assurément; car alors, *elle ne serait plus révélation*. La révélation n'existe pas, ou elle est claire : il me semble qu'il est impossible de sortir de cette alternative. On ne révèle pas des obscurités. Qui ne voit à l'instant, que les deux mots, *révélation obscure*, impliquent plus qu'une absurdité grossière, qu'ils entraînent *une contradiction manifeste?* Il faut conclure de ceci, qu'attendu que les diverses sociétés protestantes se sont appliquées de bonne foi à l'examen de la révélation, il est *impossible* qu'elles ne soient pas arrivées à l'*unité*. En effet, il est certain qu'elles jugeaient une chose *claire*, puisque

cette chose est *révélée* de DIEU, qui, sans doute, on me l'accordera bien, a *su* se faire comprendre. Si je pouvais me démontrer que des masses d'hommes de bonne foi, jugeant l'Évangile avec simplicité de cœur et en toute sincérité, fussent arrivées à des conclusions dogmatiques opposées, j'avoue que je ne saurais trop que penser de la révélation. Il est au moins évident qu'alors, ce qui serait, ne serait plus *une révélation*. On peut donc hardiment décider *à priori* et avant tout examen historique sur les sectes, qu'attendu qu'avec l'instrument d'une raison semblable, les intelligences ont examiné *toutes* une instruction *claire*, une révélation *claire*; elles ont dû *toutes* arriver à des convictions générales semblables. L'unité paraît donc devoir invinciblement sortir de ces deux choses, la clarté *égale* de la parole de DIEU, et la légitimité *égale* de la raison qu'il nous a donnée. Voilà le premier principe, dont nous convenons.

2° Les diverses intelligences ont donc été forcées, en quelque sorte, par leur nature, à arriver à l'unité. Mais faisons une autre remarque de la plus haute importance, et de laquelle dépend toute la profession générale de notre foi : c'est que l'*unité* dont je parle ici, l'unité qui doit exister, et qui existe en effet, ne peut avoir lieu que sur les seuls *points fondamentaux*, que sur *les seuls dogmes qui constituent réellement le chrétien*. Les points secondaires, les points de détail ne sont point ceux sur lesquels nous devons chercher ni exiger l'unité. L'Évangile est ainsi fait, qu'il nous offre d'abord les dogmes vitaux absolument nécessaires

avec une clarté qui subjugue tous les doutes, et qu'il s'exprime avec moins d'évidence sur des questions non indispensables à notre vie. Tout ce qui est indispensable, est clair, voilà qui est incontestable; tout ce qui n'est pas indispensable ne l'est pas, et tolère des divergences : caractère admirable, en ce que d'abord DIEU a posé les dogmes dont nul chrétien ne peut se passer, et qu'ensuite il permet des convictions isolées et partielles, souffrant ainsi à la fois la certitude de la raison et ne détruisant pas l'exercice d'une imagination moins arrêtée, donnant au genre humain un guide sévère et fixe, et entrant aussi, jusqu'à de certaines limites, dans les besoins et les vœux de chaque créature. Il faut donc ne nous arrêter qu'aux seuls dogmes vitaux; eux seuls peuvent et doivent nous offrir l'unité : ce à quoi un chrétien profondément dogmatique et convaincu devrait toujours s'appliquer, c'est à ne s'attendre à trouver l'*unité* que dans les dogmes généraux de l'Évangile, qui sont les seuls qui la comportent. Voilà le grand devoir que chacun de nous a tant de peine à suivre. Tous, nous sommes sujets à ériger *toutes* nos convictions en souveraines absolues de *toutes* celles des autres, et à nous constituer centre exclusif et privilégié de *toute* la vérité. C'est là le péril et l'abus réel des *décrets*, des *articles*, des *confessions de foi*. C'est que toutes ces inventions humaines méconnaissent la véritable unité et la déplacent entièrement. Il est si doux d'ériger en beaux théorèmes *tout* ce que l'on croit sans exception, et de se contempler soi-même comme jouissant de tout ce qui est vrai! Et si,

par un malheur inséparable de l'orgueil humain, malheur qui est toujours arrivé, si on sort des grands dogmes évangéliques, et qu'on y ajoute, comme rigoureusement nécessaires, cette foule de points où la divergence est non-seulement possible, mais où elle est motivée par la révélation, alors on est exposé à chaque pas à rompre l'unité véritable, et à lancer une confession de foi individuelle, comme une véritable machine de guerre et d'intolérance. De quel droit une assemblée ou un individu quelconque viendrait-il me dire par avance ce que ma raison individuelle trouvera dans la révélation de DIEU? Si nos pères ont si justement refusé ce droit à l'église romaine, avec ses conciles, son antiquité et ses pompes, ce n'était pas sans doute pour le remettre aux mains de messieurs tels et tels, gens éclairés, estimables, religieux, mais après tout, fragiles, faibles et pécheurs comme nous. Une promulgation d'articles est un véritable manifeste contre les droits de toutes les autres consciences. Si la confession de foi n'est qu'une *simple déclaration*, qu'un simple *prospectus* (1); si elle n'est en rien et nulle part obligatoire, si elle n'est en aucune façon *une loi*; alors, à quoi sert-elle? Elle est superflue sans doute; mais elle *peut* servir à être dangereuse. Le *prospectus* poussé par un peu de zèle deviendra *loi*; la *déclaration* deviendra *ordonnance*, et la persécution désolera l'église du CHRIST. — Si nous quittons cette question

(1) Suivant l'expression parfaitement juste et heureuse de M. Vinet.

des *confessions de foi*, pour revenir au sujet spécial de ce paragraphe, nous trouverons pour résumé des idées que nous y avons exposées, que le seul moyen de constituer le protestantisme comme *un*, le seul moyen de reconnaître nettement les grandes idées que DIEU a voulu révéler, et qui se dessinent largement, même au milieu du vague des croyances et de la contradiction apparente des sectes, c'est de s'arrêter aux caractères essentiels et nécessaires des dogmes, et seulement à ceux-ci. Il faut les contempler d'un point de vue élevé. Il faut voir dans les dogmes tout ce qu'ils renferment; ce qu'ils renferment, et pas plus. Il faut voir quelle est *leur essence*, *leur vie*, quelles sont *leurs propriétés et leurs conséquences essentielles*; et puis, ceci une fois reconnu, il faut respecter les manières différentes de les concevoir, et leurs formes variées. En un mot, en fait de dogmes, il faut être inflexible sur le fond de l'idée, et très-large sur l'expression et la forme. Or, avec cette précaution, que nul homme de bonne foi ne me contestera, je dis qu'il est facile de reconnaître que la plus complète unité s'est répandue sur toutes les sectes protestantes, sans exception.

D'abord, pour procéder avec quelque ordre, il faut élaguer, comme *non fondamentaux*, une foule de conséquences lointaines, de points secondaires, et même d'expressions toutes modernes, inventées par le cerveau bizarre des théologiens (1). Il est, en premier lieu, absolument nécessaire de réduire la révélation à

(1) La fatale erreur que commettent tant de gens, c'est de

ce qu'elle est, à tout ce qu'elle est, mais seulement à ce qu'elle est. En envisageant la question avec cette généralité, on trouvera réellement qu'il n'est dans l'Évangile qu'un seul point révélé, un point qui comprenne tous les autres, une seule pierre angulaire qui soutienne le majestueux édifice : c'est *le dogme de la* RÉDEMPTION.

Sans définir encore la RÉDEMPTION, voici au moins trois résultats indubitables qui ressortent de toute la lecture de l'Évangile, de tout l'esprit de la loi nouvelle. *Premier fait.* La RÉDEMPTION a été opérée pour les hommes, s'adresse à eux, est survenue pour eux, et a pour but l'univers du genre humain. *Second fait.* La RÉDEMPTION a pour auteur, pour consommateur et pour chef JÉSUS-CHRIST. *Troisième fait.* La RÉDEMPTION a pour conséquence, pour but, pour objet, le salut de la créature. Voilà les trois points de vue généraux sous lesquels l'Évangile envisage la RÉDEMPTION.

La RÉDEMPTION comprend donc ces trois points. Elle a *un objet*, c'est *l'homme*; elle a *un auteur*, c'est *le Christ*; elle a *une conséquence*, c'est *le salut*. Et, dès ce moment, nous pouvons anticiper un instant sur notre conclusion, et affirmer qu'il n'est pas une seule

vouloir qu'on soit d'accord sur une foule de points et de systèmes, dont le nom même n'est pas prononcé dans l'Évangile, tels que, *prédestination*, *satisfaction*, *expiation*, *libre arbitre*, *prescience*, *péché* (d'origine, *originel*), *incarnation*, *personnalité*, *consubstantialité*, *substance*, *contrition*, et beaucoup d'autres encore qui prouvent combien on se laisse emporter par l'envie de joindre à l'Évangile des mots entièrement humains.

secte protestante qui n'admette ces trois choses, qui ne croie que la Rédemption est pour l'homme, qui ne croie que Jésus en est l'auteur, et qui ne croie que le salut en est la conséquence. Tous nos théologiens sans exception signeraient cet énoncé. Voilà donc, dès les premiers pas de notre examen dogmatique, que notre unité se prononce déjà de la manière la plus élevée et la plus consolante. Nous avons donc saisi les véritables traits de l'Évangile et les seuls essentiels. C'est ce qui va résulter, de la manière la plus indubitable, de l'examen suivant.

Nous allons parcourir rapidement les caractères distinctifs de la Rédemption sous les trois rapports que nous venons d'exposer.

I. RÉDEMPTION SOUS LE RAPPORT DE SON OBJET OU *état de l'homme*. Soit par faiblesse et insuffisance de sa raison, soit par le triomphe habituel de ses passions et de ses désirs, soit par dépravation à lui léguée par ses pères, l'homme se trouve dans un état fragile, corrompu et susceptible de péchés. Ses vertus sont imparfaites, rares, incomplètes, et en cet état elles ne peuvent plaire à la sainteté et à la pureté même, qui est DIEU. Voilà le premier principe évangélique, principe que toute la nouvelle loi proclame et avoue, et sur lequel tous les protestans sont d'accord. Maintenant que l'on admette, d'après l'Évangile, que cette dépravation, qui est *un fait*, soit venue par suite de l'héritage de la chair et du corps de nos premiers parens, ou que l'on admette qu'elle naisse en nous *aujourd'hui*, comme *en eux* il y a soixante siècles, par

les suites de notre liberté de *bien* ou de *mal* faire, je dis que ce sont des manières différentes de concevoir un dogme, mais que le dogme en soi reste identique. Nos premiers parens étaient libres, nous le sommes aussi; nos premiers parens ont choisi le mal, nous le choisissons aussi. Le fait fondamental, et malheureusement incontestable, c'est que nous sommes *pécheurs*; or, que nous le devenions *par choix* ou *par héritage*, nous le devenons, et voilà le *dogme général* de tous les protestans. Ceux qui penchent vers un fatalisme quelconque, ceux qui reconnaissent que l'homme est complètement libre, tous confessent que la victoire de ses passions l'emporte habituellement loin de ses devoirs. S'il est libre, il accepte volontairement le péché; s'il ne l'est pas, il y est réduit : ce sont des manières de voir différentes, par lesquelles on arrive à un dogme identique, celui de sa fragilité ou de sa chute (*lapsus* des théologiens). Tous admettent que son intelligence est à l'image de Dieu, qu'il a dégradé et qu'il dégrade cette ressemblance par *le péché*; tous admettent que *le péché* est la source du *mal* (au moins de tout le mal moral et même de presque tout le mal physique), et que par *le péché* l'homme déchoit du rang que Dieu, en lui octroyant la raison, lui avait donné, et où il dépendait de lui de rester. Tous admettent encore que du *péché* est né le mal, et par suite *la douleur*; et qu'ainsi l'homme, par le péché, devient malheureux. Je le demande, en quoi cette doctrine blesse-t-elle la raison, et n'est-elle pas clairement enseignée par l'Évangile? et de plus, est-il

une secte protestante qui refuse d'en admettre le résultat? Je le répète, que le péché soit, au milieu de nous, *héréditaire* ou *spontané*, il existe, et cela par suite d'une victoire de la concupiscence sur la raison, par suite d'un combat où la raison est vaincue. Cette existence du péché, ouvertement déclarée dans l'Évangile, cette existence, qui a rendu l'Évangile nécessaire, constitue, dans le sens de toutes les églises protestantes, le dogme que toutes peuvent nommer : LA CHUTE DE L'HOMME. Nous sommes donc tous d'accord. Notre nature est tombée, et tombe encore tous les jours. Remarquons seulement combien l'Évangile, en déclarant ce fait; en s'appuyant sur ce fait, s'est appuyé sur un fait que la raison, l'histoire, et la philosophie confirment tout d'une voix; donc l'Évangile, en ceci, ne contredit point la raison.

II. LA RÉDEMPTION SOUS LE RAPPORT DE SON AUTEUR, ou *de Jésus-Christ et de son ministère*. La chute de l'homme, c'est-à-dire son péché passé ou actuel, étant une vérité évidente et *l'objet de la Rédemption*, il faut maintenant déterminer la conviction générale que tous les protestans ont trouvée dans l'Évangile sur *l'auteur de la Rédemption* ou sur *le moyen de la Rédemption*. La question est double; il faut déterminer d'abord la nature du CHRIST, et ensuite la nature de son sacrifice ou de son action sur le genre humain.

A. D'abord, quant à *la nature du Christ*, tous les protestans ont clairement lu dans l'Évangile qu'en mille endroits, le CHRIST est nommé *fils de Dieu*, qu'il parle *au nom* de son Père, qui est *aux cieux*, qu'il s'adresse

au Père, le loue et le prie; d'un autre côté, tous les protestans ont vu que Jésus-Christ accomplit souvent un ministère en son propre et privé nom, parle de *sa divinité*, qu'il s'annonce personnellement comme puissant en salut, et qu'il se pose lui-même comme *la résurrection*, *la vie* et *la lumière du monde*. Tous les protestans ont reconnu en Jésus-Christ une nature mixte, quelque chose de l'homme, et quelque chose de supérieur à l'humanité. Cette divinité du Christ, dogme capital et très-important, je dis que tous les protestans non-seulement l'ont admise, mais l'ont admise comme personnelle au Christ. Ma proposition est celle-ci: *Tous les protestans admettent la divinité du Christ, mais seulement l'entendent et l'envisagent d'une manière différente.* Il faut d'abord remarquer que la nature précise du Christ est et restera pour nous, dans une grande proportion, *un mystère;* il faut se résoudre à en trouver dans l'Évangile; pas de révélation, sans quelque chose qui s'élève au-dessus de la raison, c'est-à-dire sans mystère. Étant donc bien entendu que la nature intime du Christ doit échapper à notre analyse humaine, il suit de là, que, quand nous employons ce mot, *divin*, *Dieu*, *perfections divines*, il nous est impossible de déterminer exactement et avec rigueur les caractères précis et positifs à l'aide desquels nous définirons notre idée de Dieu. Cette idée est infinie, donc elle n'est point mathématique. S'il est permis de parler ainsi, nous ne savons pas ce qu'il faut pour constituer *un être divin*. Je puis dire en quoi un tel être me paraît à moi *divin*, mais, attendu que l'idée divin est infiniment supérieure à ma

raison et à celle de tout le monde, je ne puis m'opposer à ce que d'autres conçoivent cette idée *divine* autrement que moi, la mettent dans autre chose, la voient dans des caractères ou des propriétés où moi je ne la vois point. L'idée de quelque chose de *divin*, l'idée que nous avons de la *divinité*, étant un *mystère*, il résulte de là qu'en donner une définition *complète* et *approuvée de toutes les intelligences*, est absolument impossible. Un *mystère* se croit, s'accepte, se reçoit, mais ne se définit point. Par conséquent, si nous comprenons *cette divinité* d'une manière différente dans nos intelligences individuelles, aucune intelligence n'aura droit, *légitimement* et *évangéliquement*, attendu que toutes ont affaire à un mystère, d'imposer aux autres intelligences sa manière précise de concevoir une chose, qui est *mystère* pour toutes. En un mot, l'idée, *divin*, écrasant mon intelligence, échappant de bien loin à toutes ses forces, il est de la plus haute évidence que je ne puis réduire cette idée *divin* à un énoncé *clair*, *complet*, qui sera uniforme pour tous, partout reçu, et renfermant des propriétés que chacun avouera et reconnaîtra à l'instant. Le nœud de la question est en ceci : que de l'idée *mystère* devront nécessairement résulter des divergences, qui toutes seront *légitimes*, pourvu qu'elles s'accordent en résultat.

Pour éclaircir cette idée, voici une comparaison qui paraît bizarre, mais qui est exacte. Je suppose que le vent du désert de l'Égypte pousse quelques insectes presque imperceptibles, quelques pucerons, sur un petit coin de l'une des pierres de la grande pyramide ; je suppose que l'un de ces insectes prenne la parole,

tère. Et je dis que ces trois idées reviennent précisément au même (1). Un être ayant en soi une *mission divine* à lui confiée, étant entrée en lui, doit nécessairement avoir les *perfections divines* indispensables pour l'accomplir; et de quoi se compose l'essence divine? évidemment de *perfections divines*, d'activité, ou de *mission*. On voit donc comment ces trois idées se fondent l'une dans l'autre. Cela devait être ainsi; car ces idées sont des expressions diverses d'un même et identique mystère. Nous sommes donc tous parfaitement d'accord, et toutes disputes à cet égard sont disputes de mots. Seulement qu'on ne demande à personne de s'expliquer *comment* cette *divinité*, soit *essence*, soit *perfection*, soit *mission*, a été unie au Christ, parce que personne ne le sait. Je dirai de

(1) On a dit cent fois aux Sociniens: « Mais vous retranchez la divinité du Sauveur, vous ne croyez qu'à la *divinité* de sa *mission;* donc vous êtes des impies et tout ce qu'il y a de plus détestable. » Mais ceux qui font si souvent ce reproche ne voient pas qu'une *mission divine personnelle au Sauveur*, est, comme *mystère*, exactement la même chose qu'une *essence divine personnelle au Sauveur*. Mais on dira qu'un ambassadeur ayant *mission*, ou *perfection*, n'est pas la même chose que son souverain; sans doute, ceci est vrai, ici, dans ce monde, humainement parlant; mais de quel droit va-t-on appliquer à l'analyse d'un *mystère* des comparaisons déduites de la diplomatie? Quelle étrange témérité, que d'aller appliquer nos idées de chancellerie, d'envoyé et d'ambassadeur, aux formes diverses sous lesquelles la divinité a pu résider en Christ! Ne voit-on pas, que, d'un côté, ce sont nos habitudes humaines, nos procédés de ce monde, nos *us et coutumes*, et que de l'autre, c'est un *mystère* qui échappe complètement à notre *raison*, et qui, à plus forte raison, échappe à nos *usages?*

plus, sur des points où il y a encore tant de haine et d'aigreur et où il serait si important qu'on pût s'entendre et se rapprocher, je dirai que ceux qui admettent que Christ était Dieu par essence, s'imaginent être bien *orthodoxes*, que ceux qui mettent sa divinité dans ses *perfections* s'imaginent être bien *raisonnables*, et que ceux qui voient sa divinité dans sa *mission* s'imaginent être bien *philosophes*; mais, de quelque point de vue que l'on parte, et comme si Dieu eût voulu humilier d'avance tous ces professeurs de doctrine ou de science, la question reste, de tous les côtés, également vaste, également incompréhensible, également supérieure à notre raison, également *mystérieuse*. Aucune de ces opinions ne l'éclairoit. Faibles esprits que nous sommes, nous végétons bien loin de l'infini, et nous croyons le pénétrer, tandis que nous n'en recevons qu'un pâle et lointain reflet ! Au fond de toutes ces manières de voir, il reste toujours cet abîme de perfection et d'amour, cette manifestation mixte de quelque chose de corporel et de quelque chose d'infini, qui, lié à la personne, ou à la perfection, ou à la mission, apparaît pour nous guider, sans se laisser comprendre. Il reste toujours l'être *humain*, ce Christ, doux, compatissant, tendre, sensible, plein d'amour, recevant les petits enfans et pleurant avec les femmes, et il reste aussi l'être *divin*, ce Christ, radieux reflet ou essence du Père, annonçant avec autorité le salut du monde, se posant lui-même comme la résurrection et la vie, déclarant avec un sublime au-dessus de l'humanité que sa parole ne passe-

rait jamais, se proclamant juge souverain dans ce jour final, où il récompensera, plus que le système de philosophie le plus savant, plus que l'orthodoxie la plus pompeuse, le verre d'eau donné en son nom au dernier de nos frères.

J'ose croire qu'à cet égard l'évidence est entière: l'unité règne parmi nous sur le dogme capital de la nature du CHRIST. Nos sectes entendent d'une manière diverse sa divinité; elles la font résider dans des choses différentes : elles ont le droit de la faire résider en des choses différentes, attendu qu'elle est *mystère*, et que c'est en vain qu'on essaiera jamais de relater un mystère d'une manière nette et de toute évidence; mais aucune ne la nie. Il me tardait de rétablir les opinions sur un reproche si souvent adressé, et de relever d'une fois tant de traits qui nous sont lancés à cet égard et de tant de côtés.

Je ne veux point terminer ce paragraphe sans déduire de ceci le plus grand danger des *confessions de foi*, danger qui n'a pas encore été signalé sous ce point de vue. Qu'est-ce qui fait que les décrets, conciles, synodes doctrinaux, ont produit tant de mal et ont mis le feu à toutes les opinions? C'est justement par la raison que nous venons d'indiquer. C'est qu'ils ont voulu *définir le mystère;* c'est qu'ils ont voulu réduire en une formule positive et humaine une chose qui s'y dérobe complètement; c'est qu'ils ont méconnu la souveraineté positive et réelle, que chaque intelligence doit exercer sur la manière dont elle conçoit et accepte un *mystère*. Essayez de *définir* ce qui est indéfi-

nissable, et à l'instant vous révoltez toutes les intelligences. L'Évangile à lui seul constitue et amène l'unité; voyez ce que firent les définitions de Nicée. En un mot, la *définition* d'un mystère est toujours un brandon de discorde lancé au milieu des croyances qui sont d'accord sur le fonds.

B. Après avoir établi l'unité protestante sur la question de la *nature de l'auteur de la Rédemption*, il ne sera pas plus difficile de la reconnaître aussi sur la manière dont nos églises conçoivent *la Rédemption* elle-même.

Ici, comme dans le paragraphe qui précède, il faut avertir qu'il y a *mystère*. Ainsi est faite la révélation; il faut l'accepter telle qu'elle a été constituée dans les desseins de Dieu, ou n'y point croire. La liaison intime qui existe entre la mort du Christ et notre justification, étant encore une des ces choses qu'on ne peut comprendre en une proposition géométrique, et qu'il est impossible de réduire en un énoncé parfaitement uniforme pour toutes les intelligences, nous devons donc nous attendre à voir les intelligences, comme dans les questions de la nature du Christ, envisager *l'acte de la Rédemption* sous des points de vue divers; mais encore ici elles arriveront toutes au dogme général, et il y aura encore *unité complètr dans l'église protestante.*

En effet, nous reconnaissons tous que *la Rédemption*, opérée par la vie et la mort du Christ, a pour effet et pour résultat le salut du genre humain, pourvu toutefois et nécessairement que le genre humain pratique

la doctrine morale que le CHRIST est venu lui prêcher.

Or, les diverses familles religieuses, lorsqu'elles ont envisagé LA RÉDEMPTION en elle-même, et à part de ses résultats, sont arrivées, en étudiant l'Évangile, à y reconnaître ou *une expiation des péchés*, ou *une confirmation de la morale*. Je pense que je puis prouver qu'il y a *unité parfaite* dans ces manières d'admettre le dogme de la Rédemption, soit quant à *sa nature*, soit quant à *ses conséquences*.

D'abord, dans les deux manière d'entendre la Rédemption, il y a *mystère*. En effet, celles de nos sociétés religieuses, et c'est le bien plus grand nombre, qui ont reconnu que *la Rédemption* est une véritable *expiation* de nos péchés, admettent toutes que cette expiation est conditionnelle, c'est-à-dire, pourvu que nous pratiquions la morale. Aucune secte protestante n'a prétendu (et c'est un reproche que des philosophes ennemis du christianisme nous ont adressé à très-grand tort) que la *mort du Sauveur* nous donnait la vie éternelle, sans la pratique de sa loi morale. Soutenir ce blasphème, serait soutenir que le CHRIST est venu au monde pour nous dispenser de la vertu. Cette seule idée révolte. Nous avons donc confessé, comme mystère, que la *mort du* CHRIST est une expiation pour nous, mais une expiation seulement en ce sens, qu'elle nous donne le moyen de pratiquer la morale, sans laquelle nous ne pourrions être sauvés. Or, cette expiation, cause déterminante de la pratique de la morale, voie par laquelle nous sommes entraînés aux bonnes œuvres par la foi, n'est-ce pas, en propres

termes, la même chose qu'une SANCTION, qu'une *confirmation?* Que la mort du CHRIST soit une *expiation*, nous disposant à suivre une morale qui nous sauve, ou que la mort du CHRIST soit une *confirmation*, nous disposant à suivre une morale qui nous sauve, n'est-ce pas précisément la même idée; est-il, entre ces formes d'un *dogme identique*, autre chose qu'une distinction de mots?

Nous qui admettons la mort du CHRIST comme *expiation*, nous qui l'admettons comme *sanction* de son enseignement moral, nous avouons que cette *expiation* ou *sanction* offerte pour nous, n'est complète et ne nous procure le salut qu'autant que nous-mêmes nous suivons la doctrine. Ce n'est pas dans nos idées un *sacrifice sans condition de notre part*, qui nous ôte nos péchés sans notre réforme, et sans que nous y intervenions par notre foi et nos œuvres.

Si la mort du CHRIST, comme *expiation*, nous justifiait complètement, sans, pour ainsi dire, que nous ne nous mêlions de rien; si notre simple adhésion à ce *sacrifice* nous rendait agréables à DIEU, sans la foi ni la vertu, sans aucune œuvre, cette mort serait alors *un sacrifice*, et ne serait pas une *sanction;* mais comme il est de toute nécessité, que, d'après son influence, nous pratiquions la doctrine, elle en est une véritable *confirmation.* Sous le code mosaïque, une simple offrande expiait le péché; mais, d'après l'Évangile et le code de CHRIST, *la victime* ne suffit point, et il faut avec elle une réforme et une activité morale: un sacrifice sous ces conditions est une sanction morale.

C'est donc une expiation qui suppose toujours notre activité et notre participation, et qui sans notre activité de foi et de morale, ne nous justifie point aux yeux du Père. Or, un sacrifice, tellement constitué qu'il nous détermine par son influence à cette bonne vie qui nous sauve, un tel sacrifice est évidemment une confirmation de morale. Tout ceci me paraît de la plus grande clarté. Soit comme *expiation*, soit comme *sanction*, on arrive au même point, et il y a encore ici unité profonde et réelle dans les idées protestantes sur la RÉDEMPTION.

III. RÉDEMPTION SOUS LE RAPPORT DE SES CONSÉQUENCES ou *du salut*. Il ne nous reste que fort peu de choses à dire sur notre croyance universelle, concernant ce point qui se range parmi les doctrines fondamentales. C'est que toutes les églises protestantes ont admis, pour condition du salut, une *foi agissante*, composée de croyance et d'action. Celles qui contesteraient ce point, sortent évidemment du christianisme, et préfèrent leur orgueil à la bannière du CHRIST. Remarquons que ce dogme capital n'est point susceptible d'être pris en plusieurs sens ni entendu de diverses manières. Non point seulement par devoir et par charité, mais par *nécessité;* il faut être large sur la manière dont les autres dogmes s'entendent; je dis par *nécessité*, parce que ces dogmes ont une partie de *mystère*, et qui dit *mystère*, dit une chose qui ne peut se peser ni se résoudre à la balance ordinaire de la raison, et par conséquent, où il devient impossible d'établir une règle générale qui soumette toutes les intel-

ligences. Ici donc, les manières de voir seront variées; DIEU lui-même a voulu que ce fût ainsi.

De quelque manière que l'on conçoive la divinité liée au CHRIST, toujours il y aura mystère : pour moi, je déclare que des trois formes que l'on a admises, je n'en conçois aucune plus facilement que les autres. Mais, quant à la conséquence de la Rédemption, c'est-à-dire *le salut*, il n'y a réellement aucun mystère, aucune obscurité, aucune hésitation, aucun prétexte pour les divergences. CHRIST est mort pour nous sauver; il a déclaré que la vie éternelle serait le patrimoine certain de celui qui croirait en lui et suivrait sa morale : il faut, pour être sauvé, être croyant et pur, avoir la foi et la vertu. Voilà qui est clair et qui échappe à toute hésitation : ceci n'est donc pas un *mystère*, c'est une *assurance* et *une loi*. C'est donc, en dernier résultat, l'ordre le plus positif, le plus arrêté et le plus important de DIEU en CHRIST. DIEU a permis les divergences dans les questions de *mystère;* son infinie sagesse a eu soin de les prévenir dans les questions d'activité morale et de salut; et ce n'est pas là un des moins sublimes caractères de sa providence admirable. Il est, du reste, très-clair que toute hésitation sur les mérites et la nécessité de *la foi agissante*, est infiniment plus grave, en doctrine chrétienne, qu'une conception différente sur la manière dont la Divinité est unie au CHRIST, par la raison évidente que cette dernière est *mystère*, et que l'autre est *une loi* (1).

(1) Nous n'avions pas le dessein d'entrer dans les questions de détail : cependant, pour éclaircissement, nous allons

J'espère, après cet examên bien rapide, mais très-grave et important, avoir dévoilé à tous les yeux quels sont les traits fondamentaux de la religion de CHRIST. Je me flatte maintenant que l'on pensera, comme moi, que la révélation a manifesté, aux yeux de tous, ses traits distinctifs, et que son auguste et divin caractère n'a péri chez aucune de nos sociétés religieuses. Comment avons-nous réussi à reconnaître encore, au milieu de tant de tempêtes, les profondes marques aux-

ajouter ici un mot sur la manière de traiter tes mystères, un mot qui se rattache à une note précédente (page 254): c'est que la source de presque toutes les erreurs en dogmatique vient de ce que nous sommes toujours portés à faire de DIEU un être comme nous, ayant nos passions, nos sentimens. En vain l'ame veut se réfugier dans des régions élevées et immatérielles; un anthropomorphisme scandaleux l'atteint et l'égare. De même qu'on peut être étonné de lire dans les livres de (*sainte*) Thérèse et de Fénélon, que ces auteurs *aimaient* DIEU précisément comme on s'aime sur la terre, et parlaient à l'ÊTRE INFINI en style de déclaration; de même, nous avons été souvent surpris et scandalisés d'entendre des prédicateurs méthodistes ou de convictions voisines, appliquer à DIEU toutes les idées de la *justice humaine* et de la *criminalité de nos tribunaux*, assister en imagination à ses jugemens, et en quelque sorte rédiger la jurisprudence du ciel. J'ai souvent entendu dire : « Vous êtes tous condamnés, et sous la mort; voyez un malfaiteur que la loi va frapper, la loi l'épargne-t-elle? non, elle le punit: donc à plus forte raison la justice divine vous frappera. » Tout ceci est détestablement raisonné. Quelle analogie entre DIEU et les magistrats humains? Quoi! les magistrats humains en tuant l'assassin ferment toutes les portes au repentir et à la réforme, et c'est à eux que vous comparez *notre père qui est au ciel!* La justice humaine ne juge que les *actes* et les *paroles*; quelle ressemblance a-t-elle donc avec la justice de celui qui *sonde les cœurs et les reins?*

quelles on peut partout distinguer les chrétiens ? c'est que, dans cet exposé, nous nous sommes soigneusement attachés à négliger les questions de détails, et que nous avons envisagé les vérités distinctives, qui sont l'essence de la parole divine. Homme pécheur, homme déchu, homme ayant besoin d'être relevé, rédemption, instruction effectuée par le fils de Dieu, toujours divin en quelque chose, salut attaché à la croyance unie à la pratique : voilà les colonnes du temple ; voilà le christianisme véritable et pur ; voilà la foi qui a résisté aux siècles, qui n'a point péri dans les révolutions, et que toutes les familles protestantes ont soigneusement conservée.

Telle est donc, à nos yeux, NOTRE UNITÉ.

Remarquons combien elle est réelle et profonde. La révélation *devait* être jugée diversement pour les points inférieurs ; elle ne *pouvait* pas l'être dans les points supérieurs et vitaux. Aussi le désordre des sectes est venu se perdre et se briser devant les bases de la foi. Ces *bases* forment donc la véritable église du Christ, contre laquelle les enfers ne prévaudront pas. Tout homme qui les admet dans toutes les latitudes de conception que nous avons posées, celui-là est des nôtres, est chrétien, est héritier du salut, et à droit à la couronne de l'éternité. Et cette *unité* si glorieuse, qui s'est prononcée si évidemment, remarquons surtout qu'elle s'est établie au milieu de l'indépendance complète de toutes les opinions, et qu'elle a résulté de leur concert. Elle n'est donc pas factice ; elle est vivante et profonde, au degré le plus éclatant. Elle est l'émanation

spontanée et sainte de toutes les ames. Chacun de nous a pensé de son côté; chacun de nous s'est fait une religion à lui : et tous nous sommes tombés d'accord. Il est impossible de méconnaître ici l'empreinte de l'esprit de Dieu. Chose admirable et consolante! la révélation et la raison ont partout produit la plus complète harmonie, et cette unité, à laquelle d'autres sont arrivés par l'esclavage, nous y sommes arrivés par la liberté. Nous sommes donc bien réellement arrivés enfin à cette Jérusalem céleste, qui appelle toutes les intelligences, et dont les portiques sacrés accueillent tous les enfans des hommes.

Toutefois, prenons garde que cette reconnaissance évidente de ce qui fait le corps et le fonds de la religion de Christ, ne nous mène à l'apathie et à la langueur, pour l'opinion particulière, et toujours *une* avec toutes les autres, que nous aurons adoptée. Bien que nous ayons, je pense, clairement démontré quel est sur les points que nous avons parcourus, *le dogme fondamental et vital*, qui seul doit être nécessairement professé; cependant il sera toujours dans l'ame des chrétiens une forme ou *manière de recevoir le dogme*, qui paraîtra plus claire, plus évangélique et plus influente que les autres : ce sera une affaire de conscience et de conviction individuelle. Sachons donc travailler avec zèle, science, et ferveur, pour l'opinion qui nous paraît la meilleure; mais souffrons sans impatience et sans dégoût toutes les opinions voisines et *également mystérieuses;* surtout vivons en présence de la grande unité qui plane sur nous tous.

Nous devons dire la même chose en ce qui concerne beaucoup de points secondaires, très-intéressans et très-curieux, qui, sans comprendre en eux l'essentiel et le vital du christianisme, se groupent cependant toujours autour des grands dogmes que nous avons reconnus. Ainsi, *le nombre et l'effet de nos sacremens*, *la forme de nos cultes*, *les droits du ministère saint*, *le genre et l'étendue de l'inspiration divine*, *l'état final de rétribution et de repentir*, *le sort des ames après la vie*, *l'existence du mal comme être distinct ou comme mauvais désir*, tous ces points et beaucoup d'autres sont éminemment dignes d'être médités avec toute la force de l'intelligence humaine. Ils soulèvent les plus graves et les plus sérieuses questions d'exégèse, d'histoire, de religion, de philosophie et de science. Il faudra donc que nous nous en occupions avec un grand soin, une fois notre unité fixée. Loin de nous la pensée de traiter les sciences religieuses avec dédain! Il n'est rien de plus beau que la théologie, quand elle est *évangélique*, comme il n'y a rien de plus noble qu'un prêtre, quand il est *prêtre*.

Cette conviction de la grande et vaste unité, qui comprend tout le protestantisme, s'est formée en moi lentement après un état de doute et de mécontentement assez pénible. J'ai toujours été frappé du nombre des sectes protestantes, de leur diversité, de leur importance; j'ai été vivement affecté des barrières qu'elles multiplient entre elles; j'ai surtout été douloureusement surpris de la violente guerre qui se passe dans les consciences, et de cette haine profonde de

secte qu'on se voue réciproquement : et je me suis dit à l'aspect de ce pénible tableau : Serait-il possible que, parmi tant de convictions et tant d'églises, l'une seule eût raison, et que toutes les autres eussent tort; serait-il possible que le flambeau que Dieu même alluma se fût éteint partout, hormis en un point presque imperceptible dans le vaste univers moral; serait-il possible que l'Évangile ait péri, et que le monde dût voir toutes ses espérances les plus saintes et les plus nécessaires s'engloutir dans le chaos des sectes; serait-il possible que je dusse admettre tout ce qu'admet *l'église anglicane*, avec ses déclarations, ses articles, sa hiérarchie, et cependant l'église anglicane n'a pas entièrement tort; serait-il possible que je dusse admettre tout *Calvin*, tout *Luther* et tout *Arminius*, l'un avec sa *prédestination*, l'autre avec sa *panification*, le troisième avec sa *grace nécessaire*; et cependant ces grands hommes ont eu raison en quelque chose. Où est donc la vérité? Existe-t-elle seulement dans les églises *baptistes*, qui rejettent tant de nos sacremens; dans le *presbytérianisme* pur, qui méconnaît la hiérarchie comme nous l'entendons; dans la foi *rationaliste*, qui exclut les miracles? Est-elle placée tout entière dans les églises *unitaires*, dont plus de quatre cents s'élèvent dans la Grande-Bretagne, et desquelles très-souvent il sort des écrits pleins de science, de bonne foi et de piété évangéliques? A voir la vie et les œuvres du savant Priestley, de l'honnête et inflexible Lindsey, du sage et vénérable Belsham, je ne pouvais me résoudre à croire que plus que Wesley, que Cranmer, que Chalmers,

que Wilberforce, que Bogue, ces hommes fussent, comme on le répète si souvent, avec si peu de charité, des impies et des destructeurs. Et cette douce croyance des Amis, cette savante doctrine de tant d'universités allemandes, tout cela est-ce entièrement de l'erreur, ou entièrement de la vérité ? Si j'eusse limité la vérité absolue à l'une seule de ces sectes, alors évidemment j'eusse placé la lumière sous le boisseau d'une seule église, et les autres eussent été condamnées aux ténèbres; dans ce cas, les paroles de Christ eussent été vaines, et sa rédemption se fût annulée. Dans cet état, un trait de lumière est venu me frapper; je me suis demandé s'il ne serait pas possible que nos sectes, dans des formes diverses, fussent cependant en pleine et entière possession de l'essentielle et de la grande *unité*. Aussitôt, je me suis appliqué à fixer au-dessus des sectes et des haines les traits saints et purs du christianisme fondamental, et je n'ai point tardé à les voir se prononcer. C'est alors que le protestantisme m'est apparu dans son majestueux ensemble : j'ai vu clairement alors, qu'à Berlin, à Genève, à Londres, à Philadelphie, on était d'accord (1). Ce n'a pas été sans quelque joie et sans quelque gratitude pour l'auteur

(1) Les opinions, dont nous avons donné le résumé, sont celles de Hus, de Knox, de Luther, de Melancthon, de tous les réformateurs. Elles n'empêchent point notre fraternité avec Newton, l'honneur de notre espèce, bien qu'il fût *unitaire* ou *socinien* décidé. Quant à Pascal, à regret, nous nous séparons nettement de ce grand homme. Il n'avait pas de foi, sa foi lui ayant été imposée par autorité. D'ailleurs ses nombreuses superstitions l'isolent du protestantisme.

de toute vérité, que j'ai vu combien il m'était facile de retrouver l'ÉGLISE DE CHRIST dans toutes ses apparences variées, et de faire sortir les dogmes saints de dessous les inventions que l'orgueil ou la vanité ont amassées sur eux. L'église de CHRIST et son divin caractère ne m'a pas plus semblé douteux ni vague; elle s'offrait à moi dans toute sa sublime netteté. Je me suis trouvé alors, en quelque sorte, dans la situation de ce voyageur, qui, dans le cours d'une longue traversée, désespère d'arriver jamais, qui voit sa faible barque presque brisée par les orages, et qui enfin découvre la terre après tant de fatigues, et salue d'un regard de joie et d'amour les rives verdoyantes de la patrie. — Ainsi j'ai salué la patrie céleste vers laquelle tous les protestans s'avancent, dans l'espoir de ceindre une couronne à laquelle tous ont des droits.

Il n'est point nécessaire d'insister longuement sur l'énorme importance, aujourd'hui, de constituer largement le protestantisme et de le voir seulement où il est. En montrant combien est réelle notre véritable *unité*, et en faisant voir que la protection de DIEU a tellement reposé sur nous, que les traits essentiels de sa majestueuse révélation nous ont apparu dans tous les temps, alors nous pourrons répondre d'une manière nette et arrêtée aux reproches de *dissolution* et d'*anarchie*, qui nous sont adressés de la part de l'église romaine, et aussi d'un autre côté, d'où nous ne nous étions pas attendus à recevoir ce reproche évidemment mensonger et téméraire. De plus, et c'est là le plus inestimable avantage de cette profession, à mesure

que nous saurons nous habituer à vivre avec toutes les sectes, et à y retrouver partout le *fondamental* du christianisme, dès lors nos vues auront plus de douceur, et notre conduite plus de fraternité. Les haines, les défiances, les fanatismes individuels seront éteints, et qui de nous peut méconnaître un seul instant notre position à cet égard? Des manières de voir différentes sur les mystères, différences que j'ai prouvé en découler nécessairement, ont réalisé parmi nous autant de suspicions et de haines que le démon de l'ergotage en a jamais vomies sur le monde. En parcourant les idées fondamentales de la *corruption de l'homme*, de la *rédemption*, et de la manière dont la *divinité* est unie au Christ, je remarque, avec une vive et amère douleur, que la moindre divergence sur ces points nous scinde, nous divise, et même nous anime d'une défiance souvent malveillante pour nos frères (1). On s'accuse, on

(1) Il est temps de dire la vérité à tout le monde. J'ajouterai donc que ces reproches s'adressent un peu à toutes les nuances et à toutes les couleurs de nos opinions religieuses. Nous sommes tous trop exclusifs. Cependant la bonne foi m'oblige à remarquer qu'il y a une chose, qui semblerait prouver que la couleur méthodiste est celle qui a tort *dogmatiquement*, qu'elle se trompe *évangéliquement*; c'est qu'il me paraît que pour l'*intolérance*, elle s'est acquise sur toutes les autres nuances une supériorité incontestable. D'autre part, les opinions qui semblent le plus s'éloigner de l'unité évangélique, qu'elles possèdent cependant aussi, sont encore trop exclusives. Les *unitaires* anglais publient une foule de recherches extrêmement curieuses et intéressantes, fortifiantes pour la foi. Mais aussi il est vrai de dire que ces savans et éloquens écrivains appuient trop sur leurs vues sectaires, et n'insistent pas assez sur l'unité générale de la doctrine. Ainsi, qu'on

s'injurie; on se parle tout bas, on se dénonce le soupçon même. Telle opinion est un stigmate que quelques gens vont colporter dans nos églises pour en marquer le délinquant. Il ne manque plus que d'avoir une police et des gendarmes au service de tel dogme. Quelle torche fatale a donc été secouée? Quel est l'atroce génie qui a versé sur nous toutes ces discordes? Ce génie, je le connais; je le démasquerai, je le combattrai sans relâche. C'est l'intolérance sectaire; la fureur de subjuguer l'humanité chrétienne à nos vues individuelles; la manie de vouloir tout ranger sous les mesquines couleurs de notre propre drapeau; c'est en quelque sorte cette faiblesse de vue ou de cœur qui nous fait refuser de voir les grands traits de l'Église de Jésus-Christ. Voilà un état intolérable de haines et de délations, sous lequel nous péririons tous. Voilà l'état dont il faut absolument sortir. Tout le monde sait cette situation; tout le monde sait les castes distinctes et hostiles, où l'es-

ouvre au hasard le premier livre unitaire venu, on verra que l'auteur appuie énormément sur ceci, que Jésus est un *pur homme* (*a mere man*). Et puis aussitôt, il est obligé d'ajouter, entrant dans *l'unité fondamentale*, que ce pur *homme* est le fils de Dieu, est le *Sauveur*, est le *Rédempteur*, est l'*Emmanuel* des prophètes, a le don des *miracles*, de *salut*, de *résurrection*, a toutes les *perfections* morales. Or, voilà, il faut en convenir, un *pur homme*, constitué d'une manière fort étrange. Ne voit-on pas que tout ceci réalise une véritable *divinité?* Un tel *ministère*, de telles *perfections* réalisent, en bonne philosophie, une *essence* divine. On voit donc encore ici que nous sommes tous d'accord sur le fonds, et que *l'unité de doctrine* tolère parfaitement ces diverses manières d'envisager un même dogme. Se bien entendre sur ce point, est le véritable esprit de Christ.

prit d'exclusion tend à nous confiner; tout le monde sait les maux profonds et réels de nos églises : mais moi, je le sais, et je le dis. La profession vive, sincère, évangélique de l'unité générale est la seule manière de sortir définitivement de ce chaos haineux des esprits.

Quant à moi, et je voudrais ardemment que tous les protestans eussent la même pensée, je suis résolu à sortir de toute vue restreinte et confinée sur le protestantisme; je suis las de vivre au milieu de tant de consciences ennemies. Comme disait un de nos grands hommes, je suis fatigué de la portion d'exclusion que j'exerce; je veux perdre la contenance et les formes d'un sectaire. Je veux contempler le protestantisme dans ses traits généraux et magnifiques; je veux renverser ces barrières des sectes, qui divisent et désolent l'église de Christ. Je voudrais pouvoir effacer et abolir toutes ces vaines et incomplètes dénominations de calvinistes, de méthodistes, de sociniens, d'anglicans, dans la grande unité de l'Évangile. Oui, IL EST TEMPS, il est grand temps de montrer qui nous sommes, et de briser ces divisions qui aigrissent les chrétiens, qui enchaînent la raison, qui dessèchent et empoisonnent les cœurs. Il y en aura sans doute encore qui résisteront à cet appel, ames froides et fausses, qui se cramponnent à leurs petites vues, et qui préfèrent l'atmosphère lourde et étouffée d'une secte, à l'air pur et céleste que l'on respire dans les vastes parvis de l'église de Christ; mais un jour ils arriveront, et enfin nous les recevrons bien.

Telle est l'exposition sincère et fervente que je voulais présenter, et je la crois digne de la plus sérieuse méditation. Je l'adresse avec confiance à beaucoup de mes lecteurs qui se sont trouvés, je m'assure, dans la même position que moi. Je ne dis pas que, pour que tout le monde professe notre *unité*, il ne faille vaincre beaucoup de préventions. Il faudra surmonter, avant tout, un préjugé d'enfance, d'habitude et d'éducation, préjugé d'autant plus tenace qu'il a long-temps été très-respectable : c'est qu'une foule de protestans se reposent dans les souvenirs de leur glorieuse histoire, et de cette vie de foi, que la persécution n'a pu vaincre; ils veulent toujours mettre l'Évangile dans les sectes; ils multiplient les séparations, ils s'isolent; chacun pose sa secte comme seule propriétaire de toute la vérité; et ce faisant, ils se condamnent à une existence de castes et de coteries. Plusieurs d'entre eux voudraient que rien ne changeât, que rien n'avançât : *dogmes*, *morale*, *exégèse*, *enseignement*, *histoire*, *confessions de foi*, *traductions des Écritures*, tout doit être fixe, arrêté, stéréotypé. Que faire aussi de quelques autres, en moins grand nombre il est vrai, qui redoutent un examen, un raisonnement, comme la peste, et qui se donnent une grande réputation de ferveur, en allant partout et à satiété assaillir les chrétiens d'une foule de phrases que ni eux ni personne n'ont jamais comprises? Ces gens-là brouilleraient les ames les mieux disposées, avec l'Évangile. Dès qu'on les entend, on en a assez; on sort du temple. Sans doute, il y a, il faut des *mystères*

dans une révélation : elle doit en présenter; mais c'est une grave impiété d'en venir mettre plus que Dieu n'en a mis. Que si l'on tâche de comprendre une chose raisonnablement, que si l'on veut les sortir un peu de leurs vues étranges, alors on rencontre la plus vive opposition. Ces gens-là ont une vocation spéciale pour les absurdités; ils les aiment et les défendent de préférence; ils s'imaginent l'homme comme un être incapable de la moindre vertu; ils se font une divinité impitoyable et vengeresse; partout ils fuient le jour, et à l'obscurité qu'ils recherchent, et aux longs gémissemens de leurs prières, on serait tenté de comparer leurs croyances funestes à ces cavernes indignes de servir d'habitation, où l'on ne voit que la nuit, où l'on n'entend que des cris funèbres. — Essayons de relever sur ces ruines la sainte bannière de Jésus-Christ. Reconnaissons que de pareils principes sont éminemment hostiles à la révélation de Dieu. Ils donnent raison à l'église romaine et à sa foi immobile et glacée; ils inculpent même le christianisme, la réforme et tous les changemens glorieux qui ont perfectionné notre espèce. C'est un reste de catholicisme qui gouverne les ames à leur insu. Puisse Dieu nous faire un jour à tous la grace de dépouiller tout-à-fait le *vieil homme*, et d'être franchement et largement protestans.

J'ajouterai seulement que les principes que j'ai exposés sont les seuls par lesquels il me paraisse que notre foi puisse se répandre aujourd'hui. Rien au monde ne me fera taire la maxime dont tout dépend : *si le protestantisme se déclare secte, il restera secte*; mais c'est

déjà un bienfait signalé que DIEU nous permette enfin de reconnaître et de publier la vaste unité qu'il a donnée à son Église. Sans médire de ce qui est, et sans oubli des grands hommes qui nous ont frayé les routes, sachons nous élancer en avant, comme ils le firent; appliquons à nos réformateurs ces belles et prophétiques paroles de Sénèque: « *A moins que nous ne soyons les plus ingrats des hommes, confessons que ces illustres fondateurs des opinions sacrées naquirent pour nous, et nous préparèrent notre vie* (1). Sachons enfin reconnaître le christianisme partout où se montrent ses caractères essentiels. Une nouvelle époque commence pour la réformation; elle va sortir du régime de l'intolérance, des articles, des confessions, pour entrer dans le vrai régime de CHRIST, l'unité de foi dans la liberté des croyances.

Si maintenant nous comparons l'étendue de la doctrine protestante avec les autres philosophies et les autres doctrines qui ont paru sur la terre et qui maintenant encore divisent les esprits, tout homme impartial admettra, je pense, sans peine, qu'elle n'est surpassée par aucune autre, pour la généralité, l'étendue et la fécondité des principes, et surtout pour la liaison intime de la doctrine et des devoirs, principes éternels qui détruisent les doutes et relèvent la créature; chaîne auguste qui s'attache à la fois à la terre et aux cieux.

(1) « Nisi ingratissimi simus, illi clarissimi sacrarum opinionum conditores nobis nati sunt, nobis vitam preparaverunt. » *De Brev. Vit.* c. 14.

CHAPITRE XX ET DERNIER.

QUELQUES APPLICATIONS DE NOTRE THÉORIE RELIGIEUSE.

Toujours la philosophie doit marcher de pair avec l'histoire : mais dans les principes précédemment exposés, que les faits ont paru confirmer, on ne voit encore qu'une pure théorie. Cependant toute philosophie doit fournir des applications directes aux intérêts de la société : il faut que ces applications puissent convenir à tous les temps et à tous les pays; il faut qu'ils soient de telle sorte, que les générations futures puissent bien en reviser les formes extérieures, mais jamais en changer le fond et la base. Quelque plausible qu'un système paraisse, il faut l'abandonner sans regret, dès l'instant qu'on s'aperçoit de l'impossibilité d'en tirer des conséquences qui réunissent les deux conditions d'assurer le bonheur de l'homme, et d'être compatibles avec sa dignité. Il n'est plus permis aujourd'hui de proclamer fastueusement des théories, et ensuite de les oublier au fond des écoles. On exige qu'elles soient transportées dans le monde, et l'expérience doit être leur juge. Sous ce rapport, l'esprit de notre temps se montre inflexible, et les systèmes bien évidemment applicables à la pratique sont les seuls qui obtiennent un moment d'attention. Ce trait de l'esprit qui règne

maintenant est le résultat de l'observation, aussi bien que du simple bon sens. Une longue expérience a démontré que les peuples chez lesquels les droits naturels de l'homme sont respectés jouissent constamment d'une mesure de bonheur et d'aisance que ne connaissent jamais les peuples asservis. Partout on voit la liberté se récompenser elle-même, et ce n'est plus aujourd'hui un fait douteux, que les souverains qui ont l'honneur de gouverner selon les lois des hommes libres, possèdent infiniment plus de pouvoir, de moyens de ressources, de richesses, que ces despotes qui commandent à des vils troupeaux et dont les esclaves sont ignorans, faibles et misérables, par cela seul qu'ils sont esclaves.

Il serait inutile de beaucoup insister sur la liaison évidente qui existe entre les lois fondamentales de la pensée et les devoirs que la conscience impose. Que l'homme possède un sentiment, un instinct, une faculté morale, semblable dans tous les âges et dans tous les pays, absolument indépendante du degré de latitude sous lequel il est né, de la couleur de sa peau, de l'éducation qu'il reçoit, des premières habitudes qu'il contracte, c'est un fait que toute l'histoire et toutes les observations concourent à démontrer. Ce sentiment moral, universel et immuable, est le point de départ et la base de toute philosophie pratique. Après cela, il est évident que l'homme, s'il réfléchit à ses facultés, à ses actions et aux raisons qui le font agir, peut reconnaître à l'instant qu'il est *être libre*. Il sent parfaitement que ses facultés, d'abord celle du *vrai*,

source et juge de toutes ses connaissances en général; ensuite celle du *juste*, source de toute idée morale; enfin celle du *beau*, source du plaisir que procurent les arts, sont également libres dans leur action, et subordonnées en toute circonstance à la volonté de l'être, qui se sert de ses facultés pour juger les impressions qui lui sont transmises de l'univers extérieur. De plus, il sent que la libre action de cette volonté venant à être arrêtée, il en résulte constamment un sentiment d'humiliation et de peine. En y réfléchissant bien, on trouve que la *liberté morale* est la source du plaisir rationnel. L'homme se voit entouré d'êtres moraux possédant des facultés semblables, et qui, sous ce rapport, sont en tout point identiques avec lui-même; et comme il sent par son expérience personnelle qu'il est de l'essence de ses facultés d'être indépendantes dans leur action, il respecte dans ses rapports avec chacun des membres du genre humain l'indépendance des facultés dont ils jouissent tous, avec d'autant plus de scrupule et de raison, qu'il tient davantage à la liberté des siennes (1). Ainsi, de notre ame, comme centre

(1) Il me semble que la morale peut se réduire à ceci : se consulter soi-même et se reconnaître être libre; voir que toutes les fois que cette liberté est anéantie, il s'ensuit douleur morale; ensuite se reconnaître entouré d'êtres possédant les mêmes facultés; s'assurer que partout l'essence de ces facultés est d'être libres, et que partout de leur contrainte naît du déplaisir, ensuite, pour ne pas contrarier cette loi de la liberté de la pensée, que l'on commence par reconnaître en soi, respecter chez les autres une faculté analogue à celle que l'on possède, et dont la liberté est inséparable du bonheur.

d'action libre, nous décrivons une circonférence infinie, qui comprend dans sa sphère d'action libre, les droits et les mouvemens de tous les êtres moraux dont l'assemblage forme la grande famille des hommes. — On voit que c'est par la connaissance de ses facultés et par l'instinct de leur libre exercice (ce qui constitue les *droits*), que l'homme est amené à respecter chez les autres le même besoin d'indépendance (ce qui constitue les *devoirs*). Nous arrivons naturellement alors à cette conclusion importante, que non-seulement les droits et devoirs sont inséparables, mais dérivent l'un de l'autre, de sorte qu'il suffit que l'un soit ébranlé, pour que l'autre périsse aussi par une conséquence nécessaire.

En général, il faut remarquer que le sentiment de la bienfaisance et de la philanthropie se lie constamment à l'idée de sortir de soi-même, et de répandre au milieu du monde les sentimens dont l'ame morale est pénétrée : vivre pour soi, c'est contrarier ce caractère expansif; c'est tomber dans l'égoïsme, et l'égoïsme est le défaut des gens qui n'ont aucune vertu. Voilà pourquoi cette manie de la solitude, née dans l'Orient sous l'influence de systèmes religieux qui exaltaient surtout l'imagination, non-seulement est le fléau des États, sous le point de vue de l'intérêt politique, mais encore est directement contraire à la morale. Il est intéressant de remarquer que depuis très-long-temps ces principes règnent dans les esprits, puisque dans les jugemens qu'on a prononcés sur les ordres monastiques, on a distingué avec soin les congrégations litté-

raires ou bienfaisantes, de ces confréries de mendians uniquement voués à un pieux vagabondage. Alors qu'on était loin d'être si éclairé qu'aujourd'hui, on se gardait bien de mettre sur la même ligne les inutiles et lugubres moines de la Trappe, qui perdent leur temps à creuser des tombes, et ces admirables hospitaliers du Saint-Gothard qui vont déterrer le voyageur sous la neige, et ne récitent des prières qu'après qu'ils l'ont sauvé.

Telle est, ce me semble, la théorie des droits et des devoirs. On voit qu'elle n'est que le développement d'un seul passage de l'Évangile. Ce n'est pas sous une forme systématique qu'elle fut annoncée aux hommes, lorsque le christianisme parut au milieu d'eux. Pour que ce précepte si nécessaire fût compris du genre humain tout entier, il était de toute nécessité qu'il fût également simple et clair, qualité qu'il réunit en effet au plus haut degré. C'est dans l'Évangile même que ce principe fut proclamé pour la première fois, comme la source de tous les devoirs : on n'en trouve que des traces dans les écrits des plus respectables sages et philosophes de l'antiquité. L'Évangile n'a pas employé des phrases pompeuses ou des théories savantes ; il a parlé avec une simplicité que l'on a appelée grossière, et qui mérite le nom de sublime ; il s'est servi de termes simples et ordinaires, parce qu'il fallait qu'il fût accessible à tous les hommes : et ce caractère admirable et unique de réunir aux leçons les plus simples pour les devoirs et la conduite de la vie, l'exposé, sans phrases et sans métaphysique, des plus

sublimes vérités auxquelles l'homme puisse atteindre, la providence de L'ÊTRE INFINI et L'IMMORTALITÉ DE LA PENSÉE, suffit pour faire reconnaître dans l'Évangile une œuvre qui plane au-dessus de toutes les faibles productions de l'homme, et qui conservera l'empreinte d'une main divine jusqu'à la dernière postérité.

Le sentiment moral consiste donc à revêtir tous les êtres moraux de la même liberté dont on se voit dépositaire. Il doit s'étendre à toutes les parties du genre humain; il ne se laisse influencer par aucune différence d'état ou de condition, et il embrasse tous les hommes qui peuplent notre planète dans la limite des mêmes devoirs. Considéré sous ce point de vue, le sentiment moral prend le nom d'*égalité*. Cette idée est la base de tout perfectionnement. Appliquée à la situation politique des sociétés, elle assure les mêmes droits à tous les hommes; appliquée aux arts et à l'industrie, elle interdit les privilèges et les monopoles; appliquée aux idées religieuses, elle fonde une tolérance parfaite; appliquée aux rapports sociaux, elle exige la franchise et l'hospitalité; en un mot, cette grande idée féconde toutes les parties de ce domaine où l'homme exerce les forces de son esprit, ou donne carrière aux affections de son cœur. Partout où elle règne, cette idée fondamentale embellit son existence, et sème devant ses pas la liberté et les vertus. Source auguste et sacrée de tous les droits et de tous les devoirs, c'est elle seule qui rend ses destinées nobles et glorieuses; et si, dans un malheur général, tous les codes de lois se perdaient, et avec eux les écrits des philosophes,

il suffirait de cet unique sentiment sauvé du naufrage, pour les remplacer tous, et pour rétablir les titres du genre humain.

Ce grand principe de l'égalité, qui renferme tous les autres, se modifie suivant qu'on l'envisage dans son application à l'homme *individuel*, ou à l'homme *social*. Dans le premier cas, il donne naissance à cette foule de devoirs personnels et intimes, dont chacun de nous porte l'instinct au fond du cœur, et qui ne s'apprennent jamais dans les livres. Dans le second cas, il vient gouverner les États et toutes les théories politiques, et c'est surtout sous ce dernier point de vûe qu'il est intéressant de le considérer aujourd'hui.

Ici prenons garde de nous laisser entraîner à de subtils raisonnemens, sur ce qu'on a nommé si vaguement *état de nature;* essayons plutôt de simplifier la question et de la resserrer dans des limites rigoureuses. L'homme, avec tout son génie et ses hautes facultés, est un être physiquement très-borné, que sa constitution expose à des périls sans cesse renaissans, dont les besoins sont nombreux, et qui reste faible, ignorant et grossier, s'il reste *seul*. Il y a plus : livré à une solitude même incomplète, il ne peut connaître ni plaisir, ni devoirs. Toutes les fois que des hommes se sont rapprochés, afin que la masse pût disposer d'avantages ou de forces quelconques dont l'individu eût été privé, et toutes les fois que cette masse a fait des réglemens exprimant sa volonté, obligatoires pour chacun de ses membres, cette réunion a pris le nom de

société, et les hommes chargés de faire connaître ou exécuter les volontés de tous les autres ont pris le nom de *gouvernement*. Mais ici, comme dans toute circonstance, les droits naturels et positifs de chacun des hommes composant la masse doivent se réunir et décider des lois qui gouvernent la société. Il s'agira simplement de transporter aux hommes, pris collectivement, les devoirs et droits que chacun en particulier possède. Ainsi, tout État où les droits et la justice, en prenant ces mots dans leur sens le plus étendu, règneront dans l'ensemble, comme ils règnent dans le cœur de chacun des citoyens, sera gouverné *nationalement* (1), et tout État qui ne sera point l'image fidèle des facultés humaines mises en jeu librement dans un grand espace, sera gouverné *spécialement*, c'est-à-dire de manière que les droits généraux fléchiront devant des prétentions particulières.

Mais quelles sont les premières divisions de l'idée primitive de l'égalité ?

On en reconnaît à l'instant trois, qui, dans aucune circonstance, ne peuvent souffrir la moindre atteinte :

(1) Je me sers à dessein de la synonymie proposée par un de nos philosophes, M. Destutt Tracy, quoique dans le fait cette division du gouvernement en *national* et *spécial*, ne soit guère autre chose que celle-ci, gouvernement *bon* et *mauvais*. Cependant cette distinction a déjà rendu de véritables services, en faisant voir le côté faible des divisions chimériques admises par Montesquieu lui-même. Osons convenir que ce grand homme, le législateur du genre humain, ne se dépouilla pas complètement de tout préjugé aristocratique, et que cela serve à faire voir combien cette rouille s'attache fortement.

la liberté de la *pensée*, la liberté de la *personne*, et du *travail* ou de la *propriété*; libertés entières et absolues, droits inviolables dans leur essence, et universels dans leurs applications. La modification de ces droits, non pas quant au fond de leur jouissance, mais seulement quant à la forme, afin de les rendre parfaitement compatibles avec tout état de société et de civilisation, est une chose sur laquelle on peut discuter, et qui peut-être attend encore une théorie complète. Mais aujourd'hui, toute discussion sur leur inviolabilité, sur le privilège d'en jouir et de les posséder sans cesse, est à jamais fermée. De ces droits primitifs découlent la série des lois secondaires sans aucune exception. Tous les *bills de droits*, toutes les *chartes*, toutes les *déclarations* n'en sont que le développement et le commentaire. *Penser*, *agir*, *posséder* LIBREMENT, sont les trois points hors desquels il n'y a aucune raison, ni aucun repos; à leur observation est attaché tout le bonheur, toute la dignité, dont l'homme puisse jouir dans l'état d'existence où il se trouve dans ce monde. Ces droits lui appartiennent, non pas par concession ou contrat, mais bien parce qu'ils découlent de sa nature même, et qu'ils sont les conséquences des facultés de son intelligence, et des lois de sa pensée. Tout pouvoir qui les anéantit est injuste, illégitime, et mauvais, quelle que soit d'ailleurs l'antiquité dont il s'appuie, le titre dont il se pare, et la force dont il dispose. L'homme ne peut jamais les résigner entre les mains de qui que ce puisse être; ce serait un attentat contre l'espèce tout entière, une sorte de suicide moral également criminel et avilissant.

On voit que la philosophie morale, qui a pour base l'idée de l'égalité, philosophie que l'Évangile a clairement annoncée et que la raison confirme, suffit pour assigner nettement et les droits et les devoirs, pour maintenir les vertus individuelles et les vertus publiques. Si je ne m'abuse, il me semble que des principes, clairs et positifs, de philosophie religieuse, répandus parmi toutes les classes de la société, devront avoir pour premier effet de rappeler aux hommes la juste connaissance de leurs facultés immortelles, de fonder les devoirs de la vertu sur l'évidence et la raison, de donner aux peuples plus de lumières et de bonheur, et aux gouvernemens plus de sagesse et de stabilité. C'est en assignant ces principes pour guide à l'opinion publique qu'on peut sans crainte la voir s'abandonner à son penchant vers l'examen, et aborder hardiment toutes les grandes questions, qui sont le patrimoine de l'homme. Si une bonne et saine philosophie règle sa course, si des systèmes qu'on ne saurait séparer des obligations qui en découlent lui sont toujours présens, alors les devoirs seront d'autant plus respectés que les lumières seront plus vives. Le siècle le plus éclairé sera aussi le plus moral, et cette période de raison sera encore une période de vertu. L'influence de cette philosophie sur les mœurs se fera voir partout. — L'histoire ne se bornera plus à offrir cet intérêt romanesque qui s'attache au récit d'entreprises périlleuses et d'exploits guerriers, mais elle apprendra à ses lecteurs quels sont les vrais principes d'une sage économie politique d'une, généreuse et libé-

rale administration; elle montrera comment l'habileté peut triompher de la force; elle prouvera les avantages de la modération; elle fera voir que c'est l'industrie, et non l'or et la force territoriale, qui crée la richesse des nations; elle établira que la puissance des armes ne suffit pas pour conserver une conquête, qu'un peuple est toujours maître de repousser une invasion étrangère, que les gouvernemens ne périssent jamais que par leur propre faute, et surtout qu'ils ne sont fermement établis qu'alors qu'ils se placent sous la sauve-garde de l'opinion publique. — Les principes de la politique, dépouillée de son faux titre de science, se réduiront à la bonne foi, à la franchise, et au respect pour les sermens. — La théologie deviendra claire, et par cela même sera respectée. On pourra se démontrer facilement le petit nombre de grandes vérités qui la constituent; et la religion, fondée sur un libre examen, sera doublement chère, par l'importance de ses résultats, et par la certitude de ses principes. — Les sciences, qu'on a si faussement accusées de disposer l'intelligence aux plus tristes conclusions, seront au contraire l'étude favorite de tous ceux qui veulent éclairer et fortifier leur ame, et il suffira de jeter les regards sur la nature, pour en tirer ces conséquences sublimes que Leibnitz et Newton n'ont pas dédaigné d'avouer. — La philosophie rationnelle, basée sur les lois essentielles de l'intelligence, ne présentera de nuages que ceux qui naissent de l'imperfection de nos facultés, et l'homme, jetant un regard sur ce qu'il peut connaître, ne s'affligera pas qu'il lui ait été inter-

dit de tout savoir. — A côté du zèle pour la chose publique, du désintéressement que réclame l'État, viendra se placer la pratique des vertus sociales, et l'observation des devoirs privés. Plus les hommmes auront reçu de biens et de droits de la patrie, plus ils croiront devoir de respect aux liens de famille, et à la sainteté du foyer domestique. Leur patriotisme, trop éclairé pour avoir rien d'exclusif et de farouche, sera compatible avec l'amour du genre humain. Les femmes, affranchies de cette tutelle où la force voudrait les maintenir, se souviendront qu'elles nous répondent des mœurs publiques, et n'useront de leur empire que pour les faire respecter; elles répandront de nouveaux charmes sur la vertu même, et le sévère devoir recevra de leur exemple quelque chose qui le rendra le plus facile et le plus doux. — Telles sont les conséquences générales d'une bonne philosophie, d'une philosophie religieuse; tel est l'avenir que ces principes nous préparent. Et pourquoi désespérer d'y arriver? Même dans les circonstances les plus tristes, ne nous inquiétons jamais du salut de la raison: des nuages peuvent la couvrir un instant, mais elle renaît plus belle quand l'orage a passé. Si nous envisageons d'un coup d'œil le tableau de l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous sommes attristés sans doute d'une aussi longue série d'erreurs et de crimes, mais toujours nous trouvons dans les historiens le même respect pour la vertu. Pourquoi cette Divinité, partout invoquée, partout présente, ne réussirait-elle pas un jour à ranger tous les hommes au joug de ses lois? Quelques siècles

se sont à peine écoulés depuis que la race humaine a brisé les fers du moyen âge, et on peut dire que l'état où elle se trouve aujourd'hui n'est que le commencement de son éducation. N'est-il pas permis d'espérer que les améliorations évidemment introduites dans les sociétés modernes, seront suivies d'améliorations plus grandes encore, et que cette progression ne s'interrompra jamais. Tout ce qui est en rapport avec la nature physique de l'homme participe de la fragilité des choses temporelles; au contraire, tout ce qui tient à sa nature morale semble avoir un caractère d'immortalité. Les grandeurs, la jeunesse, la beauté, tout périt sous les efforts du temps; il ne respecte ni les lauriers de la victoire, ni l'airain des statues, ni les marbres des autels, ni les murs des bibliothèques; mais dans son cours destructeur il respecte le sentiment du vrai, les sentimens de la justice et de l'égalité; loin d'en affaiblir le pouvoir, il les rend à nos yeux plus sacrés, par l'exemple de tous ceux qui les ont défendus avant nous : le temps, qui fait justice des vains monumens de l'orgueil, laisse parvenir jusqu'à nous les souvenirs du patriotisme, et la mémoire des hommes qui lui sont restés fidèles. Quelle est la grande leçon que chaque siècle raconte au siècle suivant? Les philosophes passent, la philosophie restera. Chérissons ce noble espoir! Et cette confiance, que nous avons le droit de placer en la marche de l'esprit humain, embellira nos destinées, nous consolera de l'histoire du jour, nous fera chérir d'autant plus la vertu inséparable de la liberté, et nous donnera la force de supporter tous les maux

que nous pourrions être appelés à souffrir pour elle.

C'est selon que nous appliquerons ces principes, c'est selon que nous marcherons plus fermement dans la route des améliorations, dont toutes les époques de l'histoire, et surtout le temps actuel, nous révèlent de toutes parts la pressante nécessité; c'est selon que nous ferons toutes ces choses, que nous aurons accompli une portion de notre tâche, employé et honoré notre passage. Et lorsque le genre humain est aussi impatient qu'aujourd'hui de réformes, et, au jugement du philosophe et du chrétien, est si loin de les avoir accomplies, mille signes apparaissent pour diriger, encourager les amis de la civilisation. Sans doute le progrès des sciences, les chefs-d'œuvre des arts, les produits de la muse historique, les créations variées d'une littérature qui, sans être l'expression de la société, porte cependant l'empreinte bigarrée des mœurs et des opinions; tant d'institutions qui s'établissent; tant d'améliorations qui se décident; tant de sociétés qui se fondent; cette liberté dont nous jouissons, et dont ce livre même est une preuve; un nouveau continent découvert une seconde fois, et commençant à vivre: tant de merveilles de nos jours doivent nous frapper de plaisir, de reconnaissance et d'espoir. Mais si grands que soient ces progrès, de plus grands progrès restent à faire. L'avenir déroule à nos regards son livre immense. La postérité semble apparaître de loin aux générations actuelles. Nous sommes pressés par le temps qui nous pousse et nous emporte; nous sommes harcelés par les événemens et les passions qui se succè-

dent, et nous devons nous hâter de profiter de notre séjour. Des marques certaines, et pures de tout prestige, semblent promettre un avenir heureux à l'humanité oppressée et souffrante. Au moins, il est permis au chrétien, pénétré de l'esprit de l'examen et des devoirs qui en résultent, de planer par la pensée sur les années qui viennent à nous, et d'y voir se lever et fleurir ces principes, dont il confie aujourd'hui à la terre le germe indestructible, comme ce poète gracieux de l'antiquité déroule aux regards d'un héros religieux les grandeurs lointaines de sa patrie, et lui fait voir comme une ombre légère les sages de l'avenir, sa race et son ouvrage.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

ACTE I, SCÈNE I.

GERRARD.

Vous l'avez dit, Gomez.

GOMEZ.

Peut-être le hasard,
Peut-être Dieu sert-il le roi par ce retard;
Par des moyens plus doux, sous les lois de leurs prince
Peut-être a-t-il voulu ramener ces provinces.

GERRARD.

Du fils de Charles-Quint a-t-il fléchi le cœur?

GOMEZ.

Je le crois. Fatigué de quinze ans de rigueur,
Philippe désormais renonce à la vengeance.
Envers Nassau lui-même écoutant l'indulgence,
De ces bords si ce chef consent à s'éloigner,
Le roi non seulement consent à l'épargner,
Mais, par plus d'un bienfait digne de sa puissance,
De ce rebelle il veut payer l'obéissance:
Borgia, revêtu de son autorité,
Ici même aujourd'hui vient régler ce traité.

GERRARD.

Un ministre d'Espagne au milieu des rebelles!
Un prince de l'église en ces murs infidèles!
J'ai peine à concevoir un si hardi projet.

GOMEZ.

Inconnu sur la route il en fait le trajet.
Dans ces murs que son nom soit pour tous un mystè

GERRARD.

Comme à tout voir, Gomez, je suis fait à *tout* taire.

